

MARIE-ANDRÉE LABERGE

**FAIT D'HIVER (création)**

**suivi de**

**TROUS ET TRACES: L'ARCHÉOLOGIE D'UN RÉCIT**

Mémoire présenté  
à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval  
dans le cadre du programme de Maîtrise sur mesure en études littéraires  
pour l'obtention du grade de maître ès arts (M.A.)

DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES  
FACULTÉ DES LETTRES  
UNIVERSITÉ LAVAL  
QUÉBEC

2006

© Marie-Andrée Laberge, 2006

## Résumé

Ce mémoire de création littéraire se divise en deux parties. La première contient quatre nouvelles liées qui composent un cycle intitulé « Fait d'hiver » ; la deuxième partie tente de retracer les étapes de la genèse du dernier récit du cycle, « Caribou ». Cette analyse prend la forme d'une fouille archéologique qui identifie les sources de la création en tant qu'artefacts. Le texte d'un fait divers paru dans *Le Soleil* le 7 janvier 1977 sert de point de départ à une série d'événements génétiques qui transforme le fait en fiction et la réalité en une possibilité de vérité. L'apport de la mémoire à l'écriture fait l'objet d'une attention particulière. Une volonté de faire de ce mémoire un tout plutôt que deux parties distinctes informe le choix du sujet traité, soit la génétique du texte proposé, ou, en d'autres termes, le *making of* de « Fait d'hiver ».

## Avant-propos

J'aimerais remercier tous ceux et celles qui ont participé à la conception et la réalisation de ce mémoire. En tout premier lieu, je dois remercier celles qui ont vécu les événements tragiques dont s'inspire « Fait d'hiver » : ma tante, Camille A., et ma cousine, Pascale A.. Ce qu'elles m'ont confié est quelque chose de précieux, quelque chose qui est devenu autre chose.

En deuxième lieu, j'aimerais remercier celui qui m'a guidée à travers les méandres de l'administration universitaire, Marc Gagné, et m'a permis de m'inscrire au département d'Études littéraires. Ensuite bien sûr, je veux transmettre ma très grande reconnaissance à mes deux directeurs, Aurélien Boivin et Neil Bissoondath, pour leurs encouragements, leur sens pratique ainsi que leur rigueur intellectuelle.

Plusieurs professeurs de l'Université Laval m'ont aussi inspirée, entre autres Chantale Savoie et son cours magistral sur « La littérature québécoise de l'origine à nos jours », et Marie-Andrée Beaudet et son séminaire sur « L'archive de soi ». La partie théorique de ce mémoire a été développée sous la tutelle de madame Beaudet.

De même, il me faut exprimer ma gratitude à Bayo Ojikutu, de l'université de Chicago, ainsi qu'à tous ceux et celles qui faisaient partie de son séminaire de création littéraire « The long manuscript » à l'automne 2005 : la profondeur de la critique reçue a transformé mon manuscrit ainsi que la qualité des textes de création à l'étude dans ce séminaire m'a appris plus en trois mois que je ne l'avais fait en plusieurs années d'écriture solitaire.

Mon travail est une partie essentielle de ma vie, mais sans l'amour et la présence quotidienne des miens, Marguerite, Andréas et Kevin, cette vie serait bien fade. Je les remercie de m'avoir forcée à quitter ma table de travail pour aller jouer dehors.

Highland Park, Illinois, avril 2006.

## Table des matières

### **Première partie : *Fait d'hiver***

1.1 Pigeon d'argile.....	2
1.2 Pain brûlé.....	45
1.3 Le tombé.....	64
1.4 Caribou.....	84
1.5 Fait d'hiver .....	116

### **Deuxième partie :**

#### ***Trous et traces. L'archéologie d'un récit***

« Deux jeunes raquetteurs succombent au froid. ».....	118
Introduction.....	121
2.1 Fait.....	123
2.1.1 Fait vécu.....	125
2.1.2 Fait divers.....	129
2.2 Mémoire.....	133
2.2.1 Souvenir.....	135
2.2.2 Mémoires manuscrits.....	140
2.2.3 Témoignage.....	145
2.3 Lecture du fait divers.....	147
2.4 Écriture : style et sens.....	158
Conclusion.....	163
Bibliographie.....	165

**PREMIÈRE PARTIE : Fait d'hiver.**

...avec la passion de ce qui tombe.  
Pierre Michon, *Abbés*.

## 1.1 Pigeon d'argile

– Quel âge as-tu, déjà ?

– Seize ans.

– C'est le temps.

Rose s'arrêta tout de go pour se retourner vers son père. Ils n'allaient plus à la chasse aux canards très souvent. Rose aimait marcher en silence avec lui dans le champ d'herbe encore jeune et verte, à la trame coupante. Son cabinet de médecin était toujours plein de malades depuis que le vieux docteur du village voisin avait pris sa retraite. Le téléphone sonnait à toute heure du jour ou de la nuit pour des urgences au chantier ou à la scierie, des accidents de voiture ou des femmes en couches. Quand ce n'était pas le téléphone qui sonnait, c'était à la porte qu'on cognait. Les blessures variaient : doigts broyés, mains tranchées, jambes cassées quand ce n'était pas des jeunes hommes aux visages lacérés par des tessons de bouteilles ou des filles en pleurs, les jambes serrées sur un mal mystérieux. Les blessures variaient peut-être, mais elles faisaient toutes mal.

Il n'y avait pas de canard aujourd'hui. Même la montagne devant eux avait l'air endormi dans la brume qui s'amincissait au soleil.

– Le temps de quoi ? demanda Rose.

– Le temps de laisser tomber le gibier à plumes pis de commencer à traquer le jeune buck.

Gédéon Maloney regardait sa fille d'un air amusé :

– Tu veux quand même pas revenir les mains vides, han ?

Le rire du père de Rose réveilla les vieilles montagnes assoupies. Le champ, dévoilé de sa brume, se vernissait d'or et de vermeille sous un ciel d'un bleu aigu. La casquette de chasseur de Gédéon Maloney était d'un orange incandescent.

– Tu pourrais peut-être t'inscrire au concours du Festival du Bois d'œuvre cet été. Te faire élire duchesse de Dégelis pis parader ça un peu.

– M'inscrire au concours de beauté ?

Rose se remit à marcher à pas lents, laissant son père prendre les devants. Même en se tenant très droit et avec sa casquette plantée sur la tête, il n'était pas grand. Le long

museau de son fusil pointait vers le sol, coincé sous son bras, mais ses yeux toujours aux aguets parcouraient l'horizon montant du champ qui finissait à la lisière de la forêt. Une duchesse, elle ? Elle qui aimait chasser, devenir la proie des regards de tous les hommes de la région, exposant sa peau en haut du corsage de la robe strapless que les participantes gardaient en souvenir ? Et pour gagner quoi ? Une couronne de pacotille et un manteau de fourrure bon marché, du loup ou du lynx, qui perdrait ses poils après quelques années ? Devenir la reine du Festival du bois d'œuvre, c'était pour les filles qui se ramassaient enceinte avant d'avoir fini leurs études secondaires. Rose fit lever une motte de terre molle d'un coup de botte.

Son père lui jeta un regard rapide, par-dessus son épaule. Il lui dit, sans se retourner :

– T'as tout ce qui faut, inquiète-toi pas.

Rose n'était pas aussi belle que sa mère, et elle le savait. Un visage ovale, des traits réguliers, mais une bouche un peu mince, un nez un peu long et des yeux, quoique verts de gris, un peu petits. Elle était jolie, sans plus, et c'était assez. C'était même déjà trop, puisqu'elle n'était pas seulement jolie, mais elle était aussi la fille du Docteur Gédéon Maloney. Mais même si les restants de la beauté de sa mère et le bien de son père étaient des attributs dont elle ne pouvait se débarrasser, Rose n'avait pas l'intention de parader cette hérédité sur l'estrade du concours de beauté dans l'espoir de trawler le meilleur parti de la région. Pas quand son coup de fusil, quelque chose non pas d'acquis, mais d'appris, pouvait décrocher les deux cents dollars comptant du premier prix du concours de tir à la volée.

Trois canards levèrent au-dessus de l'horizon montant du champ et Rose tira, plus vive que son père. L'un des oiseaux plumeux tomba sans un cri, pas très loin du docteur.

– On le donnera au Père Sainte-Croix, dit Gédéon Maloney en revenant vers sa fille aînée. Les ailes déployées de l'oiseau mort, qu'il tenait par les pattes dans son poing, frémissaient encore:

– Il va être bourré de plomb.

Gédéon Maloney ne chassait pas le canard au fusil de chasse, comme sa fille et le reste du monde. Non, lui il chassait à la carabine et tuait l'oiseau net, d'une cartouche de

cuire qui le transperçait de bord en bord, une blessure si nette qu'on pouvait presque voir le ciel à travers avant que le gibier ne tombe. Le Docteur Maloney manquait son coup plus souvent, mais, quand il tuait, le canard était succulent.

– Pourquoi pas le concours de tir au lieu du concours de beauté ?

Rose fit sauter les cartouches vides de son double canon et rechargea le fusil d'un geste mécanique. Et pourquoi maintenant ? Pourquoi ce matin, alors qu'il faisait si beau et qu'ils s'entendaient si bien à chasser ensemble ? Avec tous les brûlés, les accidentés, les estropiés et les mal amanchés, en général ou en particulier, qui l'accaparaient jour et nuit, Rose ne voyait pas son père souvent. Et ce n'était pas comme s'il s'était mêlé de près à l'éducation de ses quatre enfants auparavant.

– Mes chums me disent déjà que j'ai peut-être fait une trop bonne job quand j't'ai montré à chasser.

Gédéon tendit l'oiseau à sa fille. La paume de sa main était rougie de sang.

Rose mit le canard dans sa besace en lissant ses plumes ébouriffées. Son père lui saisit le poignet, la forçant à le regarder. Ses yeux étaient jaunes, des yeux de chat, vifs, toujours à l'affût.

– Tout ce que je veux, Rose, c'est que tu sois heureuse.

Il ne riait plus.

– Tu aimes ça, ici ?

– Qu'est ce que tu veux dire ?

– Ici. Tout ça.

Il lui montrait de la main ce qu'il y avait autour d'eux : le bas du champ ondoyant, la ligne sombre de la forêt en aval, le sommet érodé des montagnes sous l'ampleur du ciel.

– Pourquoi tu me demandes ça ?

– Ta mère n'a jamais aimé ça, ici.

Gédéon se tue avant d'ajouter d'une voix basse :

– C'est une fille de la ville, ta mère. Elle l'a toujours été, pis elle le sera toujours.

Il s'accroupit pour essuyer sa main dans l'herbe. Des gouttes de rosée s'égrenaient le long de la surface velue de chaque feuille étroite.



– Pas moi, ajouta Rose, très vite, criant presque. Chuis pas une fille de la ville, mais chuis pas une Miss Dégelis non plus !

Gédéon, toujours à croupetons, se mit à rire en montrant ses dents. Sa glotte humide sautait de joie dans le fond de sa gorge. Il ne restait quasiment rien de la brume alanguie à ras le sol. Tout était clair, maintenant.

– Comme tu veux. Souviens-toi juste de ce que je te dis. C'est le temps. C'est le temps de faire attention. Tu veux choisir, pas être choisie.

– Pis Blanche, elle ?

Rose était la première, Blanche, la deuxième, Thomas, le troisième, et Ève, la petite dernière. Les enfants Maloney étaient tous nés avec à peine plus d'un an d'intervalle. Il y en avait une autre, aussi. Une autre fille, du même âge qu'Ève. Tout le monde le savait au village. Quand le Docteur Maloney ne s'occupait pas des malades, il s'occupait de l'autre femme et de sa fille.

– Blanche ?

Son père, debout, avait l'air surpris.

– Ben voyons donc, Blanche c'est encore une enfant.

– Ça fait longtemps que tu ne l'as pas regardée comme il faut.

Rose ne voulait pas gâcher la chasse avec son père, mais le reproche asséchait le ton de sa voix. «

– Elle va avoir quinze ans cet été.

– Déjà ? C'est presque le temps, d'abord.

Gédéon Maloney se retourna pour tirer sur le soleil. Pour rien. Pour rire. Et il rit encore, fort, dans le petit matin pimpant, et il dit :

– Chaque chose en son temps. On va te trouver un beau buck en premier pis on y en trouvera un après. Remarque que je sais ben pas qui va vouloir de la sauvagine verte de même.

\* \* \*

Le soleil plombe au-dessus du village de Dégelis, 300 âmes. Il fait chaud, une chaleur mince et sèche, et il vente. C'est le deuxième samedi d'août et le Festival du Bois d'œuvre bat son plein. La foire est dressée dans le champ derrière l'école et la foule qui s'y presse vient de tous les villages du comté du Témiscouata : de Saint-Juste-du-Lac en allant vers Rimouski, Saint-Jean-de-Lalande vers Rivière-Bleue et aussi loin que Saint-Louis-du-Ha ! Ha ! sur la route de Rivière-du-Loup ou Saint-Jacques sur celle qui mène à Edmunston. Les habitants déambulent lentement en évitant les mottes de terre dure coiffées d'herbe jaune qui donne l'impression que le terrain a la chair de poule. Ils sont venus pour voir les hommes forts et les jolies filles tenter leur chance aux jeux de hasard et tester leur adresse aux jeux d'habileté, ainsi que faire le plein de frites chaudes et graisseuses ou de sucre filé en boule de coton rose. Des enfilades de petits drapeaux triangulaires, comme chez le concessionnaire d'automobiles, battent bruyamment au vent entre les poteaux électriques, décorés eux aussi, pour l'occasion, de gerbes de rubans affolés. De brusques tourbillons de poussière et de bran de scie lèvent du sol pour envelopper les femmes qui rabattent leur jupe d'été d'une main en tenant leur chapeau de l'autre. Les enfants se frottent les yeux et les hommes couvent le foyer de leurs pipes, une couette de cheveux dressée en crête de coq dans le vent, d'une paume aussi sèche que le terrain de la foire.

L'après-midi s'étire dans la lumière qui penche déjà vers la fin de l'été. La parade vient juste de se disperser après avoir parcouru tout le village, de l'hôtel avant la rivière jusqu'au champ derrière l'école, le long de la rue principale. Les majorettes sont maintenant assises nonchalamment sur le rebord des flottes. Leur képi à aigrettes sous le bras, elles ont les cheveux collés aux tempes et le front barré d'une ligne rouge. Leurs bâtons argentés qui, un moment plus tôt, tournoyaient au-dessus de leur tête, ont été remplacés par des cigarettes. Les jambes nerveuses, gainées de nylon et ferrées de petites bottes blanches à pompon, qu'elles ont lancées l'une après l'autre très haut dans les airs, sont au repos. Les jeunes hommes de l'orchestre ambulante ont enlevé leurs gants blancs pour récurer leurs cuivres avec des pipettes de brins de laine colorés. Ils démembrent les tubas et les trombones afin de les ranger dans des étuis noirs aux formes étranges. Ils ont eu chaud, eux aussi, dans leur veston de satin bleu ciel à brandebourg doré.

Tous les hommes d'affaires et les gens de commerce du comté, ceux de la compagnie d'assurances, de la coopérative agricole, du moulin, de la scierie et de la caisse d'épargne, jasant ensemble en petits groupes à côté des voitures décapotables et chromées sur lesquelles ils étaient assis pour la parade. Ils ont défait leur nœud de cravate et ouvert le col des chemises blanches qui leur collent au dos. Ils sont fatigués d'avoir tant souri en lançant à toute volée des frisbees, des stylos et des bonbons à la foule qui bordait le trajet du défilé.

La dernière flotte, le clou du défilé, n'en est pas vraiment une. Le comité d'organisation a décidé d'apporter des changements cette année, de faire plus « vrai ». Les duchesses du Festival sont habituellement assises sur des chaises de parterre enrobées de papier d'aluminium et posées sur une estrade de gazon synthétique. Aux quatre coins de la flotte traditionnelle, un bûcheron en chemise à carreaux brandit le dernier modèle de scie à chaîne à la grande frayeur des jeunes enfants. Mais cette année, c'est un « vrai » chargement de pitounes, attaché par des chaînes à un camion à plateau, qui ferme le défilé. De la sève coule des plaies, là où l'arbre a été ébranché et une odeur de bois vert monte des cercles pâles et encore humides des troncs d'arbres fraîchement sciés. Les dix jeunes femmes en robe de satin vert se sont installées du mieux qu'elles le pouvaient sur cette plateforme collante et inconfortable, se retenant aux maillons de la chaîne pour envoyer une main gantée du même vert à la foule. Les candidates du concours de beauté n'ont pas le droit de porter de lunette de soleil et ont cligné des yeux comme des hiboux sur leur perchoir de bois tandis que la chaleur a allumé des cercles rouges sur leurs joues encore rondes. L'âge minimum des duchesses est seize ans et l'âge maximum, vingt ans. Mais maintenant que le chargement de pitounes est rendu à destination, loin des yeux du public, les duchesses ne se gênent plus pour dire ce qu'elles pensent des vraies bonnes idées du comité :

– Je me suis cassé un ongle, grogne Miss Rivière-au-Renard, qui s'adonne à être rousse.

– J'ai tâché ma robe, dit Miss Saint- Louis du Ha ! Ha ! , une brunette aux yeux ronds.

– Regarde-moi donc ça, rajoute Miss Rimouski, haute sur patte, en regardant les échelles qui courent dans ses bas.

– Je pensais que j’allais m’évanoui, murmure la représentante de la localité de Lac-des-Aigles, tandis que celle de Biencourt, une blonde naturelle aux épaules brûlées, regimbe, les poings sur les hanches :

–Veux-tu ben me dire quelle idée de génie que c’est ça de nous trimballer sur un char de pitounes vartes !

Les dix duchesses se regardent un instant avant de pouffer de rire. Marjolaine Paradis est Miss Dégelis et elle voudrait bien rire avec son amie Rose Maloney, mais c’est Miss Métis-sur-Mer, une fille aux yeux placides et à la poitrine avenante, qui est assise à côté d’elle.

«Y a rien qu’une Miss Dégelis pis cette année, c’est toi, Marjolaine Paradis », lui avait dit Rose en l’incitant à participer au concours. « Moi ? » Marjolaine n’y avait même pas pensé. C’est Rose qui a le physique de l’emploi. Grande, mince et blonde. Marjolaine est brune et un peu trop ronde à son goût, quoique ses rondeurs soient bien placées. « Ben oui, toi. Tu chantes, non ? » Marjolaine est dans la chorale de l’église depuis qu’elle est toute petite. « Pourquoi pas toi, Rose ? » « Réveille, Marjolaine. Regarde ben ce qu’on va faire. Toi, tu vas chanter comme un rossignol pis moi, j’vas tirer sur les pigeons d’argile. Comme ça, on va toutes les deux gagner notre concours. »

Mais si Marjolaine avait su qu’elle allait devoir traverser le village juchée sur un char de pitounes dans la chaleur suffocante d’un après-midi d’août...

– Je pourrais me cuire un œuf sur le crâne ! lance Miss Dégelis à la ronde, la paume pressée sur ses cheveux sombres.

Les jeunes femmes rient encore, tendues. Elles devront monter sur scène l’une après l’autre tout de suite après l’épluchette de blé d’Inde qui commence à six heures. Les règles du concours leur donnent le choix entre une chanson, une déclamation, une danse ou une performance musicale pour le volet talent du concours. Bien sur, il y a aussi le volet beauté. Les duchesses sauront qui sera élue la reine avant la nuit, après une longue semaine passée à serrer des mains moites, à embrasser des bébés morveux et à se faire

pincer les fesses jusqu'à en avoir des bleus. Marjolaine a même suggéré qu'exhiber ces plaies de guerres devrait faire partie du concours. Le volet fesse à l'air.

Marjolaine bouscule la fille aux yeux placides. En se dépêchant, elle aura tout juste le temps d'aller voir la dernière ronde du concours de tir au pigeon d'argile. Elle a déjà manqué son père et son frère au concours de sourcier en début d'après-midi. George-Albert Paradis a prédit que le treizième de ses quatorze enfants, Antoine, allait le battre cette année. Il dit qu'Antoine sent l'eau, qu'il a du flair. Il le dit d'un air quasiment surpris. Antoine cassait tout ce qu'il touchait quand il était petit, mais du moment où il a une branche de noisetier entre les mains et un champ à arpenter, quelque chose change en lui. Les poings serrés de chaque côté de la branche en Y et les yeux rivés au sol, il marche d'un pas lent et égal, lui qui ne sait que courir, en dessinant des diagonales imprévisibles à travers le champ. L'affleurement d'une nappe d'eau souterraine donne de la valeur à un terrain, et c'est cette eau que le sourcier cherche. Le sourcier sait qu'il a trouvé quand la pointe de la branche se met à vibrer et à vouloir tourner. Il résiste jusqu'à ce que la branche se torde assez fort pour descendre et pointer à l'endroit exact où l'eau se cache.

Marjolaine rit toute seule. Une fois l'eau trouvée, Antoine redevient lui-même. Il s'arrête et hurle : ICITTE ! Son pied tape, impatient, là où il faut creuser la terre pour trouver l'eau. Marjolaine a essayé, avec la même branche, dans les mêmes champs, en suivant les traces de son frère. Rien. La quatorzième de G.A. Paradis ne sent pas l'eau.

Marjolaine a chaud. Et soif. Un filet de sueur luit entre ses seins. La robe qui aurait convenu à sa taille était trop longue et le corsage de celle-ci, plus courte, lui écrase la poitrine. « Maudite robe cheap... » Elle se presse pour être la première à descendre, mais le conducteur du camion l'attend déjà en bas de l'échelle de corde.

– Envoye-envoye, viens voir mon oncle Roger, ma belle pitoune !

Marjolaine soupire à nouveau. Est-ce la robe glissante ou les épaules nues qui excitent les hommes sans bon sens ? Marjolaine n'a jamais rien porté de plus chic qu'une robe courte à la messe du dimanche ou une en velours à Noël, et encore, ces beaux atouts étaient un peu fanés, car ses six sœurs aînées les avaient portés avant elle. La robe verte donne l'impression à Marjolaine d'être un cadeau à moitié développé.

Le conducteur du camion l'attend à bras ouverts et lui prend les fesses à pleine main, sans ménagement. Une moustache molle cache sa bouche et des lunettes miroir ses yeux. Il la pince, vicieusement.

– Ça va te porter chance, lui dit-il.

Marjolaine ne prend pas le temps de se retourner pour lui envoyer un bon coup de genou entre les deux jambes, mais elle essaye tant bien que mal, en passant, de lui écraser le bout du pied avec la pointe de son talon. Pas de chance. Mon oncle Roger porte des bottes à cap d'acier.

Miss Dégelis se lance à travers le terrain de la foire en tenant à deux mains son corsage de satin glissant. La parade s'est arrêtée derrière l'école et Marjolaine doit traverser les concessions odorantes, les arcades tintinnabulantes, les manèges mécaniques bruyants et la grande roue qui tourne, à moitié vide, avant d'arriver au champ de tir.

Vite, vite !

Marjolaine a juste le temps d'entrevoir, du coin de l'oeil, Madame Doc qui sourit, assise bien droite sur l'un des petits chevaux du manège. Mais pourquoi n'est-elle pas au stand de tir pour voir sa fille gagner tous les honneurs ? Pas un gars du village n'est assez fou pour tenter de se mesurer à la fille du docteur – ils savent tous que Rose Maloney a passé son enfance à l'affût du gibier à poil et à plume aux côtés de son père – mais il y aura sûrement quelques pauvres imbéciles d'un autre comté, alléchés par le prix, qui viendront s'humilier devant tout le monde.

Marjolaine sautille à cloche-pied en arrachant une chaussure dorée, et puis l'autre. Pour courir plus vite. Elle jette un dernier coup d'oeil vers le manège, mais maintenant il n'y a que quelques enfants qui montent et descendent en se tenant au poteau qui immobilise les chevaux de bois comme des papillons de collection. Au pire, les gens disent que Marie-Louise Maloney ne va pas bien. C'est ce que Rose disait aussi, et que ça allait revenir. Mais maintenant, Rose évite le sujet. Doc Maloney a envoyé Madame Doc se faire soigner deux fois à l'hôpital de Rivière-du-Loup. La première fois, c'était après la naissance d'Ève quand Madame Maloney est allée se coucher dans la rivière tout habillée. La deuxième fois, après le départ du Russe, Madame Maloney était retournée dans la rivière, cette fois-ci flambante nue. Elle en était sortie bleue. L'eau de la rivière est froide,

en novembre. La maladie de Madame Maloney n'a pas de nom, mais on chuchote bien des choses au village. Les nerfs. Le cœur. Et pire. Plus bas. Marjolaine se demande comment on peut guérir une maladie qu'on est incapable de nommer. En fait, Marjolaine trouve le village bien hypocrite puisque tout le monde connaît le nom de la maladie de Madame Maloney : c'est Gédéon Maloney, qui vit au vu et au su de tous avec deux femmes. La seule cure pour cette maladie, c'est le divorce. Ça se fait, en ville. Ça se fait chez les riches et les Anglais. Mais pas au Témiscouata, et surtout pas dans la paroisse du Père Sainte-Croix. Et maintenant que le docteur a réussi à faire passer sa femme pour folle, on sait bien qui a le plus à perdre. C'est peut-être pour ça que Madame Doc n'a pas l'air vraiment mieux, quand elle revient de Rivière-du-Loup. Elle est différente, voilà tout. Silencieuse, avec un visage aussi vide d'expression qu'une feuille de papier à lettre neuve. Elle ne sort pas de la maison et envoie Estelle Beaulieu, la bonne, faire les commissions. Madame Doc passe sa convalescence à faire cuire plus de gâteaux que les enfants peuvent en manger et, le reste du temps, elle s'assoit sur le tapis à côté de la table à café du salon pour faire des casse-tête de cinq mille morceaux. Il y a toujours un verre de ginger ale à son coude et quelque chose de crinqué trop serré, prêt à exploser, sous son air endormi. Ce quelque chose, c'est l'autre Madame Maloney, qui cherche à sortir de la boîte à surprises avec son rire à gorge déployée et ses sourires radieux, ses mains généreuses, ses jambes et ses bras ondulants, et sa voix qui s'amenuise au fil des heures et des jours. Sa voix mouillée, qui finit par se taire dans le fond de la rivière. Il y en a même pour dire, au village, que Madame Maloney, après avoir bourré ses poches de roches, en avait enfoncé quelques-unes de plus dans le fond de sa gorge. Et ailleurs, aussi. Plus bas.

Marjolaine entend un coup de feu et lève les yeux. Le pigeon d'argile gicle en mille miettes contre la joue du soleil.

Le coup de feu fait sursauter Malou sur son cheval de bois. On tue, quelque part, là-bas, au fond du champ. Une jeune fille traverse le terrain poussiéreux en robe de bal verte, une paire de chaussures dorées à la main. Elle tient ses jupes pour courir plus vite et de longs gants de soirée gagnent ses bras nus. La jeune fille regarde Malou et fronce les sourcils. Son visage est si familier... Qui est-ce ? Les noms des gens du village dérivent

dans la tête de Malou au même rythme que la musique qui enchaîne les chevaux de bois au manège. Raymond Potvin, le boucher. Tony Painchaud, le maire et le propriétaire de l'hôtel. Les frères Fraser, Doug et Dick, de la Fraser and Son Wood Company. Monsieur Kim, du restaurant chinois. Madame Sanschagrin, la présidente du Cercle des fermières. Estelle Beaulieu, la bonne, et la tante d'Antoine Paradis, l'homme de main de la famille. Antoine et sa sœur, Marjolaine, les deux derniers de G.A. Paradis, le sourcier qui vit au bout du Rang des Roches . Marjolaine Paradis, bien sûr.

Marjolaine! Malou veut crier. Pourquoi tu vas là où on tue ?

Mais il est déjà trop tard. La jeune femme qui ramasse ses jupes a disparu dans la poussière et le soleil. La musique du manège, une ritournelle mélancolique qui tourne en rond, toujours la même, mélange noms et visages dans la tête de Malou. Le petit cheval de bois emporte Malou, ailleurs. Elle se laisse aller, les yeux fermés.

Tout le monde la regarde. Marie-Louise Dumas est caissière dans une banque, mais elle arrondit les fins de mois en travaillant quelques soirs par semaine chez le marchand de fourrure qui tient boutique dans le hall du Château Frontenac. Marie-Louise parle anglais, elle est *a perfect size six*, et elle a de la classe. Elle n'a eu qu'à regarder les autres filles pour adopter la démarche particulière du mannequin. Marie-Louise Dumas marche d'un pas assuré dans ses chaussures de cuir verni. Elle fait volte-face, un poing sur la hanche qui drapé la fourrure, un vison noir et lustré, et révèle la robe bleu ciel au corsage ajusté et à la jupe de tulle qui danse autour de ses chevilles. Elle tient une paire de gants de chevreaux à la main, négligemment, et elle glisse, le pelvis projeté en avant, le cou étiré, le nez en l'air, sans sourire, l'air de rien, comme si se faire payer pour se faire regarder marcher avec un manteau de fourrure sur le dos était la chose la plus naturelle du monde.

Les clientes regardent le vison noir qu'elles convoitent, mais les hommes regardent la jeune femme mince et languide, blonde et fragile avec sa bouche en cœur, ses yeux violets, son cou nu et sa taille fine. Marie-Louise Dumas aime sentir les regards posés sur elle, mais pas les mains des propriétaires qui rôdent quand le magasin est vide et que les lumières sont éteintes. Marie-Louise Dumas l'a dit à son amoureux. Il est



jaloux. Marie-Louise Dumas court, à la fermeture. Vite, vite ! Elle ramasse ses jupes de tulle pour ne pas les salir dans la neige de la rue. Elle court rejoindre un jeune homme aux yeux ardents et au sourire d'enfant qui l'attend sur la terrasse Dufferin, à côté du Château Frontenac.

Gédéon Maloney regarde le fleuve. Il ne se fatigue jamais de regarder les bateaux partir. Il vient d'une famille de pêcheurs et il a le mal du pays. Combien de fois il lui a dit, « Viens, viens avec moi en Gaspésie. Tu vas voir comme c'est beau, la mer. Tu sais, les pêcheurs gagnent bien leur vie maintenant, viens ! »

Des petits plis froncent le nez de Marie-Louise Dumas à cette idée saugrenue. Elle n'aime pas l'odeur du poisson et elle ordonne à Gédéon de reprendre sa leçon. Il étudie la médecine, mais il n'est pas studieux. Marie-Louise retient tout plus vite que lui: les médicaments, la dermatologie... Psoriasis, lupus, eczéma, mais Gédéon arrache le livre des mains de Marie-Louise Dumas pour palper son épiderme. Ce n'est plus l'hiver et ils ne sont plus sur la terrasse en face du fleuve, mais assis tous deux sur le porche de la maison où Marie-Louise a grandi. Les érables argentés frissonnent autour d'eux. Gédéon a déjà les mains lestes et précises. C'est un atout, pas seulement en amour mais pour sa carrière aussi.

*Dr Gédéon Maloney, Médecin chirurgien.*

Malou ouvre les yeux, étourdie. Elle cherche la jeune femme au manteau de fourrure sur le terrain de la fête foraine, balayant du regard le champ sec et brillant. Malou cherche la maison où elle a grandi et les grands arbres frais autour du porche. Mais le manège tourne, tourne, tourne, et les images palissent sous le soleil d'août, s'empoussièrent non pas d'or, mais de bran de scie. Il n'y a pas de grands arbres au feuillage soyeux ici, rien qu'une forêt hérissée d'épines drues et du mort-bois en masse autour de lacs endeuillés d'eaux noires et rousses. Il n'y a pas de château dans ce pays, mais une église de village pauvre. Une église de bois aux carreaux de vitre. Le jeune étudiant aux yeux ardents, au sourire d'enfant et aux mains lestes et précises, est parti. Gédéon Maloney ne la regarde plus. Il ne touche pas à la femme qui est assise en amazone, les jambes sagement croisées sur le flanc rose poudreux du joli cheval de bois.

Le manège a déjà connu des jours meilleurs. Malou ne peut pas s'arrêter de gratter là où la peinture s'écaille, à côté de la guirlande de fleurs peintes qui tient lieu de bride, près des grands yeux aux longs cils du poney. Sous la couche usée de peinture rose, il y a une couche de vert émeraude et, sous le vert, une autre couleur trop délavée pour porter un nom. Le poteau qui empale le petit cheval en plein saut est couvert d'initiales gravées au couteau et de dessins crus. La colonne centrale du manège est ornée de miroirs dont la peinture argentée, sous le verre, ressemble à une moisissure grise. Les miroirs renvoient une image endommagée des petits chevaux, de leurs cavaliers, ainsi que des visages de la foule. La musique du manège traîne, encore et encore, toujours la même, quelque chose de viennois, une valse peut-être. Quelque chose qu'on s'attendrait à entendre à la patinoire plutôt qu'à la foire, là où des jeunes filles en bas de couleur chair et en justaucorps de velours virevoltent et glissent sur la glace artificielle. Quand Malou tourna la tête vers le miroir tavelé pour saisir sa propre réflexion, elle croit voir l'une de ces patineuses debout aux côtés de sa mère. Une fillette à peu près du même âge qu'Ève et une femme qui ressemble à l'infirmière. Malou passa sa main sur ses yeux. L'autre femme et sa fille, Évelyne, sont toujours là. Elles sont là depuis le premier jour, l'une dans l'autre, ce premier jour voilà déjà si longtemps, mais pourtant, si Malou pense à ce jour-là, l'odeur du pain de viande, du chou et du gin lui remontent au nez pour lui donner la nausée. Ce moment est incrusté comme une tique dans sa mémoire. Qu'ils soient ouverts ou fermés, Malou voit de ses yeux Estelle, qui amène un nouveau couvert, et Gédéon, qui pousse les enfants pour faire de la place à la table, à sa droite. Malou s'assoit à sa gauche, près du téléphone. Rose et Blanche, si petites, rient en se lançant des boules de pain. Thomas, encore bébé et couvert d'eczéma, hurle dans les bras d'Estelle. L'infirmière est silencieuse. Elle baisse les yeux et n'ose pas toucher à son couvert, même après qu'Estelle l'ait servi. Elle attend.

– Vous voulez un gin, avec de l'eau ? Malou offre-t-elle.

C'est ce qu'on boit au village.

– Non merci.

L'infirmière hésite un instant, avant de jeter un regard rapide vers Gédéon.

– Je suis enceinte.

– Votre premier ?

– Oui.

– Vous ne ferez pas autant d’histoire quand ce sera votre quatrième, vous verrez,  
Malou répond, ses yeux cherchant ceux de son mari.

Mais Gédéon ne la regarde pas. Il regarde l’autre femme. Malou est enceinte elle aussi, mais elle a parfois l’impression que ce n’est pas un bébé qui enfle son ventre à nouveau, mais le fruit de sa colère. Elle ne l’a pas voulue, cette grossesse. Elle est déjà trop fatiguée. Ses nuits, trop longues, sont remplies des pleurs de Thomas, des cauchemars des filles, de la sonnerie du téléphone, et ses journées, trop courtes, se passent à préparer les prescriptions, passer les commandes pour garder la pharmacie stockée et prendre les appels pour les rendez-vous du docteur. Il n’y a pas d’ambulance à Dégejis et elle transporte souvent elle-même les grands malades à l’hôpital de Rivière-du-Loup dans la Thunderbird. Elle est si fatiguée qu’elle a commencé à boire quelques gorgées de grogin pour s’endormir et se rendormir après chaque interruption nocturne. Quand ce ne sont pas les enfants ou le téléphone, c’est ce qu’elle imagine Gédéon en train de faire quand il ne rentre pas qui garde Malou réveillée.

– Je n’aurai pas quatre enfants, lui répond l’infirmière, le dos bien droit.

Elle n’est pas si intimidée, maintenant. Elle regarde autour d’elle avec un air légèrement dédaigneux, observant le vacarme et le mouvement qui bouleverse la cuisine. On frappe à la porte. Les chiens se mettent à aboyer. Estelle va ouvrir. Le bébé, son visage écarlate et croûté, geint en se mordant les poings. Des voix urgentes se bousculent autour du bruit d’un moteur diesel. Le docteur se lève et quitte la table sans regarder les deux femmes.

Tourne, tourne, tourne. Tout le monde est parti. Le terrain de la fête foraine est désert. Un désert d’herbe rase et d’éclaboussures de soleil. Même la musique s’est tue. Malou monte et descend tandis que le bois sec de la croupe des petits chevaux craque et fend et que la mécanique du manège, cachée derrière le miroir, halète et soupire. L’autre femme et sa fille sont partis, Rose et Blanche aussi, comme Marjolaine Paradis. Malou entend à nouveau des coups de feu. Pourquoi courent-elles toutes vers l’abattoir, au bout

du champ ? Là où on tue les femmes inutiles. Les femmes au ventre usé comme elle, les femmes dont on ne veut plus. Dans le miroir terne, entre les fragments de ciel bleu et d'étincelles de lumière, il ne reste que Malou. Ses boucles blondes, mises en plis avec de la laque, qui ont l'air si naturel dans le miroir, sont aussi raides que la crinière de bois sculpté des petits chevaux. Malou sent son cœur qui peine et grince, comme la mécanique fatiguée du manège. Sa peau de bois peint s'écaille et, sous la première couche de peinture couleur chair, il y a toutes les autres Marie-Louise Dumas, Madame Gédéon Maloney, Madame Doc, Malou, Maman...

Les yeux de Malou cherchent un homme dans la foule, un étranger. L'un de ces hommes de la compagnie qui viennent ici, dans le comté du Témiscouata, pour apprendre comment on coupe le bois avant de repartir. L'étranger vient du nord, un pays de steppes et de forêts plus vastes encore qu'ici. Il est grand et porte un bonnet d'astrakan. Mais au lieu d'un homme, et avant d'avoir le temps de regarder ailleurs, Malou aperçoit le Père Sainte-Croix. Le vicaire de Dégelis est seul. Il se tient très droit, avec son orgueil d'homme de Dieu, tout de noir vêtu comme l'ombre que le soleil oblique couche devant lui. Son col blanc et raide comme une hostie est le seul signe de son statut particulier. Sinon, il pourrait être comme les autres, ceux qui n'ont pas prêté de serment de chasteté. Ceux qui ne sont pas investis de l'autorité divine. Sainte-Croix regarde Malou, avec ses yeux d'homme de Dieu, plein de magnanimité et de pitié chrétienne pour la femme impie qu'elle est devenue. Avant même de réaliser ce qu'elle est en train de faire, Malou tire la langue au vicaire, et la ravale aussi vite. Mais il l'a vue. L'homme qui se vêt de robes et de dentelles peut voir à travers Malou. Celui qui n'utilise que de la vaisselle en or et qui se nourrit du sang et du corps du Christ a recueilli ses confessions et lui a porté conseil pendant des années. Malou ne veut plus être sauvée. Il est trop tard. Rien que des mots. Des prières. Des belles pensées. Des trahisons, puisqu'il accepte aussi les cadeaux du Docteur Maloney. Le don en argent pour un nouveau toit sur l'église. Les faisans gras, les truites arc-en-ciel et le cœur de chevreuil. Marie-Louise Maloney scrute les visages qui bordent la clôture entourant le manège, ses poings serrés autour du poteau gravé d'obscénités. Elle a cru entendre une voix aux accents étrangers et voir un homme de la compagnie, caché derrière le vicaire, les yeux gluants de désir sous son bonnet d'astrakan.

« Maloushkaïa ! »

Il fait trop chaud. Le Père Sainte-Croix sort un mouchoir en linges de sa poche de pantalon et essuie son front et sa lèvre supérieure. Il n'aime pas la chaleur, la tolère mal. Il fait tellement chaud qu'il a cru voir Marie-Louise Maloney lui tirer la langue. Une langue rose, pointue et... fourchue ? Non. C'est la chaleur. Le col dur de l'habit de Sainte-Croix mord dans la chair de son cou et l'irrite. Le vicaire tente d'y passer un doigt, pour le desserrer un peu, mais il n'y arrive pas. Il a pris du poids. Même ses pieds sont à l'étroit dans ses chaussures de cuir noir, et ses jambes sont lourdes. Peut-être fait-il un peu de haute pression ? Son entrejambe est à nouveau enflammé, le frottis du drap de laine contre ses parties honteuses ravivant l'orchite qui le tourmente depuis six mois. Monsieur Doc a fait bien des plaisanteries de mauvais goût quant à la cause de cette inflammation des testicules. « L'habit irrite le p'tit moine ces temps-ci, mon père ? C'est-y la fréquentation des femmes du Cercle des fermières ou des Jeunesses catholiques qui vous fait de l'effet de même ? Vous pouvez me le dire, mon père. Vous et moi, on est dans la même business: confidentialité garantie. » Et en fait, oui, le docteur a raison. Les tartes du Cercle des fermières y sont pour quelque chose, les tartes que ces femmes dévouées, ces femmes compétitives, le forcent à manger afin qu'il prononce laquelle est la meilleure, la plus goûteuse, la plus fruitée, la plus sucrée... Mais le bon père, ne voulant pas être accusé de favoritisme, refuse de se prononcer et les tartes continuent d'arriver à la douzaine chaque semaine, et ce depuis le début de la belle saison.

Le Père Sainte-Croix a faim. De plus en plus faim. Tartes à la rhubarbe ou à la fraise de fin juin, tartes aux framboises et aux bleuets du mois de juillet, tartes aux pommes et aux pêches d'automne, tartes au sucre d'hiver, couronné de crème glacée à la vanille qui fond doucement sur la croûte chaude et dorée... « Vous avez donc ben le bec sucré ces temps-ci, mon père ! », lui lance sa ménagère, Madame Boulanger, en essuyant ses mains sur son tablier, ravie de voir son appétit. C'est la guerre des tartes que les bonnes femmes du Cercle des fermières mènent, tamis et rouleaux à pâte au poing, qui est responsable de l'embonpoint qui serre le collet autour du cou de Sainte-Croix, les chaussures à ses pieds, les bas à ses mollets mais, surtout, le pantalon à sa taille qu'il doit

porter plus haut, ce qui rend l'entrejambe inconfortable. Le docteur lui a recommandé « d'aérer tout ça », de se faire tremper dans un bain d'eau de Seltz et de perdre du poids. Mais comment peut-il dédaigner ces offrandes faites à sa table frugale ? Comment refuser le fruit d'un cœur à l'ouvrage, car, dans chaque tarte, c'est un peu de leurs âmes domestiques et ferventes que les fermières tamisent en même temps que la farine.

Tout est sacré. C'est ce que croit le Père Sainte-Croix. Les tartes qui lui sont offertes sont sacrées. Et si la croûte de la tarte est enluminée de jaune d'œuf et de beurre, c'est parce que Dieu lui-même a guidé la main qui badigeonne. Dieu est le Verbe fait chair, mais Dieu est aussi le lard fait tarte et le bois fait pâte à papier et.... Mais le père Sainte-Croix s'empresse de contenir ses pensées avant qu'elles ne s'emballent le long de chemins glissants. De plus, le Père Sainte-Croix ne veut pas penser aux voies de Dieu, pas maintenant. Il y a un certain malaise entre Sainte-Croix et Dieu, et plus que l'embonpoint, plus que les offrandes à sa table, c'est ce malaise qui l'étouffe petit à petit.

Le Père Sainte-Croix cherche la femme du Docteur Maloney des yeux au lieu de chercher Dieu. Madame Doc, comme on l'appelle au village, monte et descend, elle part et revient, encore et encore, sur l'un des petits chevaux de bois du vieux manège. Marie-Louise Maloney a l'air si distingué aujourd'hui. Elle est habillée et coiffée avec soin dans un tailleur de lin rose boutonné. Elle porte un collier de perles autour de son cou mince et long et une broche est épinglée au revers de son veston, un paon de pierraille vert et bleu. Ses jambes fines sont gainées de nylon luisant et ses chaussures de cuir verni blanc, assorti au sac à main passé à son poignet, miroitent au soleil. Elle ressemble à la jeune femme qui arriva à Dégelis, voilà plus de quinze ans, un premier enfant dans les bras, une jeune femme qui avait fort impressionné Sainte-Croix. Elle était si capable. Madame Doc s'occupait de la pharmacie, des commandes, des rendez-vous. Elle conduisait vite et recousait les plaies ouvertes sans dégoût, comme si elle reprisait une vieille chaussette. Elle donnait naissance presque tous les ans et allait à l'église tous les dimanches et jours de fête, même quand la nausée la tourmentait. Elle lui faisait même une tarte, de temps en temps. Ses croûtes étaient dures comme du fer. Madame Maloney se confessait à lui une fois par semaine jusqu'à ce que...

Tout est sacré, veut crier le Père Sainte-Croix. Même le péché. Il faut pêcher pour avoir le plaisir de se repentir. Le Père Sainte-Croix attend la confession et le repentir de Madame Maloney, en vain, depuis des années. Madame Maloney ne fréquente plus l'église. Le vicaire de Dégelis n'y voit que ses enfants, de temps à autre, avec le Docteur Maloney. Pourtant, ce sont des gens comme Monsieur et Madame Maloney qui sont supposés donner l'exemple au village. Mais non. Le Père Sainte-Croix secoue la tête et soupire, mais Madame Maloney repasse encore sous ses yeux. Même Marie-Louise Maloney est sacrée. Surtout Marie-Louise Maloney. Surtout depuis que la femme du docteur le regarde d'un air effronté, comme s'il n'était qu'un homme ordinaire. Mon Dieu, ayez pitié de moi, Sainte-Croix prie-t-il, ses habits noirs, gorgés de soleil, brûlant sa peau dans la chaleur d'août.

– Bonjour Monsieur le vicaire, entrez donc !

Il n'y a qu'Estelle à la maison le jour où Sainte-Croix va faire sa visite de relevailles au domicile de Madame Doc. Estelle et les enfants. La petite fille nouvelle née dort dans la cuisine. Estelle est occupée. Le téléphone, les couches, les biberons, la cuisine. Elle lui montre l'escalier du menton, un panier de linge sale dans les bras, et dit:

– Montez ! Mais dites pas vos prières trop fort, les petits dorment.

– Merci, Estelle.

Les rideaux sont tirés et la chambre obscure est remplie d'odeurs intimes, à la fois sûres et sucrées, la sueur de la fièvre et le lait maternel. Sainte-Croix hésite un moment, sur le pas de la porte. Madame Maloney n'a pas voulu cet enfant. Elle ne veut plus d'enfant. Sainte-Croix doit lui faire comprendre qu'on ne peut empêcher le travail de Dieu sans payer le prix. Et le prix à payer est de vivre comme un paria, exclu de la grande famille de l'Église, mais surtout, sans l'amour infini de Dieu. Mais depuis que le Docteur Maloney a engrossé l'infirmière au vu et au su de tous, Madame Doc n'est pas facile. « Pis lui, y paye pas le prix ? », lui avait-elle lancé, la voix coupante. Sainte-Croix avait expliqué que si le Docteur Maloney ne payait pas tout de suite pour ses péchés, il payerait plus tard. « Moi aussi je veux payer plus tard », avait rétorqué Madame Maloney, les yeux pleins de rage. Sainte-Croix avait tenté de prêcher la patience, la bonté, mais tous

ces appels aux qualités de l'âme chrétienne ne faisaient que jeter de l'huile sur les flammes. Ou plutôt, et Sainte-Croix le savait, c'était la vieille eau de vie, l'eau de feu, qui nourrissait la rage au cœur de Madame Maloney et le laisser-faire dans celui du Docteur Maloney, détruisant lentement le sacrement de ce mariage. « La maudite boisson », disait sa ménagère, dont le mari était mort du foie.

– Madame Maloney ?

Pas de réponse. Sainte-Croix s'approche du lit, lentement.

– Madame Maloney.

Un verre d'eau claire, des bouteilles de comprimés et une montre délicate sont posés sur la table de nuit. Marie-Louise Maloney se dresse à demi, sur un coude. Sainte-Croix ne voit que son visage. Ses lèvres sont sèches et gercées par la fièvre. Ses yeux, d'une eau sombre et liquide, semblent avoir coulé sous sa peau pour remplir les orbites creuses de son visage. Une mince couronne de violet entoure sa pupille noire, dilatée à l'extrême. Son regard, comme mort, est éclipsé. Ses cheveux collent à ses tempes, ses joues, sa nuque.

– Madame Maloney... Avez-vous eu le temps de penser à un nom pour votre fille ? Le baptême est demain matin.

Elle lui tourne le dos. Sainte-Croix attend. La réponse ne vient pas. Sainte Croix prie à voix basse, de sa voix la plus douce. Il veut bercer Madame Maloney, la baigner dans la parole de Dieu et la faire renaître. Il veut qu'elle sorte de cette chambre obscure aussi capable et forte qu'elle l'était quand elle est arrivée à Dégelis. Mais quand Sainte-Croix lève la main pour tracer le signe de la croix au-dessus de son corps allongé, Marie-Louise Maloney chavire vers lui dans un remous de drap, arborant un sourire immense. Ses lèvres craquent et saignent et ses seins gonflés de lait, deux globes lumineux délicatement veinés de bleu, débordent de la robe de nuit mal attachée,

Dieu est l'air que Sainte-Croix respire et le siège de l'amour de Dieu n'est pas seulement le cœur, mais aussi les poumons et c'est dans cette chambre que Sainte-Croix a le souffle coupé par les bras blancs de la femme du docteur, qui s'enroulent et se déroulent sur les couvertures défaites, par ses boucles mouillées, répandues sur l'oreiller froissé, par la moiteur de la chambre obscure... C'est dans ce moment infime et vil que



Dieu abandonne Sainte-Croix et la main de Sainte-Croix, suspendue au-dessus de Madame Maloney, cette main qui a donné le corps du Christ aux repentants, cette main qui a tracé son signe sur les nouveaux nés et les mourants, cette main se tend pour toucher Madame Maloney. La main gauche, docile, suit la main droite. Sainte-Croix s'incline pour révéler le corps fertile de Madame Maloney, affamé de volupté et assoiffé de lait. De lait sacré. Mais il n'y a rien de doux dans le corps brûlant de fièvre de Marie-Louise Maloney. Le bout des doigts de Sainte-Croix s'y brûle et il sursaute avant de reculer, rempli d'horreur par sa faiblesse et par le rire de Marie-Louise Maloney qui ne fait pas un geste pour se couvrir. Le Père Sainte-Croix se signe en reculant vers la porte jusqu'à ce qu'il frappe le mur, incapable de détourner les yeux de Madame Maloney sur son lit de fatigue. Il cherche la porte à tâtons, toujours le souffle coupé, le rire de Madame Maloney comme un collier de perles de fer qui s'égrène et tombe par terre. Sainte-Croix s'enfuit.

– Mon dieu, mon père, vous avez réussi à la mettre de bonne humeur... Mon père ? Est-ce qu'y a quelque chose qui va pas ? lui demande Estelle en bas de l'escalier.

Sainte-Croix ne reprend son souffle qu'après être sorti de la maison, presque en courant, mais il est trop tard. Dieu n'y est plus.

Le rire de Madame Maloney se glisse le long de la musique plaintive du manège. Sainte-Croix lève les yeux au ciel. Pas un nuage. Le ciel est vide. C'est à cause de la femme du docteur si toutes les tartes du Cercle des fermières ne suffisent pas à assouvir la faim de Sainte-Croix, réveillée dans la chambre obscure. C'est à cause d'elle si le village s'est divisé en deux depuis : le camp de Madame Maloney et le camp du docteur et de l'autre femme. C'est à cause d'elle si le ciel est vide de sens au-dessus de la tête de Sainte-Croix, tout comme la voûte étoilée de son église. Depuis que les doigts de Sainte-Croix ont effleuré les seins laiteux de Madame Maloney, Dieu a même quitté l'hostie, qui n'est plus qu'une mince gaufrette sans poids, aussi sèche qu'un os. Au moins, le calice pèse plus lourd, mais une fois le vin bu jusqu'à la lie, le calice est vide lui aussi. Quant aux mots, les incantations latines qui ont amarré la foi de Sainte-Croix à la sagesse de Dieu, il les répète désormais sans même savoir ce qu'il dit, en pensant à autre chose. Lui qui a commis péché de vanité en s'écoutant parler du haut de sa chaire pendant l'homélie de la

grand-messe du dimanche, lui qui a eu le don de la parole n'a plus désormais que le don de se répéter. Sainte-Croix n'a plus rien à dire, depuis que Madame Maloney n'est plus là pour l'écouter. Les seuls mots qui se bousculent dans sa gorge y restent coincés. Tout est sacré ! Même le corps de Madame Maloney, surtout le corps souffrant de Madame Maloney. Et tout ce à quoi Sainte-Croix pense, jour et nuit, ce n'est pas où Dieu s'est enfui, mais plutôt où est Madame Maloney : couchée dans le lit de la rivière, montant au sommet de la tour de feu avec un des hommes qu'elle fréquente, pointant de son doigt ganté une coupe de viande rouge chez le boucher ?

Voilà plus de dix ans que ce tourment dure. Voilà dix ans que le vicaire de Dégelis a dû nommer lui-même la petite dernière des Maloney. Ni le docteur, qui avait été appelé pour une urgence, ni Madame Doc, qui était encore alitée avec la fièvre puerpérale, n'avaient pu assister au baptême. C'est Estelle qui tenait la petite et avait imploré le vicaire du regard. Sainte-Croix n'avait hésité qu'un moment. Toujours Marie en premier, le premier nom de toutes les petites filles baptisées dans l'Église. Le dernier nom, le troisième, était habituellement celui de la marraine. Ne restait qu'à remplir le milieu avec le deuxième nom, celui de tous les jours. Il avait tout de suite pensé à Violette, la couleur des yeux de Madame Maloney. Les deux autres filles de Madame Maloney avaient elles aussi des noms de couleur : Rose et Blanche. Mais la pensée de Madame Maloney, peut-être combinée au V de Violette, le fit tressaillir et, avant qu'il n'ait eu le temps de penser plus clairement, l'enfant fut nommée.

– Je te baptise, Marie... Ève... Estelle... Maloney.

Estelle avait souri, honorée. La petite s'était mise à hurler au contact de l'eau bénite, mais glacée, qui allait oblitérer le péché originel de son front froissé. Son visage rond n'était pas plus gros qu'une pomme. Un vrai péché mignon.

Trois semaines plus tard, une autre enfant était baptisée à l'église de bois de Dégelis, sans fanfare ni trompette. Une autre petite fille pas plus grosse qu'une pommette. Cette fois, le père et la mère étaient là, même s'ils n'étaient pas mari et femme. Le Docteur Maloney et l'autre femme étaient seuls avec le vicaire dans l'église sombre. Pas d'enfant de chœur. Pas de témoin. Pas de carillon, et pas de messe. L'acte de naissance ne porterait que le nom de la mère. Le Docteur Maloney avait promis au vicaire un nouveau

vitrail, un oeil de boeuf de verre coloré, pour son église, afin d'obtenir ce baptême honteux.

– Marie ? avait dit le vicaire de Dégelis.

– Marie Évelyne, avait choisi l'autre femme, d'une voix ferme.

Sainte-Croix l'avait regardé. Ne savait-elle donc pas que l'autre s'appelait Ève ? Il avait toussoté en regardant le docteur. Le docteur n'avait pas bronché. Il semblait hypnotisé par l'eau claire qui dansait dans le fond baptismal.

– Marie Évelyne, Sainte-Croix avait-il répété en attendant la suite.

– Marie Évelyne. C'est tout. Deux noms, c't'assez, avait dit l'autre femme.

Sainte-Croix avait entendu dire que l'autre femme était une orpheline, une femme sans mère ni marraine, sans nom à donner à un enfant qu'un nom volé à une autre. Il se tourna vers le docteur, mais le docteur ne disait rien, les yeux toujours rivés sur l'eau bénite.

– On pourrait peut-être ajouter le nom de votre mère ? demanda le vicaire au docteur.

– Le nom de ma mère ? répéta Maloney, comme s'il ne comprenait pas. Je ne m'en souviens plus. J'avais six ans quand elle est disparue en mer. C'était mon premier jour d'école. J'ai vu ses chaussures sur le bord de la grève, en revenant. C'était long, revenir de l'école le premier jour. Au moins cinq milles à pied.

Gédéon Maloney trempa ses doigts dans l'eau.

– Pas de nom, pis pas de tombe au cimetière. Une petite croix de fer dans le jardin, à côté des oignons. En dessous de la corde à linge. C'est tout ce qui reste d'elle.

Le docteur se pencha subitement et s'aspergea le visage à deux mains. Il se secoua comme un chien se secoue en sortant d'un lac. Il souriait maintenant, avec son air ordinaire, son air de bon bougre au grand cœur.

– Mon père s'est remarié. On était déjà quatre. On était déjà pauvre. Y en a eu huit autres. C'est ma tante qui avait l'hôtel qui a payé pour mes études. Ma tante Yolande.

– Bon. Ça va être Marie Évelyne Yolande Paquette, d'abord.

– Non, dit le docteur. Marie Évelyne Yolande Maloney.

– Vous savez bien que je ne peux pas, dit Sainte-Croix, ses doigts irritant la dentelle immaculée de ses manches. Le Docteur Maloney en voulait toujours plus.

– Vous mettez Paquette sur le papier, mais je veux entendre le nom de ma fille ici. Sous le toit pour lequel j’ai payé.

Il y eut un long silence, troublé seulement par le clapotis de l’eau agitée du fond baptismal, avant que le vicaire se mette en train.

Le manège ralentit. Madame Maloney repasse encore, plus lentement. Sainte-Croix tourne la tête pour voir ce qu’elle regarde, derrière lui.

Les trois hommes de la compagnie Fraser sont appuyés sur la clôture qui entoure le manège. Le quart de jour vient de finir et ils bougent lentement, après huit heures passées à surveiller les machines qui coupent et scient et planent le bois plus vite qu’aucun homme ne peut le faire. L’un d’eux a les bras croisés et une cigarette à la bouche. Ses yeux sont rougis par les produits chimiques qui traitent le bois, la fumée des séchoirs et le bran de scie, partout, toujours. Le deuxième homme a une main posée sur la clôture et l’autre sur sa hanche. Ils ont tous deux la quarantaine et portent des chemises et des pantalons verts de travail. Ils ont roulé leurs manches. Un singe est tatoué sur l’avant-bras de l’un, une montre en métal, un peu lâche, est passée au poignet de l’autre. Le troisième homme a les deux coudes posés sur la plus haute barre de métal et un pied sur la plus basse. Il regarde droit devant lui. Les deux autres parlent en regardant le manège tourner, de manière distraite, jusqu’à ce que celui avec le singe pousse l’autre du coude.

– Regarde donc ça, toi.

– Ah ben, si c’est pas la femme du docteur.

– Pas pire...

– Beau p’tit costume... Chic.

– Ouin.

– Belles jambes.

– Ouin-ouin-ouin.

– Pis as-tu vu c’t’e petite bouche-là ? Ca c’t’une petite bouche qui a faim, mon ami. C’est ce que je me suis fait dire, en tout cas.

– J’haïrais pas ça, moi, me faire mettre du rouge à lèvres un peu partout... Pis défaire les gros boutons de c’t’e veston-là... Voir un peu plus de c’t’e jupon-là...

– Arrête donc, toi là !

Ils rient, en sifflant entre leurs dents à chaque passage de Malou qui lorgne du côté du troisième homme, celui qui ne comprend pas mais qui rit avec les autres. Un coup de feu retentit, et un autre. Cinq en tout.

– Envoye, Roussky, arrête de regarder ça. Est pas pour nous autres, celle-là.

– Viens-t-en, mon homme, on va aller voir les francs-tireurs pis après on va te montrer des belles duchesses !

– Aye, aye, aye, les enfants ! Vous pourriez pas regarder où vous allez, Saint-Simonac ?

« Attends, Thomas, attends-moi ! »

Ève se dépêche pour rattraper Thomas en évitant les trois hommes que son frère vient de bousculer. Elle est en maillot de bain, un maillot fatigué qui pendouille sur son petit derrière. Ses épaules sont couvertes de taches de rousseurs et de peau qui pèle, brûlée pas le soleil, découvrant une nouvelle peau, trop rose et déjà brûlée elle aussi. Son visage pointu disparaît sous les taches, sauf autour de ses yeux jaunes. Ève a les yeux de son père, mais ses cheveux sont moins roux, plus blonds. Une grosse chiquée de gomme boursoufle sa joue et une mince couche de plastique rose a séché sur son nez. Ses sandales de plage claquent contre la plante de ses pieds à chacun de ses pas pressés. Même en serrant les orteils sur la sandale, Ève n’arrive pas à courir. Elle s’arrête un instant pour reprendre son souffle, en mâchant sa gomme, penchée d’un côté, sa main sur son ventre là où elle a un point. Elle étire la gomme autour de sa langue et souffle, jusqu’à ce que la bulle soit aussi grosse que son visage. Ève aimerait être sur le cheval de bois et envoyer la main à sa mère, une mère qui ne ferait pas tout à l’envers. Comme dormir le jour, chanter la nuit. Pleurer quand tout le monde rit et rire quand tout le monde pleure. Se coucher dans la rivière et nager dans son lit.

La bulle éclate. Le ciel est bleu. Sa mère lui envoie la main. Ève l’ignore et cherche Thomas des yeux. Elle ne voit plus son frère, mais elle sait où il va. Ils vont voir

Rose au concours de tir. Son père sera là. Il aura de l'argent. Ève se hâte vers le bout du terrain. Le manège, c'est pour les bébés. Elle, elle veut passer la journée dans la grande roue à monter aussi haut que le clocher de l'église ou que le sommet de la tour de feu sur la montagne. Ève veut tourner si vite, si fort, assise dans le jeu des tasses et soucoupes, qu'elle devra fermer la bouche pour ne pas empêcher son cœur décroché de sortir. Elle veut rire toute la journée. Avoir peur la fait rire. Cette sorte de peur là. Pas l'autre. Pas celle de tous les jours. Les malades qui remplissent le côté droit de la maison. Les mourants qui arrivent dans le noir à la porte d'en avant. Leurs pleurs et leurs cris qui remplissent la nuit.

Des coups de fusil retentissent, là-bas, au bout du champ. Ève sursaute. Est-ce que quelqu'un est mort ? Ève s'arrête et écoute.

– Thomas ! Pourquoi tu m'attends jamais ?

Ève regarde partout autour d'elle et ne voit que des étrangers. Elle se met à pleurer et les larmes tracent des lignes blanches sur son visage sale.

Le pigeon d'argile siffle et fuit à travers le ciel d'août. Le disque glisse, très bas, et rase la crête ronde des montagnes en contrebas.

*Tu ne le vois jamais venir, mais tu le vois partir. T'es prête. Comme ça.* Rose est prête, et la voix de son père l'accompagne. Elle sent sa présence derrière elle. Il est là, avec les spectateurs, pressé contre la clôture qui sépare le champ de tir de la foire. Rose a les pieds bien campés, un peu écartés, pas trop. Son poids repose sur son pied gauche qui est devant et son genou fléchi contrôle la hauteur du tir. Elle a tressé ses cheveux longs et a glissé ses tresses épaisses entre sa peau et sa chemise. Elle porte une casquette de baseball pour que le vent ne fasse pas voler sa frange dans ses yeux, mais aussi pour ne pas être aveuglée par le soleil.

*Ton fusil est en joue.* Rose serre la crosse de bois de son Browning BPS calibre 12 contre sa joue et cale la plaque de couche dans le creux de son épaule. Sa main droite est serrée autour de la poignée de l'arme et la partie la plus sensible de son index, le coussin de la dernière phalange, est posé sur la gâchette. Le métal est lisse et doux, là où le doigt a tiré si souvent sur la détente. La main gauche de Rose est sous le canon du fusil, le pouce

d'un côté les doigts de l'autre et l'index pointé vers l'avant pour guider la bouche ronde de l'arme vers la cible. Le regard de Rose glisse le long du canon avant de trébucher sur le guidon et de tirer une ligne nette entre la mire et le coin supérieur de la cabane à demi enfouie au milieu du champ de tir. C'est de la cabane, la maison, que sont projetés les pigeons d'argile. La cible peut être lancée le long d'une trajectoire basse ou haute, à gauche ou à droite de la maison.

*Tu ne le vois pas venir, mais tu le vois partir. T'es prête, ton fusil est en joue. Les épaules louses, les coudes en l'air, les yeux vissés sur la cible, une main sur la gâchette du Browning et l'autre en dessous du canon, Rose braque son fusil sur le point de mire qu'elle traque en pivotant d'un seul mouvement, souple, fluide, le genou qui plie, qui pousse, plus bas, encore un peu.*

*Tu vises, pas la cible, juste en bas de la cible, pour être capable de bien voir. En plein ça, Rose. Il n'y a qu'elle, Rose, qui chasse avec son père. Thomas n'aime pas la chasse. Il aime les voitures. Il veut devenir mécanicien. Blanche aime tout ce qui va vite et qui fait du bruit. Elle rêve d'un cheval, mais se contente, en attendant, de la motoneige en hiver et de se faire tirer derrière un hors-bord en ski nautique l'été. Rose et son père n'amènent plus Blanche à la chasse, même quand elle les supplie. Une chasse avec Blanche est une mauvaise chasse. Blanche danse et chante et effraie le gibier. Impossible de la faire taire ou de la faire tenir en place.*

Rose tire sur la gâchette polie. L'odeur de poudre suinte de tous les pores du fusil, une odeur chaude de soufre, de métal et d'huile, tandis que la crosse de bois frappe sa clavicule de plein fouet. Le recul de l'arme à feu aurait dû plutôt être amorti par le muscle épais qui rattache l'épaule au torse. Le pigeon d'argile, après être parti en peur le long d'un arc presque plat, ralentit paresseusement avant de battre de l'aile et choir à l'extrême gauche du champ de tir, dans l'herbe jaune. Rose désarme et ajuste sa casquette, en clignant des yeux. Elle voudrait masser son épaule meurtrie, mais elle laisserait ainsi savoir à ses adversaires qu'elle n'y était pas.

*La chose la plus importante, quand tu tires, c'est d'être là. Complètement là, avec tout ce que t'as. Tes yeux tes mains ton nez tes pieds ta tête. Surtout ta tête. Un bon*

*chasseur, c'est un chasseur avec seulement une idée en tête. Une idée fixe. Tirer dans le mille.*

Rose se frotte les yeux. Une tache de lumière, persistante, hante sa rétine et l'aveugle depuis midi. Depuis l'ange, et Blanche.

Rose se dépêche tout le long de la route déjà bordée de monde entre l'hôtel et le cœur du village, après avoir été encourager son amie Marjolaine Paradis, Miss Dégelis, qui regardait le char de pitounes d'un air déconfit. Il est presque midi et la parade est à la veille de commencer. Ève et Thomas entraînent Rose en tirant et poussant, la suppliant d'aller plus vite. Blanche n'est pas avec eux. Elle n'a pas voulu sortir de la salle de bain où elle était enfermée depuis près d'une heure. « J'suis pas prête ! Allez-y, j'vas vous rejoindre. » Rose n'a pas pris le temps de considérer la bizarrerie de Blanche, se préparant avant de sortir. Se préparant comment ? Blanche ne se brosse les cheveux qu'une fois par semaine et porte toujours la même chose: un jean et un t-shirt. Et se préparer pour quoi ? Mais Rose n'en pouvait plus d'attendre. La maison était trop silencieuse. Le docteur n'était pas rentré coucher. Malou dormait encore, roulée en boule sur le tapis du salon. Le grand chien jaune léchait son visage en pleurant, mais le chien noir dormait contre elle paisiblement, son museau fourré dans son cou. Des dessins animés couraient sans bruit sur l'écran muet.

Rose avait éteint la télévision qui était restée allumée toute la nuit avant de partir. Elle avait ramassé une bouteille de pilules renversée, les comprimés turquoise constellant le tapis brun et poussé le chien noir du bout du pied, pour s'assurer qu'il n'avait pas avalé de somnifères. La peau du chien avait frémi, et il avait gémi avant de renâcler et de se rouler en boule plus serrée. Rose et les deux petits avaient quitté la maison en courant et avaient traversé le pont en direction de l'hôtel, et l'avait repassé peu après pour se rendre jusqu'à l'ange.

L'ange de plâtre se dresse à l'intersection principale du village, devant l'église. La statue est posée sur un socle à même un petit terre-plein d'herbe verte entourée d'une clôture de lourdes chaînes argentées. D'un côté du terre-plein, l'église fait face au magasin du Co-op. De l'autre côté, le restaurant chinois regarde le presbytère. Le trafic



des voitures salit la statue en permanence, et le sel jeté sur la route l'hiver a rongé les pieds et les plis rigides de la robe blanche. Le béton gris de l'armature paraît sous la couche lisse de plâtre sale. Le mélange de poussière et de bran de scie remplit les prunelles creuses que l'ange lève vers le ciel d'août. C'est le meilleur endroit pour regarder passer la parade, mais quelqu'un est déjà grimpé dans les bras ouverts de l'ange. La jeune femme lumineuse porte une robe couleur de beurre frais parsemée de minuscules bouquets de fleurs blanche et verte. Son corsage ajusté révèle une poitrine naissante, libre et ferme. Dans la vague de chaleur qui roule, lourde, la peau de la jeune fille brille, moite et bronzée. Ses cheveux longs, d'un blond presque blanc, s'épandent autour de sa tête ronde et sur ses épaules et glissent sur son visage. Quand la jeune femme secoue la tête, en riant, Rose fige, interdite. Ces yeux gris qui s'allongent vers les temples, seule zone d'ombre dans toute cette lumière, cette grande bouche qui fend le bas du visage aux pommettes plates...

Blanche ?

La statue de l'ange est fichée au cœur du village et, juchée sur l'ange, il y a Blanche, comme une tache de soleil. Rose peut même voir que Blanche a appliqué, maladroitement, du vernis doré sur ses ongles rongés et ses cuticules déchiquetées. Cela la rassure, ce restant de la Blanche qu'elle connaît ; celle qui galope à travers les journées et le village et passe les heures mortes de l'école à dessiner des chevaux cabrés à la crinière rebelle dans les marges de ses cahiers de devoir.

Blanche éclabousse le ciel bleu de jaune et de rire. Des mains encerclent sa taille. Rose se penche pour mieux voir qui rend Blanche si heureuse, mais sa soeur dégringole et se dérobe. Rose ne voit plus qu'un remous jaune qui perturbe la foule impatiente serrée autour de l'ange. La grosse caisse de l'orchestre ambulante roule et gronde et, tout de suite après, les trompettes retentissent et les xylophones tintent pour annoncer le premier corps de majorettes en veston rouge. Rose n'a que le temps de traverser la rue et de jouer des coudes pour faire grimper les enfants sur le socle de l'ange avant que le défilé ne commence.

« Rose ! Rose, ici ! »

Rose entend son nom et un sifflement qu'elle connaît bien perce ses oreilles. Elle se retourne vers la foule groupée derrière la clôture du champ de tir, son fusil sous le bras. Marjolaine gesticule à en perdre sa robe. À côté d'elle est son frère Antoine, qui siffle à nouveau avant de hurler, « Envoye, Rose, t'es capable ! » Rose cligne des yeux. À cheval sur le dos d'Antoine, les bras levés au ciel et les doigts des deux mains faisant des V victorieux, il y a la tache claire de la robe de Blanche, sa tête blanche, ses jambes nues aux genoux couverts de cicatrices nouées autour de la taille d'Antoine. Antoine Paradis. L'homme à tout faire de la famille Maloney. Rose les regarde attentivement. Comment ne l'a-t-elle pas vu plutôt ? Ils se ressemblent comme des jumeaux, deux jaunes d'œuf incubés dans une même coquille. Elle d'un blond blanc et de peau claire, lui plus cuivré. Elle, le visage un peu plus large, lui, plus fin de trait et étroit de hanche et d'épaule. Elle, la sœur cadette de Rose. Lui, celui que Rose considère un peu comme son frère, un grand frère qu'il fait bon avoir parce qu'il y a trop de femmes dans la maison des Maloney quand le docteur n'y est pas.

Après avoir doublé sa troisième année à cause de la scarlatine, Antoine a été dans la même classe que Marjolaine et Rose pour le restant de ses brèves études. Ils ont fait leurs devoirs ensemble sur le tapis du salon, devant la télévision. Ou plutôt, Marjolaine et Rose ont fait leurs devoirs tandis qu'Antoine passait son temps à jouer avec les chiens et les petits. À douze ans, Antoine tondait la pelouse autour de la maison du docteur l'été et déblayait la neige l'hiver. À quatorze ans, il conduisait la vieille Jeep des Maloney et livrait les médicaments. Le docteur l'envoyait même collecter ses comptes en souffrance. Il acceptait des échanges, quand il n'y a pas d'argent. Un quartier d'origan, des poules, des œufs ou du lait. Parfois même, un bouquet de fleurs, ou une vieille montre à gousset. À quinze ans, Antoine était beau, mais Rose ne s'en rendait pas compte. Pourtant, elle voyait bien que les filles se taisaient et le suivaient avec des yeux doux quand il passait en roulant les épaules le long des corridors de l'école. « Tu pognes, Antoine, tu pognes, » l'agaçait Rose. À seize ans, Antoine n'allait plus à l'école. Il travaillait le quart de nuit au moulin à bois et le jour chez le docteur.

Tellement pressé, Antoine Paradis. Pressé de partir de cette maison où les quatorze enfants Paradis ont grandi entassés les uns sur les autres avec pas grand-chose à

se mettre sous la dent. Le père Paradis est agriculteur, et être agriculteur dans ce pays de grands bois et de vilaines terres, c'est être pauvre. Antoine est pressé de gagner sa vie et de la dépenser. Pressé de mal aimer trop de filles à la fois. Trop pressé. Comme s'il n'y avait pas assez de temps dans une vie pour tout faire.

Rose cherche son père des yeux. Il est à un bout de la clôture. Elle voit Thomas et la petite arriver. Ève a les bras croisés et elle tape du pied. Elle pleure. Marjolaine, Antoine et Blanche sont à l'autre bout de la clôture. Ils ne peuvent pas se voir. C'est mieux comme ça. Le docteur ne serait pas content d'apprendre que son homme de main se promène avec une de ses filles montée sur son dos.

Le docteur regarde Rose et tape du doigt sur son front, entre les deux yeux. *La tête, Rose, une idée fixe.* Rose sourit et touche sa visière de deux doigts, en guise d'acquiescement. Elle continue de fouiller la foule, rapidement. Sait-on jamais. Mais non. Sa mère n'est pas là.

Rose se retourne pour charger son fusil, une main dans sa cartouchière. Les quatre autres francs-tireurs ont fini leurs volées. La quatrième ronde est à la veille de commencer. Le concours de tir à la volée comporte cinq rondes, chaque participant tirant cinq coups à partir de chacune des cinq stations pour un total de 25 coups par ronde. Une miette d'argile brisée par un seul plomb ou un pigeon d'argile fracassé par la volée en entier compte tous deux pour un coup sûr. Rose n'a pas manqué plus de cinq coups sur vingt-cinq pendant les trois premières rondes. Elle est forte, mais les deux gars de Sainte-Rita sont forts aussi. Mais ils se pensent meilleurs qu'ils ne le sont, parce qu'elle est une femme. L'un deux, le plus vieux, celui qui porte un vieux chapeau de cowboy en paille, attend qu'elle vienne vers sa station avant d'avancer vers la sienne. Il la frôle et la regarde du coin de l'oeil, avec un petit sourire qui en dit long. Tu feras pas long feu, disent ses yeux moqueurs.

– Fille, c'est pas parce que je veux pas gagner, mais j'peux-tu te dire quelque chose ?

Rose regarde le gars de Sainte-Rita sans répondre. Il fait rouler un cure-dent dans sa bouche avant de continuer :

– Tu vises trop bas, ton coude droit est trop haut pis c'est pour ça que l'empeigne de ta crosse dépasse au-dessus de ton épaule... Ç'a dû faire mal, le dernier recul, han ? Pis chais pas, mais le doigt sur la détente ? Pas safe. Le doigt est prêt à tirer sur la gâchette, mais pas dessus, non ? T'essayes de prendre des raccourcis ? Inquiète-toi pas. Je le dirai pas à personne.

Le jeune homme crache son cure-dent et s'en va avant que Rose ait le temps de lui dire qu'il a l'élégance d'un poulet de basse-cour quand il tire et que l'histoire de la gâchette, c'est pas de ses affaires. Rose le regarde charger son fusil à côté d'elle et décide d'être là.

– Pull !

Rose appelle le pigeon d'argile, à cinq reprises à chacune des stations. Elle s'applique systématiquement et, à chaque fois qu'elle tire sur la gâchette, la cible d'argile, la cible bête qui fait semblant d'être un oiseau, un pigeon à la gorge d'argile, vole en éclat sous l'essaim de plombs. Rose tire dans le mille, à tout coup à la deuxième station. Mais comme elle s'apprête à avancer à la troisième station, elle retient son souffle. Avant même qu'elle l'ait entendu, Rose sait : une ambulance miaule au loin. La modulation lente de la sirène s'accélère à l'approche de la fête foraine. Un accident, sans doute dans les manèges mécaniques. Ou une crise d'apoplexie, à cause de la chaleur. Rose n'aime pas les ambulances. Elle se retourne et voit que la petite foule s'est ouverte pour laisser partir Gédéon Maloney. Thomas et Ève le suivent, leurs petites mains lui faisant les poches.

Mais moi je suis là, se dit Rose en mettant son fusil en joue. La crosse de bois est douce contre sa joue, le poids de l'arme remplit sa main gauche et la gâchette est lisse sous son doigt nerveux.

Je suis prête, chuchote Rose.

– Pull !

Même si je sais que Marjolaine peut chanter autant qu'elle voudra mais ne sera pas la reine du Bois d'œuvre de Témiscouata parce que Miss Métis est une ballerine qui a étudié à Québec avant de revenir danser, peu vêtue, dans les hôtels louches du coin.

– Pull !

Même si Antoine a mis le grappin sur Blanche.

– Pull !

Même si mon père est parti.

– Pull !

Et que ma mère n'est jamais venue.

– Pull !

Cinq sur cinq. Pas mal.

\* \* \*

– Reviens-en, Marjo. Tu t'en souviendras pas le jour de tes noces.

Rose tente d'allumer une cigarette. Le vent n'est pas tombé avec la nuit. Un vent trop chaud, comme si le ciel était une bouche. Les fanions claquent et tirent sur leurs amarres et les colliers de petites ampoules multicolores oscillent, incertaines, entre chaque poteau étriqué.

– Pis si j'me marie pas ? Marjolaine renifle, encore plus découragée qu'avant. Elle se mouche en essayant d'arracher la cocarde épinglée à son corsage. Numéro 9.

Le concours est fini. La nouvelle Reine du Bois d'œuvre est élue. Elle vient sans doute d'ouvrir la danse de clôture à l'hôtel. Le tract a eu raison de Marjolaine. Elle avait choisi une chanson de Petula Clark pour le concours de talent, mais sa voix s'est brisée en plein élan, comme un pigeon d'argile. Miss Métis-sur-Mer, elle, ne s'est pas barré les pieds dans ses pas de danse. Rose et Marjolaine sont assises sur une planche de bois derrière l'estrade de fortune, maintenant déserte.

Le concours de tir à la volée est terminé, lui aussi. Rose regarde son trophée et touche à nouveau, du bout des doigts, les billets neufs de cinquante dollars qu'elle a glissés dans la poche de son jean. Elle sourit, en revoyant la gueule des deux gars de Sainte-Rita. Eux, ils allaient s'en souvenir, même le jour de leur noce. Rose rit.

– J'disais ça comme ça. Moi non plus j'ai pas envie de me marier.

– Pis moi, tu penses.... Tu me vois-tu, avec quatorze enfants ?

Rose rit à nouveau. Marjolaine a réussi à enlever son ruban et le jette par-dessus son épaule, sans plus de cérémonie. Elle tend la main.

– Donne-moi une touche.

Rose regarde la quatorzième de G.A. Paradis. Son mascara a coulé, ses joues rondes sont mouillées et le bout de son nez brille. Elles sont assises dans l'ombre, mais autour d'eux la fête continue. La grande roue trace un immense cercle lumineux dans la nuit d'août, des cris débordent des tasses du manège mécanique à chaque fois que les longs pistons relancent les soucoupes dans une saccade d'air comprimé. Marjolaine fredonne la chanson de Petula Clark.

– De toute façon, tu gardes la robe, non ? lui demande Rose.

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse avec une robe de même à Dégelis ?

Marjolaine reprend sa chanson, plus fort et se lève, cigarette à la main, cheveux défaits au vent. Elle se dresse sur la planche de bois derrière l'estrade et, un poing sur la hanche, la main ouverte devant elle, elle chante, de plus en plus fort, et cette fois-ci son élan ne se brise pas. Le point rouge de la cigarette monte dans sa main en tandem avec la voix, jusqu'au crescendo. Marjolaine jette la tête par en arrière en soutenant la dernière note. Rose applaudit et siffle. Quelqu'un d'autre, pas très loin, leur fait écho. Les deux filles se regardent. Marjolaine écrase la cigarette dans la poussière du bout de sa chaussure dorée, en replaçant sa poitrine qui a voulu sortir du corsage cintré quand elle a levé le bras en l'air. Deux silhouettes s'avancent nerveusement vers elles.

– Allo ? On peut vous aider ? les apostrophe Marjolaine.

Les deux silhouettes s'arrêtent et semblent hésiter, un instant de plus, avant de se tirer à l'eau.

– Salut les filles... euh.

Rose les reconnaît. Ce sont les deux gars de Sainte-Rita. Celui avec un chapeau de cowboy en paille l'enlève et se présente.

– Moi c'est Sylvain. Il hoche de la tête vers son compagnon. Lui, c'est Réjean.

Ils ont tous les deux des cheveux longs, qu'ils secouent nerveusement. Malgré la chaleur tenace, ils portent des blousons de cuir. Le dit Réjean regarde attentivement Marjolaine, comme s'il essayait de comprendre quelque chose.

– Est donc ben belle ta robe... Tu remettrais-tu tes bras en l'air, comme tout à l'heure ? C'était encore plus beau comme ça... On aurait dit...

Le jeune homme arrête. Un collier de barbe cache sa peau, marquée par l'acné.

– Ben quoi ? réplique Marjolaine, impatiente.

– On aurait dit que t'étais tout-nue.

– Aye, t'es nono longtemps, toi, mon ami. Marjolaine sourit. T'as jamais vu une robe strapless de ta vie ?

– Comment tu t'appelles, Miss Dégelis ? demande Réjean, avec empressement.

– Marjolaine. Marjolaine pis Rose, Marjolaine continue. Sa robe fait du bruit à chacun de ses mouvements. Elle s'ébouriffe les cheveux dans la pénombre avec des gestes de duchesse.

– Enchanté, d'une voix plus gardée que celle de Réjean. C'est quoi, ça, à côté de toi ?

– Mon trophée, répond Rose. C'est moi, Rose Maloney, celle qui a gagné le concours de tir. Je voulais juste te dire.... Sylvain, c'est ça ? Si tu te tenais pas si bas sur pattes pis si t'avais décollé tes coudes un peu plus je suis certaine que t'aurais pu gagner. Mais tu m'as pas laissé le temps de te le dire.

Sylvain est bon perdant. Il rit en douce.

– Tu m'as pris par surprise, Rose Maloney. Un beau p'tit coup de fusil, admet-il avec réserve.

Rose se souvient de son nom au complet, maintenant. Sylvain Racine. Il l'avait dévisagé avec insistance, à la remise des prix, avec quelque chose de bien plus baveux que la simple incrédulité logée dans les yeux de son ami Réjean. Le père de Rose avait eu tort. Même son beau p'tit coup de fusil ne faisait pas peur aux chasseurs en rut. Sylvain Racine l'avait regardée comme si il l'avait déjà choisie. Comme une belle pièce de viande.

– Est-ce que je peux y toucher ? Sylvain demande, les yeux rivés sur le trophée.

Rose est presque insultée qu'il dirige maintenant sa convoitise vers le trophée, seulement.

– Tu peux même le prendre, si tu veux, dit Rose. Je m'en fous. J'ai l'argent dans mes poches.

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse avec un trophée que j'ai pas gagné ? Le regarder pis penser à toi ?

– Pourquoi pas ?

– Pour qui tu me prends, cout' donc ?

– Pour ce que t'es.

C'est Marjolaine qui coupe le silence qui s'installe entre Sylvain et Rose:

– Réjean, je sais pas si t'es au courant que ce que tu as devant toi, là, c'est pas un trophée, c'est le neuvième prix... Neuvième sur dix, c'est moi. On appelle ça un prix de consolation.

– Je te crois pas, dit Réjean, les yeux toujours aussi intéressés par les détails de la robe verte. Pis en plus, tu chantes super bien.

Seulement quand je chante pour toi, ronronne Marjolaine.

Réjean, encouragé, donne un coup de coude à Sylvain avant de demander:

– Aye, les filles... voulez-vous faire quelque chose ?

– Comme quoi ? demande Marjolaine.

– Chais pas... Aller prendre une bière a l'hôtel ? Y ont le meilleur orchestre de la région. Tu devrais voir leurs caisses de son. Pas deux, six, grosses de même. Quand ils blastent Deep Purple ou Pink Floyd, ça te prend vraiment les tripes.

– Es-tu malade ? C'est pas que je suis mauvaise perdante, mais ça me tente vraiment pas d'aller voir Miss Métis-sur-Mer se trémousser sur la piste de danse.

Réjean regarde Sylvain, pour une meilleure idée. Sylvain ne dit rien.

– Voulez- vous allez faire un tour dans la grande roue ?

– Pourquoi pas ? dit Marjolaine.

Rose attend. Elle regarde Marjolaine sauter en bas de la planche pour rejoindre Réjean qui la prend par la taille, son blouson de motard frottant contre la robe verte. Le cuir et le satin semblent faits l'un pour l'autre. Une bourrasque de vent fait lever un tourbillon de poussière et de bran de scie. Rose voudrait se lever et emboîter le pas à Marjolaine et Réjean, sans attendre pour voir ce que Sylvain va faire, mais le nuage de poussière la force à cacher son visage dans le creux de son bras. Sa chemise paysanne de coton léger gonfle autour d'elle et flotte autour de sa taille nue. Rose porte un jean étroit à



taille basse. Elle a retourné le bas de son pantalon, comme si elle s'apprêtait à traverser une tourbière à origanal. Ses chevilles sont brunes entre le bas du jean et des espadrilles qu'elle porte comme des pantoufles. Son talon écrase l'arrière de la chaussure de toile et les lacets des espadrilles ont servi de rubans pour attacher ses tresses. Rose a encore les yeux fermés quand Sylvain la tire par la main.

– Qui t'a appris à chasser, ta mère ?

Sylvain marche d'un pas lent et lourd dans ses bottes de cowboy, son chapeau enfoncé sur les yeux. Il se tient très droit et roule les épaules quand il marche. Il lui parle sans la regarder, d'un ton égal, comme pour l'apprivoiser.

– Ma mère ? s'esclaffe Rose. Non. Pas ma mère.

Ils sont à la hauteur du manège des tasses et des soucoupes. Dans chaque tasse tourbillonne une tempête de cris, d'affolements et de bruits, tandis que le manège en entier tire et soupire, glisse, clique et claque sur son axe central, au rythme d'une musique si forte qu'elle n'est plus qu'un bourdonnement.

– La v'là, ma mère.

Rose pointe du menton vers la soucoupe qui fonce vers eux en tournoyant. Malou est assise entre le Père Sainte-Croix et un homme de la compagnie Fraser. Les tasses et soucoupes sont groupées par trois autour d'une main, et le manège a cinq mains qui grappillent autour d'un même axe. Chaque tasse pivote sur elle-même et tourne autour de la main et chaque main, en plus, suit une trajectoire qui passe par le centre avant d'être projetée vers la périphérie et de recommencer à nouveau. Rose suit sa mère des yeux. Au lieu de se tenir au garde-fou, elle s'abandonne à l'orbite centripète du manège, la bouche grande ouverte et les bras dressés au-dessus de sa tête. Elle entend son gloussement aigu.

*Tu ne le vois jamais venir, mais tu le vois partir.*

Quand le disque fend le ciel, au début, sa révolution est si rapide qu'on dirait qu'il ne tourne pas du tout. Et puis, quand il ralentit, le pigeon d'argile bat de l'aile et tournicote, de plus en plus lourd. Pas de plume, pas de vie. Rien qu'une assiette de terre cuite. Le pigeon d'argile s'essouffle avant de décrocher, et de tomber, intact, sur le sol. L'objet essaie de mimer le vol de l'oiseau, mais l'oiseau, lui, part du sol. De l'herbe

longue, de l'eau. L'oiseau part en bas, lentement, avant de prendre de plus en plus de vitesse et de s'échapper, par en haut. La cible d'argile est prévisible, lancée de la maison enfouie au beau milieu du champ de tir qui forme un éventail à l'angle limité : 22 degrés à gauche, 22 degrés à droite. L'oiseau a tout le ciel, l'espace en entier, où s'échapper.

*Tu ne le vois jamais venir, mais tu le vois partir. T'es prête.*

La troisième fois s'en vient. C'était à prévoir. Rose le sait. Elle le sent, mais elle n'est pas plus prête que les deux premières fois. Elle regarde encore sa mère, qui tourne de plus en plus vite. Ses longs bras blancs comme des plumes de mouette, le croissant de sueur rose foncé sous ses aisselles, sa tête qui chavire, ses cheveux fous, et à côté d'elle le vicaire, qui, étourdit, rit lui aussi à gorge déployée. Il a enlevé son petit col dur.

« Elle est où, maman, papa ? » Rose avait six ou sept ans, la première fois. Son père n'avait pas répondu. La place de Malou, à sa gauche, était inoccupée. Il avait dit à Estelle de mettre Rose au lit et Estelle lui avait dit, en brossant ses cheveux très lentement : « Elle va revenir, tu vas voir, Rosette. Ne pleure pas. » Après un temps très long, peut-être une semaine, Rose avait demandé à nouveau à son père : « Quand est-ce qu'elle va revenir Maman ? » Son père avait répondu : « Laisse-moi tranquille avec ça, veux-tu ? Va voir Estelle. » À Estelle, Rose avait posé la question qui l'empêchait de manger et de respirer. « Est-ce qu'elle est morte, maman ? » Rose ne pleurait pas. Elle avait les yeux secs. « Ben non, voyons, Rosette, à quoi tu penses ! Écoute-moi bien. Ta mère est malade, mais elle ne va pas mourir. Elle va revenir dans le temps de le dire. » « Dans le temps de dire quoi ? » Estelle avait ri. « Quand, Estelle ? Quand est-ce que maman va revenir ? » Le temps était tellement long, sans elle. Tellement long. « Bientôt. Quand elle va être mieux. » Et le temps avait duré, une éternité de temps d'enfant. Deux mois, ou trois. Et le nom de sa mère, que son père ne disait jamais, comme si Malou n'existait plus, Rose le répétait à voix haute en attendant. Dehors, sur le bord de la rivière. Beau temps, mauvais temps. Parce que c'était par là qu'elle était partie. C'était là que Rose l'avait vue, la dernière fois. Malou essayait de grimper les rives boueuses et encaissées de la rivière. Elle avait l'air d'un chien battu. Elle tremblait et grondait, sa robe de nuit collée sur le corps. Ses ongles labouraient la boue glissante et ses mains s'agrippaient aux racines tordues et aux touffes d'herbe à moutarde. Les immortelles

avaient remplacé l'herbe à moutarde et ne s'étaient pas fanées, même après les premières neiges qui épaississaient l'eau lisse et noire de la rivière. Long, le temps. Longtemps. Jusqu'à ce que Rose se fâche et rentre, traversant la maison avec ses bottes boueuses, et le corridor de la pharmacie, et la salle d'attente du cabinet du docteur. Des enfants aux joues trop rouges et aux yeux trop brillants toussaient sans arrêt. Rose était entrée sans frapper dans le bureau du docteur Gédéon Maloney, médecin chirurgien. Son père avait froncé les sourcils, une cigarette à la bouche et un stylo à la main.

– Rose ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Pourquoi toi tu peux pas soigner maman, papa ? C'est toi, le docteur. Est-ce que sa maladie est trop grave ?

Le docteur l'avait regardé. Il s'était levé. Il portait un sarrau blanc et le disque argenté de son stéthoscope brillait sur sa poitrine. Il l'avait prise dans ses bras et l'avait fait voler très haut, si près du plafond que Rose avait eu peur de se cogner la tête. Quand il l'avait remise par terre, il lui avait demandé si elle aimerait venir avec lui dans la forêt.

Un beau p'tit coup de fusil. C'est ce que son père lui avait appris. À attendre, arme au poing, que la cible se montre.

Sa mère lui avait appris autre chose.

– Qu'est-ce que t'attends ? Viens !

La main de Sylvain ramène Rose sur terre et la guide par le coude à travers la foule qui s'épaissit. Sylvain l'attire de plus en plus près de lui. Son épaule frotte la sienne. Rose remonte sa chemise, qui a glissé sur son épaule. Son cœur bat très fort, tout à coup.

– Ta mère a l'air de savoir comment avoir du fun. C'était qui, à côté d'elle, ton père ?

Rose a un rire abrupt :

– Mon père ? Non. C'est le vicaire de Dégelis.

Sylvain hausse les épaules, comme si c'était sans conséquence.

Rose ajoute, d'une voix plus douce :

– C'est mon père qui m'a montré à tirer. On allait chasser ensemble. On y va plus tellement souvent.

Rose n'a pas pu cacher le regret dans sa voix. Cette main sur son coude la trouble. Elle se hâte d'ajouter, en riant:

– Qu'est-ce que tu veux, y a plus rien à m'apprendre!

Sylvain Racine la regarde, de côté.

– T'as pas l'air d'une tueuse. T'es trop...

Il ne finit pas sa phrase.

– Trop quoi ?

– Trop belle, peut-être ?

– Tu te trompes. Je peux tuer. Je peux tuer, pis saigner pis écorcher pis dépecer pis même désosser. Mon père est pas seulement un bon chasseur. Il est aussi chirurgien. »

– Y étais-tu là, ton père, au concours ?

Rose et Sylvain ont rejoint Marjolaine et Réjean devant la grande roue. Un forain à qui il manque des doigts vend les billets en déclamant son baratin : « Un tour pour une piastre, cinq tours pour trois piastres! Un tour pour... »

– Ya pas pu rester jusqu'à la fin, répond Rose. T'as pas entendu, l'ambulance ? En plein milieu de la troisième ronde. Quand on entend une ambulance, c'est parce qu'il y a quelqu'un, quelque part, qui a plus besoin de mon père que moi.

Rose en veut à Sylvain d'avoir remarqué l'absence de son père. Elle se rend compte qu'elle en veut à son père aussi. Elle lui en veut d'être parti.

– Tu payes-tu ou tu payes pas ? demande-t-elle à Sylvain.

– Paye donc, toi, répond Sylvain, déconcerté par le ton soudainement hostile de Rose. C'est toi qui as gagné le prix, après tout.

Il ignore Rose et regarde Réjean et Marjolaine courir pour embarquer dans le banc à deux places de la grande roue. Aussitôt que le forain verrouille le garde-fou, Réjean passe son bras autour des épaules de Marjolaine et tente de l'embrasser. Elle le repousse vigoureusement.

– Cinq tours, Sylvain, Réjean lance à son ami. Achète cinq tours !

– Aye, veux-tu ben remettre tes gros bills dans ta poche, toi ? Je faisais des farces.

Rose hausse les épaules, maussade. Elle devient encore plus maussade quand le forain à huit doigts dit qu'il n'a pas de monnaie pour un cinquante et que Sylvain

s'approche pour acheter les cinq tours de grande roue. Rose ne sait pas si elle veut faire cinq tours avec Sylvain Racine. Elle veut et elle ne veut pas. Mais quand Sylvain se dirige vers le banc vide, Rose le suit.

Du haut de la grande roue, quand la chaise bascule au-dessus du vide et juste avant de redescendre, Rose a l'impression d'être un oiseau ou un nuage. Seulement pour une fraction de seconde. Et seulement après plusieurs rasades, chaudes et sucrées, du Southern Comfort que Sylvain cache dans son blouson de cuir.

Vu d'en haut, le village est aussi plat qu'un dessin, un jeu de société et non plus un nid de médisance. Et les gens dans la foule, les habitants venus de loin pour voir les belles filles et les hommes forts et pour manger leur douzaine de blés d'inde roulés dans le beurre et saupoudré de gros sel, les gens ne sont plus que des détails insignifiants. Tout est plus petit. Rien n'a d'importance.

Rose ferme les yeux quand la roue effleure le sol et la poussière. Elle ferme les yeux en embrassant Sylvain. Il goûte le tabac et l'alcool. Sa langue est aussi douce et lisse que la gâchette d'un vieux fusil. Rose rouvre les yeux quand la vieille roue se cambre et craque comme si elle était faite d'os fatigués. Toute cette foire aurait besoin d'une bonne couche de peinture et de quelques pintes d'huile pour ses engrenages rouillés. Du haut de la grande roue, Rose voit Malou sortir de la tasse et s'en aller au bras du vicaire, mais la tasse n'est pas plus grosse que celle d'un service à thé pour poupée, et le vicaire est aussi petit que Ken, l'ami de Barbie.

Rose prend une nouvelle rasade de Southern Comfort. Les lèvres de Sylvain sont rouges et luisantes sous son chapeau de paille qui sent le foin séché, et il lance un billet vert au passage au forain, pour que la roue continue de tourner, de descendre et de monter jusqu'en haut de la nuit. Tout en bas, Rose voit Thomas s'enfuir avec le sac à main de Malou. Il l'ouvre, sans arrêter de courir, et jette une bouteille vide par-dessus son épaule, et ensuite un rouge à lèvres et un poudrier. Quand il trouve le portefeuille de Malou, Thomas s'empare des billets avant de jeter tout le bataclan, le sac à main et le portefeuille, par-dessus son épaule pour courir encore plus vite, vers les autos tamponneuses. Rose ferme les yeux et se laisse faire entre les mains de Sylvain. Quel âge

peut-il avoir ? Il est plus vieux, et ses mains sont plus vieilles aussi et elles disent ne t'inquiète pas, je sais y faire, je l'ai déjà fait souvent. Et ces mains-là disent aussi, je vais faire attention à toi. Mais ces mains-là ne tirent pas aussi bien que celles de Rose et cette pensée la réjouit. Elle ouvre les yeux quand elle sent son cœur descendre et elle voit Ève, pas plus grosse qu'une puce rousse, qui court après Thomas, le veston de lin rose de sa mère jeté sur son maillot de bain écriqué, le paon de pierraille brillant de mille feux au revers du veston et sa bouche poissée de Kennedy Pink par Max Factor.

« Attends-moi, Thomas ! »

Rose ferme les yeux et quand elle les ouvre à nouveau, Antoine et Blanche sont arrivés.

– Antoine, Blanche ! crie Marjolaine.

Blanche trépigne au bout de la file d'attente. Elle tient un éléphant en peluche énorme dans ses bras et ses mains sont couvertes de bagues en plastique, le genre de bagues qu'on gagne dans les arcades, le nez collé sur la vitre, le regard rivé sur des monceaux de trésors de pacotille qu'une petite pelle mécanique contrôlée à distance tente de ramasser.

– Tu les connais ? demande Sylvain à Rose.

Antoine et Blanche. Rose ne les reconnaît plus. On dirait les deux phares d'une voiture, une voiture qu'on regarde foncer à toute vitesse vers un mur de brique sans pouvoir rien faire. Rose les a vus, encore, après le concours de tir, à l'épluchette de blé d'Inde. Un violoneux jouait et un calleur appelait les danseurs. Antoine et Blanche mordaient à belles dents dans les épis brûlants qu'ils tenaient du bout des doigts. Le beurre fondu luisait sur le menton de Blanche et Antoine léchait le sel sur ses lèvres. Après avoir fini leur blé d'Inde, ils s'étaient mis à danser comme des fous. Ils sautaient sur place, les bras aussi désarticulés que ceux de deux épouvantails de paille, le cou comme cassé. « Promenade ! » Blanche et Antoine tentaient de suivre les figures imposées par le calleur, mais de manière exagérée, tous leurs mouvements trop vastes ou trop rapides. Ils dérangeaient les gens, les bouscullaient. « Dos à dos ! » Rose avait décollé sa chemise de son dos mouillé et s'était retournée vers Marjolaine, qui refusait de manger

et rongeaient ses ongles laqués. La toile de la tente s'était gonflée et avait claqué dans le vent trop chaud. La chaleur avait changé de texture. Elle n'était plus sèche et mince, mais humide et lourde. « Vis-à-vis ! » le calleur avait crié, mais Blanche et Antoine avaient disparu et on aurait dit que les danseurs évoluaient au ralenti, comme si la tente, soudainement sombre et silencieuse, était remplie d'eau.

– Oui, dit Rose. Je les connais.

La grande roue repart avec Antoine et Blanche à bord. Rose ne ferme plus les yeux, et elle repousse Sylvain quand il essaie de continuer ce qu'il avait commencé. Elle attend. Elle n'a pas besoin d'attendre longtemps. Le fou rire de Blanche fuse, suivi des cris d'inquiétude de Marjolaine. La roue passe près du forain qui, les deux poings sur les hanches, suit des yeux un point au faite de la roue, les sourcils froncés.

– Aye, les deux jeunes, là ! Assoyez-vous comme du monde, sinon je vous débarque.

Rose regarde en haut. La lune n'est qu'une rognure d'ongles qui griffe le ciel moite, vapoureux. Des éclairs craquellent l'horizon au loin, par-dessus des montagnes affalées. Le tonnerre roule et gronde, à l'autre bout du monde. Il va pleuvoir avant la fin de la nuit, quelque part, mais peut-être pas ici. Antoine et Blanche sont assis la tête en bas et les pattes en l'air dans le banc. Les cheveux de Blanche balaient la poussière quand la roue frôle le sol. Ils se tiennent la main. Ils ressemblent à des chauves-souris, des chauves-souris blondes, qui dorment et s'aiment la tête en bas, parce que tout est nouveau, comme ça. Parce qu'ils sont tombés en amour, aujourd'hui. Rose le voit bien. Le forain, exaspéré, se rue sur le frein et stoppe la roue avec précision, quand les cheveux de Blanche touchent le sol. Antoine et Blanche roulent cul par-dessus tête dans la poussière avec l'éléphant blanc, mais ils se relèvent et sautent la clôture en deux temps trois mouvements, avant que le forain n'ait le temps de les attraper pour leur brasser la couenne

– J'en ai assez, dit Rose à Sylvain. Je veux débarquer.

Ils s'empilent dans la voiture de Sylvain, une Mustang noire, trois devant et trois derrière, et quittent la foire, le manège, la grande roue, les tasses et les soucoupes, les

belles filles et les hommes forts, ainsi que le trophée, oublié derrière l'estrade. Ils s'arrêtent au village où Sylvain, qui est le seul à avoir l'âge, achète une caisse de vingt-quatre. Il fait encore chaud et ils vont aller laver la sueur, la poudre à canon, la poussière, le bran de scie et le beurre dans l'eau fraîche du lac.

Rose tend les mains vers Blanche. Elles ont sorti la tête de la voiture et puis elles se sont hissées sur le rebord de la fenêtre ouverte, et elles se tiennent ainsi, hurlant de joie, leurs doigts entrelacés sur le toit de la voiture qui file dans la nuit. Rose peut sentir la main d'Antoine autour de sa cheville, entre son espadrille et son jean, et elle sait qu'Antoine tient aussi la cheville de Blanche. Il est assis à l'intérieur, sur la banquette arrière, et ainsi ils forment un cercle que personne ne pourra briser. Malou peut bien partir, une troisième fois ou pour de bon. Rose se sent presque prête. C'est peut-être ça que son père lui avait demandé, à la chasse aux canards. Si elle allait rester, elle. Pour lui et pour les autres.

La Mustang accélère après les dernières lumières du village et prend la route qui mène vers la montagne avant de virer vers la plage à la fourche. Une lumière rouge clignote, solitaire et têtue, au sommet de la tour de feu. Mais ce n'est pas là qu'ils vont aujourd'hui.

La nuit est belle et moite, la bière est froide. Les oiseaux dorment, en contrebas, un œil rond enfoui sous les plumes dans l'herbe jaune du champ de tir ensemené de débris d'argile. L'eau coule, souterraine, sous les pneus de la voiture et ailleurs aussi, sous la peau. Le désir ne souille pas, il mouille, et ils s'en vont s'aimer. Peut-être pas pour toujours, mais cette nuit, oui. Ils vont s'aimer avant la pluie, avant le froid et la neige.



## 1.2 PAIN BRÛLÉ

La cuisine est en désordre.

Sur la table, une livre de beurre ramollie dans un papier ciré à moitié ouvert. Thomas l'a entaillé avec un couteau couvert de miettes de pain grillé et de confiture de fraises. Il a laissé ses croûtes dans une assiette, l'assiette à côté du pot de confiture et le couvercle du pot sur la table —et de la confiture, collante, sur tout ce qu'il a touché avant d'aller regarder la télévision : le couvercle, le pot, l'assiette, le couteau. Pas de nappe, ni de napperon sur la table couverte de sucre. Le sac de cinq livres à l'emballage bleu et blanc est déchiré. Des cercles luisent sur la surface de bois verni. Un pilon à patate attend à côté d'une boîte de jus d'orange qui dégèle. Un restant de lait, désormais au chocolat, tiédit dans un bol à côté d'une boîte de céréales sucrées. Combien de fois a-t-elle dit aux enfants de ramasser leur vaisselle et de la rincer ? Ils le faisaient, quand c'était Estelle qui le leur demandait.

Rose veut retourner se coucher. Ou se pencher pour se mettre la tête sous le robinet d'eau froide et s'éclaircir les idées. Mais l'évier est plein de vaisselle sale et de restants de pizza du party d'hier soir. Il y a une caisse de bière vide par terre. L'odeur lui lève le cœur quand elle l'enjambe pour aller faire du café, un mélange de cendre froide et de bière chaude. Les partys du samedi soir finissent aux petites heures du dimanche matin. Toutes les fois. Toutes les semaines, semaine après semaine. Toujours la même chose. Une première ronde chez quelqu'un en début de soirée, pour se mettre de bonne humeur, avant d'aller danser à l'hôtel jusqu'à la fermeture et ensuite regagner les voitures, où la proximité mène à une séance de tripotage en règle, suivi d'un *night cap* chez quelqu'un d'autre. Ils repartent en voiture pour le clou de la soirée, se faire brasser comme il faut sur le siège arrière, les pattes en l'air, jusqu'à ce que le brasseur aboutisse. Ou que la brassée vomisse. Plus rarement l'inverse.

Rose fait gicler l'eau du robinet. La vaisselle est sale, mais l'eau, l'eau est propre et claire. Rose remplit ses mains et s'arrose le visage sans se pencher, en évitant l'évier sale. L'eau froide coule le long de son cou jusque sous sa chemise à carreaux. Rose ouvre

les yeux un peu plus grands, mais ses yeux ne veulent pas voir tout ce désordre. Elle est tentée d'aller s'allonger dans le corridor qui sépare la maison de la salle d'attente du Docteur Maloney. Le seul endroit où l'ordre règne est dans la pharmacie. D'un côté du long corridor étroit sont classés les dossiers médicaux, par ordre alphabétique, et de l'autre côté sont rangés les stocks de médicaments, bien étiquetés. L'ordre a une odeur étrange qui émane des poudres amères, des onguents camphrés et des sirops collants.

« Ri-bo-fla-vine. Thi-a-mine... »

Quelqu'un marmonne derrière la boîte de Cocoa Puff. Ève. La petite dernière se cache pour manger son déjeuner. Elle nomme tous les ingrédients avec application, en prononçant chaque syllabe, avant de passer aux vitamines, A, B, C, D, E, contenues dans les boules sucrées. Entre chaque murmure étonné, Ève plonge sa petite cuillère à même le pot de beurre d'arachide. Quand sa bouche devient trop collante, elle prend une gorgée de liqueur à l'orange qui dessine une moustache pointue au-dessus de ses lèvres. C'est ça, le déjeuner d'Ève, et elle pense que personne ne le saura si elle se cache derrière la boîte énorme de céréales.

– Bonjour, Ève.

Pas de réponse.

Le murmure continu, une rumination de lettres et mots.

– Sucre ... six grammes, autres carbo... hy-drates... dix-sept grammes.

Ève a encore de la difficulté à lire et à écrire, même en sixième année.

Rose se tourne vers la salle de séjour et lance, plus fort :

– Bonjour, Thomas !

Pas de réponse.

Rose décide de faire du café. Beaucoup de café.

– Bonjour, Rose !

Rose se retourne, surprise. Qui est-ce ?

Antoine.

– Salut, sœur

Antoine et Blanche.

Rose, surprise, serre les lèvres pour réprimer un mouvement d'humeur. Le faire sur la banquette arrière de la voiture de ton chum, passe encore, tout le monde le fait plus ou moins, mais ramener ton chum coucher dans la maison de tes parents... Rose n'aurait jamais pensé amener Sylvain ici, et Sylvain n'aurait jamais demandé non plus. Pas dans la maison du docteur.

– Café ? demande Rose d'une voix naturelle, sinon enjouée.

– Oui ! Du café ! Blanche se laisse choir sur une chaise et s'y roule en boule. Sa jaquette de nylon colle aux genoux pointus qu'elle ramène sous son menton. Son visage disparaît derrière sa bouche grande ouverte, du même rose que le nylon quand elle bâille. Rêches et drus, ses cheveux ont la texture d'une botte de foin blanchie à l'eau de Javel. Antoine, qui ne porte qu'un jean, se laisse tomber sur la chaise à côté d'elle, comme s'il pesait une tonne. Il se frotte le poitrail d'une main endormie, mais s'arrête et sourit quand il entend le murmure derrière la boîte de céréales.

– Toc-toc-toc. Y a quelqu'un ? demande-t-il d'une voix graveleuse en frappant à la boîte.

Le murmure arrête. Il y a un court silence avant la réponse belliqueuse.

– NON ! Y a personne pis laisse-moi tranquille, Antoine Paradis !

Rose étouffe un rire. Ève est jalouse. Elle adore Antoine et ne voit pas d'un bon oeil ce qui se passe entre lui et Blanche. La petite se lève d'un bond et marche d'un pas décidé vers la salle de séjour, la tête rentrée dans les épaules et son poignet frêle enfoncé dans le pot de beurre d'arachide qu'elle tient au creux de son bras. Le vacarme du poste de télévision saute des dessins animés aux plaintes du service religieux, bientôt couvertes par un rugissement, des cris et un bruit de bataille. Ève beugle aussi fort qu'un cochon qu'on mène à l'abattoir. Les chiens, réveillés et inquiets, se mettent à aboyer. Rose continue de mesurer le café avec application, six cuillères rases, avant de remplir d'eau le contenant de pyrex jusqu'à la ligne, douze tasses. Elle continue d'essayer d'ignorer les cris d'Ève et Thomas. Ce n'est pas facile. Chaque hurlement est comme un coup de marteau-pilon qui lui pénètre le crâne. La matière grise, molle et sensible, se contracte en une boule dure, têtue et douloureuse, qui roule derrière son front navré. Comme un œuf sans coquille.

Blanche se lève de table. « Arrêtez de gueuler sinon je vous mets à porte, » dit-elle en passant à côté de l'arche qui sépare la cuisine du salon. Elle le dit calmement, mais assez fort pour qu'on l'entende. Thomas et Ève se taisent. Ce que Blanche dit, elle le fait. Les dessins animés reprennent. Les chiens viennent rôder du côté de la cuisine pour des croûtes de pain et quelques lampées de lait sucré dans des bols laissés pour compte. Blanche traverse la cuisine et se penche au-dessus du panier de fruits à côté de l'évier. Quelqu'un met des fruits frais dans le panier, chaque semaine. Les tartes viennent du vicaire, mais les fruits, Rose ne sait pas de qui. Des oranges, des bananes, des pommes. Et des pamplemousses. Blanche attrape un des globes jaunes et le lance à Antoine, avec un petit cri de joie. Antoine l'attrape et lui relance aussi vite, en hululant. Blanche rattrape l'agrume avec nonchalance, ne levant son bras qu'à demi, déjà prête, l'attendant, comme si le pamplemousse avait été lancé au ralenti. Les chiens se bousculent en regardant ce qu'ils croient être une balle, leurs ongles cliquetant sur le parquet de la cuisine. Ils veulent jouer eux aussi. Ils dansent et aboient autour de Blanche qui pousse Rose d'un petit coup de hanche sec, un peu baveux, parce que Rose se tient devant le tiroir où sont rangés les couteaux. La pellicule statique de la robe de nuit colle à ses hanches et bâille sur sa gorge. Une odeur musquée se dégage d'en dessous, de la peau de Blanche, quand elle se penche pour prendre le couteau. Une odeur de sexe, de sueur. De danse effrénée, de cigarette. De fort. Pas de la petite bière. Blanche sent le tonneau. Comment peut-elle être si enjouée après la nuit qu'elle vient de passer ?

– T'as besoin d'une douche, toi, pis ça presse, lui dit Rose, sévère, en se massant les tempes.

Blanche l'ignore.

– Un-deux-t'ois...

Elle caracole vers Antoine, un pamplemousse dans une main et le lourd cendrier de verre taillé dans l'autre. Le couteau crénelé, côté coupant vers l'extérieur, brille entre ses petites dents et l'empêche de prononcer les mots comme il faut.

– ...Tssa-tssa-tssa !

Elle pose le cendrier à côté d'Antoine, ôte le couteau de sa bouche et coupe le pamplemousse d'un trait net. Le jus pisse sur la table. La chair du pamplemousse est d'un

rose grenat, plus profond que le nylon rose de sa manche. Blanche pousse une moitié de pamplemousse vers Antoine qui tend la main vers le sac de cinq livres de sucre.

– Non, Antoine, non ! Tu vois pas que c'est un pamplemousse rose ? Un pamplemousse rose a pas besoin de sucre, voyons...

– P'têt ben que moi, j'aime ça super sucré.

– Antoine, j't'e l'dis, tu me crois pas ? Envoye, pour une fois, essaye ! Juste pour moi....

Blanche s'approche d'Antoine, écarte les jambes et l'enfourche en remontant le nylon collant, sans le quitter des yeux. Une fois bien calée contre lui, elle se retourne si brusquement pour attraper une cuillère que ses cheveux pleins de nœuds lui fouettent le visage. Les cuillères font un bouquet désassorti dans une grosse tasse de grès : argent terni, acier inoxydable, plastique, manches croches, motifs de fleurs, de coquilles, volutes... Il y a même une de ses cuillères de bébé au manche rond comme une menotte. Blanche n'est pas comme Ève. Elle n'a pas de cuillère préférée. Ses yeux sont rivés à nouveau à ceux d'Antoine pendant que sa main saisit n'importe quoi.

L'eau brûlante passe lentement à travers le filtre avant de couler dans le pot. L'odeur du café remplit la cuisine. Rose attend patiemment, appuyée sur le comptoir. Elle regarde Blanche qui dépose un quartier de pamplemousse dans la bouche d'Antoine et un quartier dans la sienne. Elle roucoule de plaisir. Il fait la grimace, comme si c'était vraiment suret. Mais Rose voit bien qu'Antoine ne sait même pas ce qu'il mange parce que Blanche tourne et se retourne sur ses genoux, l'agaçant. Il passe ses mains sous le nylon, sous ses fesses, et l'attire encore plus près de lui. Rose détourne son regard. Le café ne coule pas vite. Elle regarde dehors, par la fenêtre au-dessus de l'évier.

Tiens donc. Encore lui. Le vicaire de Dégelis.

Rose le voit souvent passer. Vêtu de noir de pied en cap, il marche d'un pas pressé, comme s'il s'efforçait de rattraper quelqu'un. Il passe devant la maison et va jusqu'au pont, qu'il ne traverse jamais. Il ne sort pas du village. Il regarde l'eau passer sous le pont et ensuite il revient sur ses pas et retourne au presbytère. C'est vrai qu'il n'a pas l'air dans son assiette. Sa ménagère raconte à qui veut bien l'entendre que le Père Sainte-Croix manque de plus en plus souvent la célébration la plus importante de la semaine, la grand-

messe du dimanche, et que même, parfois, Sainte-Croix ne sort pas de sa chambre de la journée. Et que s'il en sort à la nuit tombée, il est encore en pyjama et pas rasé. Qu'il a perdu du poids à faire peur.

–Y mange même pus de tartes ! Il les fait envoyer chez Maloney, ajoute Madame Boulanger à voix basse.

Rose entend Madame Boulanger et les autres commères chez le boucher, quand elle va acheter du bœuf haché.

– Mais qu'est c'est qu'il a, ma foi du bon Dieu ? demandent les femmes du Cercle des fermières, insultées par son manque d'appétit.

– C'est pas quelque chose qu'un docteur peut arranger, répond la ménagère du vicaire d'un air entendu. Pis surtout pas le Docteur Maloney ! Il lui rappelle ben trop Madame Doc. C'est quand elle est partie qu'il est venu mal. On sait ben....

On sait ben. Tout le monde semble savoir ce qui s'est passé entre le vicaire et Madame Doc. Ce que Rose sait, c'est que dire du mal du prochain, ça se fait tout le temps. Chez le boucher, sur le parvis de l'église, dans les corridors de l'école. Mais que les méchantes langues ne savent rien et que, de toute façon, les mauvaises langues se taisent sitôt que Rose arrive. Certaines sourient et disent, Bonjour, Rose, comment ça va à maison ? D'autres lui tournent le dos et feignent qu'elle n'existe plus. Celles qui ont pris le bord de l'autre femme. Mais d'un bord comme de l'autre, personne n'est un ange. La seule chose qui a des plumes à l'étal du boucher ce sont les poules qui attendent de se faire mettre au pot.

– Deux livres de bœuf haché, monsieur Potvin.

Le boucher ne prend ni d'un bord ni de l'autre, ce ne serait pas bon pour ses affaires, mais il ne l'appelle plus Rosette.

– Ça va être tout, Mademoiselle Maloney ?

Les cloches de l'église prennent leur élan avant de se lancer pour de bon. Dimanche matin, à toutes volées. Il est onze heures et demie. La grand-messe est finie. Il fait soleil. Le ciel est bleu. Un bleu d'octobre, drainé de sa chaleur et sa lumière, même à midi. Un bleu noirci sur les bords. Une première voiture passe, de retour de la grand-messe. Le

père est au volant, la mère, à côté de lui. Il y a une petite tête entre eux et quatre autres têtes à l'arrière. Les enfants sont propres et bien mis dans leurs habits du dimanche qu'ils vont enlever sitôt de retour à la maison. Ils sautent sur le siège arrière de la voiture. Une tête passe par la fenêtre ouverte et une petite main essaie d'attraper du vent. Rose voit que la femme regarde la maison des Maloney avec attention. Sa bouche s'ouvre et se ferme et l'homme se penche pour regarder aussi. Sa voiture quitte presque la route.

Rose se retourne vers Antoine. Elle pourrait gager qu'il a laissé son vieux Jeep dans l'entrée. La moitié du village va défiler devant la maison avant que la route ne redevienne déserte. Il ne se passe pas grand-chose ici, le dimanche. Le repas du soir est le haut fait de la journée : du rosbif avec des patates pilées et des petits pois. Rose les entend déjà :

– Ah ben regarde donc ça, toi. Si c'est pas le char du treizième à G.A. Paradis stationné devant chez Maloney, dimanche matin. Quand le chat est parti les souris dansent, c'a ben l'air. Qui c'est qui s'occupe des enfants depuis qu'Estelle Beaulieu est retournée d'où est-ce qu'elle venait ?

Rose ne sait même pas ce qu'elle va faire pour souper. Du macaroni au fromage, peut-être. Les enfants sont tannés de manger des sandwiches. Rose regarde autour d'elle, découragée. La cuisine est en désordre. Ève babille avec les chiens :

– Oui, il est mon gros bébé d'amour celui-là, oh, je l'aime tellement que je veux le manger, oui-oui-oui, l'avalier tout rond ou prendre une 'tite bouchée comme ça, ici, mmm que c'est bon du bedon de chien, mmmm !

– Ta gueule, Ève, s'il te plaît, dit Thomas d'un ton neutre.

La petite cuillère de bébé, la couverture qu'elle traîne partout, le langage enfantin. Ève refuse de grandir. Blanche grandit trop vite. Tout est de travers. Le docteur n'est jamais là. C'est mieux comme ça. « Tu t'arrangeras. » C'est ce qu'il lui avait dit, quand il avait annoncé à Rose qu'il ne voulait plus payer Estelle Beaulieu pour s'occuper de la maison. Estelle avait toujours été là. Elle était comme une mère, pour eux et pour Malou aussi. « Mais comment est-ce que je peux m'occuper de la maison et des autres et continuer d'étudier ? » « Tu t'arrangeras. »

Ils s'arrangent, peut-être de peine et de misère, mais ils s'arrangent mieux que quand il fait semblant d'être leur père.

Rose soupire, sort une tasse propre de l'armoire et la remplit de café. Le carton de lait est sur la table de la cuisine, à côté du grille-pain. Les fleurs du papier peint vibrent, comme s'il ventait dans la cuisine, derrière l'onde de chaleur. Le sac en plastique du pain tranché est ouvert. Il va sécher. Rose traverse la cuisine. Le sucre renversé sur le plancher colle à la plante de ses pieds nus.

Maintenant c'est Antoine qui est assis sur les genoux de Blanche et leurs visages disparaissent derrière un rideau de paille et de cuivre. Les deux moitiés de pamplemousse sont vides, comme des bols à l'intérieur blanc et feutré. Ce n'est pourtant pas comme si c'était la première fois que Rose voit le torse nu d'Antoine. Combien de fois a-t-il tondu la pelouse l'été, le soleil lui réchauffant la couenne ? Mais comme ça, à la table de la cuisine, au déjeuner... Sa peau d'été, halée, a séché et grisonné pour faire place à une peau neuve, une peau d'hiver, lisse et blanche. Antoine est léger, mais musclé. Ses épaules sont larges et ses hanches étroites. Sylvain n'a pas la même charpente. Il est plus droit, plus dense. C'est un homme fait. Pas Antoine. Pas encore.

Antoine prend la tête de Blanche dans ses mains. Il l'embrasse. Quelque chose brûle. Les fleurs du papier peint disparaissent derrière un film de fumée. L'odeur du pain roussi emplit la cuisine. La fumée s'épaissit et déclenche l'alarme qui dégorge une cascade de hoquets brefs et stridents comme un cœur qui panique. Mais ils s'en fichent. Antoine et Blanche continuent de s'embrasser comme si rien d'autre n'existait au monde. Pourtant, le grille-pain est juste à côté d'eux. Le dos d'Antoine est arqué et tendu, vaguement obscène, comme l'échine d'un chien qui fait ses besoins.

– Aille, les deux têtes d'os, enlevez donc vos maudites toasts du toaster avant que la maison passe au feu.

Antoine et Blanche se retournent vers Rose, la surprise peinte sur leurs visages, comme s'ils émergeaient de quelque chose d'épais et collant. Rose a déjà saisi un des linges à vaisselle accrochés à la porte du four et ouvert la porte du garage. Elle se place sous l'alarme, un disque de plastique vissé au plafond, et évente la fumée vers la porte.

– S'cuse, dit Antoine. Ses lèvres sont trop rouges, et son sourire petit. Y a pas d'alarme chez nous. J'aime le pain brûlé.



À cause de l'alarme, peut-être, mais aussi à cause des dessins animés qui s'agitent dans le salon, à cause du désordre, à cause d'Antoine et Blanche qui ont recommencé à s'embrasser à pleine bouche comme si de rien n'était, Rose ne l'entend pas arriver. Tout d'un coup, il est là. Et, avant que personne n'ait le temps de dire un mot, il a traversé la cuisine d'un bond et il est sur Antoine.

Gédéon Maloney et Antoine Paradis ont le même gabarit, mais Antoine n'est qu'un sourcier. Le docteur est un chasseur et même, tout le monde le sait, un braconnier. Il ne peut pas prendre l'amoureux de sa fille par le col de la chemise, puisqu'Antoine est torse nu, alors il le prend par la peau du cou, comme un chat. Gédéon Maloney empoigne Antoine par les cheveux, le soulève pour mieux lui frapper le visage contre la table, dans le beurre, le sucre renversé, les demi-pamplemousses. Les cuillères claquent dans le pot de grès qui tressaute chaque fois que Gédéon Maloney frappe Antoine Paradis contre la table.

– Lâche-le ! Mais qu'est-ce que tu fais ?

Blanche se jette sur le dos de son père à coups de poing. Elle lui graffigne le cou et lui mord les épaules et les bras, féroce, mais le docteur n'arrête pas. Les chiens arrivent en jappant, affolés par les cris, Thomas et Ève sur les talons.

– Arrêtez... ARRÊTEZ ! hurle Rose, assez fort pour couvrir le son de l'alarme.

Mais juste au moment où elle crie l'alarme se tait.

Le silence soudain les prend tous par surprise. Ève et Thomas sont immobiles sous l'arche qui sépare la cuisine du salon. Gédéon Maloney lâche Antoine qui roule par terre. Blanche se penche à son secours.

– Sors d'ici avant que je te tue, mon enfant de chienne. Pis que je te vois jamais remettre les pieds dans ma maison, compris ?

La voix du père de Rose est comme un coup de poing, un coup de poing qui se retient. Gédéon Maloney est blême de rage, sauf pour ses yeux qui cherchent ceux de Blanche.

Trop tard. C'est ce que Rose veut dire à son père. Blanche n'est plus la petite fille à Papa. La petite fille dont tu es si fier, ta petite fille qui va plus vite que tout le monde en

ski nautique et en motoneige. Celle qui n'a peur de rien. Ne t'inquiète pas, elle va encore plus vite que tout le monde et elle a trouvé un gars aussi pressé qu'elle, regarde. Regarde comme elle serre les jambes autour d'Antoine Paradis, tous les vendredis soirs, dans le vieux Jeep, regarde avec quelle vigueur la voiture branle sur ses essieux, stationnée sous un arbre à la plage publique. As-tu la moindre idée de ce qui se passe ici, dans ta maison, quand tu n'es pas là ? Quand tu soignes les brûlés, les démembrés, les écrasés, les accidentés, les fous et les malades imaginaires ? Ou quand tu chasses le chevreuil, l'oie blanche, l'infirmière ? Penses-tu que tu as encore le droit de dire *ma* maison ?

Chaque phrase qu'elle ne dit pas heurte Rose de l'intérieur, avec la même stridence que l'alarme.

– Je l'aime, comprends-tu ? Les joues de Blanche, rouges comme des pommes cirées, sont mouillées de larmes.

– Tu *l'aimes* ? Gédéon Maloney raille avec mépris. Il regarde autour de lui en reniflant. Ça sent pas l'amour ici. Ça sent le brûlé. Pis la bête puante.

– Pis toi, Doc, j'imagine que tu sais c'est quoi, aimer ?

Il y a du mépris aussi, dans la voix de Blanche et surtout dans ce mot, Doc. Blanche n'appelle plus son père que par ce nom, qu'elle prononce avec sarcasme, depuis que Malou est partie et que leur père passe le plus clair de son temps chez l'autre femme.

– Laisse donc faire les conseils. On se débrouille très bien tout seul. Sans toi. Han, Rose ?

Rose ne dit rien. Le ton de la voix de Blanche lui donne mal à la tête. Et au cœur.

– J't'e laisserai pas me faire mal, comme tu fais mal aux autres.

Maintenant c'est dans les yeux de son père que Blanche regarde, avec la même intensité que dans ceux d'Antoine, mais les yeux de Blanche ne sont pas grands ouverts et émerveillés. Ils sont méfiants. Méchants, même.

Le visage de leur père, tout à coup vulnérable, s'ouvre comme une main, tendue.

– Mais voyons, Blanche, j'ai jamais voulu te faire mal. Tu le sais. Comment ça se fait que tu ne le sais pas ?

Mais Blanche a fini. Elle ne le regarde plus. Elle se penche sur Antoine et lui murmure des choses douces en repoussant ses cheveux. La table a dû frapper son front

plutôt que son nez parce qu'il ne saigne pas beaucoup. Juste un peu. Blanche essuie le beurre et les miettes des joues d'Antoine, du plat de la main. Elle mouille le bout de son doigt pour enlever une tache de confiture au coin de sa bouche.

– J'ai pas eu besoin de faire mal à ta mère, si c'est de quoi tu parles. Elle était parfaitement capable de faire ça toute seule.

La colère est revenue dans la voix de Gédéon Maloney, plus calme, plus froide. Il fait demi-tour et sort, aussi vite qu'il est entré. Avant que Rose n'ait le temps de faire quoi que ce soit, la Thunderbird jaune a traversé le pont.

Maintenant il sait, pense Rose. Son père sait que Blanche n'est plus une enfant. Depuis le jour de la foire, en août.

Blanche n'était pas encore tout à fait prête, pourtant, ce jour-là. Elle ne voulait que jouer à l'amoureuse. Quand ils étaient arrivés à la plage, tous les six, ils avaient été se baigner. L'eau du lac était noire et tiède, la lune mince, et le tonnerre grondait en arrière des montagnes. Quand Antoine avait essayé de coller Blanche dans le lac, pour passer à des choses plus sérieuses que leur caracolage à la foire, elle lui avait enfoncé la tête sous l'eau, un peu trop longtemps, avec un peu trop de force. Il s'était fâché. Elle l'avait nargué en riant avant de fuir au volant de sa Jeep. La tête d'Antoine ce soir-là... Son orgueil à la dégoulinade... Pas de femme, pas de char – il était furieux. Encore plus parce que Sylvain et Réjean en avaient profité pour l'agacer.

– Pis, le sourcier... l'eau était-tu bonne ?

Antoine était parti en donnant des coups de pied aux cailloux. Rose avait passé la nuit près du feu à parler avec Sylvain. Marjolaine et Réjean s'entendaient très bien tous les deux. Ils n'avaient vraiment pas besoin ni d'Antoine ni de Blanche pour faire des vagues et casser le party.

Mais le lendemain, Rose avait eu vent des exploits d'Antoine Paradis. On l'avait vu quitter l'hôtel à la fermeture avec la reine du Festival du Bois d'œuvre, Miss Métis-sur-Mer en personne. Rose n'avait pas bavassé à sa sœur. Ça ne comptait pas, pas vraiment. Ce n'est pas comme si Antoine et Blanche sortaient ensemble, ce soir-là. Ce n'est qu'en septembre qu'ils avaient commencé à se fréquenter pour de bon.

Rose regarde l'homme de main des Maloney qui se relève, étourdi, en s'appuyant sur Blanche. Son père a raison. L'amour d'Antoine Paradis ne vaut pas plus que du pain brûlé, qui s'émiette après un tout petit feu.

\* \* \*

Ils sont assis à la table de la cuisine en faisant semblant qu'il ne s'est rien passé. Ils attendent. Ils n'ont pas besoin d'attendre longtemps. À peu près quinze minutes en tout et pour tout. Antoine est allé mettre sa chemise et ses bottes et prendre son manteau, en haut. Dans la poche arrière de son jean, il a un restant de pot dans un sac de plastique. Il roule un joint et l'allume. Il le fume avec Blanche. Rose fume aussi, pour oublier son mal de tête. Après le joint, Antoine veut partir, mais Blanche, elle, veut lui mettre de la glace sur le front.

– Touche-moi pas ! Ça fait assez mal de même.

Elle le retient, des mains, des mots, en minaudant.

– Reste, juste un petit peu... Reste encore... Juste une tasse de café. Je m'ennuie déjà de toi.

– Laisse-moi tranquille, veux-tu ? Antoine repousse Blanche et se penche pour lacer ses bottes. Quand il se relève, Blanche boude.

– OK, d'abord. Regarde, je la bois, là, ma tasse de café.

Antoine essaie de boire trop vite et il se brûle. Il jure en crachant dans la tasse. Il se rassoit.

Rose se demande où sa sœur a appris à parler sur ce ton qu'elle ne lui connaît pas, mais qu'elle reconnaît, vaguement. Mais bien sûr. C'est le ton de Malou, certains soirs, sur le tard. Et la robe de nuit qui colle à la peau, comment Rose ne l'a-t-elle pas reconnue plus tôt ? Il y en a d'autres, dans la chambre de Malou, des bleus pâles et des verts tendres, toutes en tissus soyeux et minces. Rose ne sait pas ce qu'elle préfère : voir les robes de nuit, tristes, pendues dans la garde-robe, ou sur le dos de Blanche. Qui est là, au moins, elle. Qui n'attend plus, déjà. Blanche, qui oublie si vite parce qu'elle veut vivre, voilà tout.

Mais si Malou dort encore, que porte-t-elle la nuit ? Dort-elle désormais dans une robe de glaise et d'algue avec des boutons à l'orient aussi intrigant qu'un oeil de poisson ? S'est-elle allongée pour toujours dans la boue du fleuve, sous l'Île-aux-lièvres entre Rivière-du-Loup et Tadoussac ? L'eau y est très froide, même en été, et le courant est fort, charriant vers le nord. Rose a entendu l'histoire de la Thuderbird abandonnée sur le quai de la traverse. Et les pantoufles, sur le toit de la voiture. Il y avait quelque chose de si familier dans cette histoire de mère disparue, pieds nus en mer...

Quand les nuages courent, par jour de vent, et se reflètent en sombre sur la surface trouble de la petite rivière, Rose a l'impression de voir l'ombre de sa mère. Peut-être que c'est ce que le vicaire voit, lui aussi, quand il s'arrête pour regarder l'eau qui fuit.

Je n'aurais pas dû fumer, pense Rose.

Ils sont assis à la table. Sur trois chaises, cette fois-ci. Ève et Thomas sont retournés furtivement dans le salon avec les chiens. Ils ont monté le volume de la télévision pour ne plus entendre ce qui se passe dans la cuisine. Ils sentent le trouble venir, comme des chiens.

– C'est trop fort ! ordonne Rose, toujours assise.

Elle regarde le front d'Antoine, rouge et enflé. Il a la tête dure.

– Baisser le son !

Ève et Thomas l'ignorent. Ils ne veulent qu'essayer de finir d'écouter leur émission avant que quelqu'un d'autre arrive. C'est immanquable, dans cette maison. Rose pense que c'est parce qu'il y a tout simplement trop de portes. Quatre portes. Celle d'en avant, celle du garage, celle sur le côté qui mène au sous-sol, et celle de l'autre côté, qui donne accès à la salle d'attente des patients du docteur. Une porte pour chaque mur de la maison. Quelle sera la prochaine porte qui s'ouvrira ? Qui est-ce que leur père enverra pour finir ce qu'il a commencé ? La police ou le vicaire ? Un de ses amis —le boucher, le maire ? Avec quoi, un couteau ou un fusil ?

Elle arrive par la porte d'en avant, comme si elle était l'invitée d'honneur. Elle est encore habillée pour la grand-messe, sur son trente-six. Quelque chose de bleu gris et laineux, comme ses yeux, avec un petit col de fourrure et de longs gants bruns. L'autre

femme force Gédéon à aller à l'église avec elle et leur fille, tous les dimanches, depuis que Malou est partie. Rose riait si elle en avait le cœur. La respectabilité tient à bien peu de choses dans le comté du Témiscouata.

L'autre femme n'entre pas tout de go. Elle sonne. La dernière fois que Rose l'a vue ici, c'était voilà bien des années. Tellement d'années que Rose se demande si elle a rêvé l'infirmière enceinte à la table du docteur. Rose mangeait une boule de mie de pain qu'elle avait roulée si longtemps entre ses doigts que la mie était devenue sale et dure. Elle l'avait avalé de travers en regardant l'étrangère assise à côté de son père.

L'autre femme n'est pas venue seule. Elle est venue avec Évelyne, sa fille. Elles se sont arrêtées, probablement en route pour l'aréna de Cabano. Évelyne porte un coton ouaté par-dessus son costume de patin artistique, un justaucorps de velours bleu marin avec une jupette bordé de strass. Elle porte des collants couleur chair et de grosses espadrilles maganées.

Rose ne se lève pas pour répondre à la porte. L'autre femme entre. Ève, qui s'était cachée derrière l'arche pour voir qui venait, court à la rencontre d'Évelyne, soulagée. Elles sont dans la même classe. Elles ont les mêmes yeux jaunes, les yeux de Gédéon, mais Évelyne a les cheveux sombres et Ève, comme ses deux sœurs, est blonde.

L'autre femme sourit aux deux fillettes.

– Allez donc jouer dehors un p'tit peu, OK ?

Elle fronce légèrement les sourcils avant d'ajouter :

– Fais attention de pas salir ton costume, Évelyne.

Rose n'offre pas de chaise à l'autre femme, qui renifle l'air en les toisant tous les trois. Rose ne lui offre pas de café non plus. Elle ne la regarde même pas. Rose suit Évelyne et Ève du regard, à travers la fenêtre.

– Qu'est-ce que tu veux faire, Évelyne ? Tu veux venir voir la tombe des petits lapins, dans la cour en arrière ? Non ? Tu veux aller voir où dorment les chiens ?

Ève gambade autour d'Évelyne, excitée.

– Ils ont une cabane ? demande Évelyne, sceptique, un sourcil plus haut que l'autre.

– Non, dit Ève qui saute toujours, d’un pied à l’autre.

– Un panier, d’abord ?

– Non.

– Ousse qui dorment, d’abord ?

– Dehors, dans l’entrée.

Les demi-sœurs sont debout sur un carré d’herbe fatiguée entre la porte principale et l’entrée du garage.

– Tu veux dire là ? Évelyne pointe du doigt vers les briques qui pavent l’entrée de la porte.

Ève fait non de la tête.

– Où ? Là ? ajoute Évelyne en pointant vers la gravelle de l’entrée du garage.

– Oui. Ils creusent pis ils se mettent dans un trou roulé en boule. Ève fait des jumpings jack.

– Bon. Ben je l’ai vu, la place où les chiens dorment. C’est plate.

– Savais-tu qu’il y a du fer, du zinc et du cuivre dans les Coco-Poffe ? Tout ça dans des petites boules pas plus grosses qu’une bille, mais aussi légères que du popcorn ! C’est fou, han ? Tu trouves-tu ça fou, toi, Évelyne ? Peut-être même qui a de l’or dans les Rice Krispies, pis des diamants de toutes les couleurs dans les Fruit Loops pis on pourrait se faire des colliers qui brillent ! C’est quoi, toi, tes céréales préférées ? Moi j’adore le goût de la riboflavine !

Évelyne ne répond même pas. Elle met ses doigts dans ses oreilles, pour ne plus entendre Ève qui saute maintenant à cloche-pied, sur son pied gauche.

– Je-sais-je-sais-je-sais ! Je sais ce qu’on pourrait faire ! s’écrie Ève, avec enthousiasme. Tu veux-tu aller te baigner dans la rivière ?

– Es-tu malade ? répond Évelyne, les oreilles un peu moins bouchées maintenant. C’est le mois d’octobre. Pis on a pas de maillots de bain.

– Ben voyons donc, Évelyne, tu sais bien qu’on peut aller se baigner tout habillée. Tout-le-monde-fait-ça, chantonne Ève, en sautant à la corde imaginaire.

– T’es vraiment pas correct dans tête, toi.

Ève s’arrête, un instant. Elle regarde la jupette du costume de patin artistique.

– Tu me laisserais-tu essayer ton costume, un jour ? J’aimerais tellement ça...

Évelyne regarde vers la porte d’entrée, l’air de dire c’est donc ben long. Ève fait semblant de patiner dans la gravelle. Elle a des pantoufles avec des têtes de chiens sur le dessus du pied. Les oreilles des chiens sont un peu déchirées. Ève patine jusque sur l’herbe où elle se met en position pour une pirouette, les bras levés gracieusement au-dessus de sa tête. Elle se met à tourner, de plus en plus vite.

– Arrête ! Tu sais même pas comment faire ça comme du monde.

Mais Ève continue, de plus en plus vite, et elle penche la tête par en arrière pour regarder le ciel la suivre.

– Arrête, Ève ! Tu vas être malade !

Mais Ève n’arrête pas.

– J’t’e gage que t’es même pas capable de tourner aussi vite que ça, même sur la glace !

Évelyne fait un pas et attrape Ève dans ses bras pour la forcer à arrêter. Mais Ève est tellement étourdie qu’elle ne tient plus sur pied et elles tombent toutes les deux par terre et roulent de l’herbe à la gravelle.

Évelyne repousse Ève et se remet debout, furieuse.

– Regarde ce que tu as fait, Ève Maloney !

Il y a un trou dans les bas d’Évelyne, au genou, et une grosse maille qui monte jusque sous la jupette.

– T’avais juste à me laisser tranquille, Évelyne Paquette !

Mais leur dispute tourne court. Elles entendent une porte s’ouvrir et se refermer, dans le garage, et elles ont juste le temps de se pousser avant que la Jeep d’Antoine ne recule en faisant voler les cailloux. Tout de suite après, c’est la grande fenêtre de la cuisine qui vole en éclat. Les deux fillettes crient de frayeur et se recroquevillent pour parer aux éclats de verre brisé. Elles sont assez loin pour ne pas être blessées, mais le lourd cendrier les a rasées avant d’atterrir sur l’herbe. C’est ce qu’Ève et Évelyne regardent, le cendrier posé sur l’herbe, quand une forme floue, blonde et rose, saute dans la boîte ouverte du Jeep avant qu’Antoine finisse de reculer et embraye vers le village sur les chapeaux de roues.



Rose est encore assise, à côté des deux chaises vides, ébahie. Elle regarde Ève et Évelyne qui se tiennent le visage à deux mains, la bouche ouverte et les yeux agrandis.

L'autre femme fait le tour de la cuisine, d'un pas lent, comme si elle prenait des mesures pour de nouveaux rideaux. À petit coup de gant, elle époussette ses épaules et ses boucles courtes et serrées, couvertes de cendres poivre et sel. Blanche l'a raté, mais à peine.

– Va falloir que tu tiennes maison mieux que ça, Missie. C'est malpropre, lui dit l'autre femme, maintenant qu'elle a fini avec Antoine et Blanche.

Rose aimerait être capable de lui tirer quelque chose à la tête elle aussi. Ou lui sauter sur le dos et la bourrer de coups de poing. La mordre. La griffer. Lui fourrer ses gants dans la bouche pour qu'elle se taise. Mais Rose n'est pas comme Blanche. Elle regarde le fond de sa tasse, et dans le fond noir de sa tasse il y a un petit visage qui tremblote, blanc et pincé. Elle lève sa tasse et se remplit la bouche de café froid et amer.

Le sucre crisse sous la semelle des chaussures brunes de l'autre femme. Elle bat doucement la paume de sa main avec le cuir doux de ses gants, d'un air songeur.

« Lui j'vas l'avoir. Garanti. »

C'est ce que l'autre femme avait dit à qui voulait bien l'entendre quand elle avait été engagée au nouvel hôpital de Dégelis. Elle parlait du docteur Gédéon Maloney. Elle l'avait eu, son docteur. Elle avait réussi à l'amener dans son lit, ce qui n'était pas difficile. Il avait passé dans le lit de plus d'une infirmière, mais celle-ci avait réussi à l'y ramener, encore et encore. Jusqu'à ce qu'elle tombe enceinte. Elle avait déménagé, peu de temps après. De son petit appartement en haut d'un magasin à un plus grand logement, en ville. À Cabano. Ensuite, elle avait voulu plus. Elle avait voulu le docteur à elle toute seule, le docteur et son argent. Et, tout à coup, comme c'est pratique, Malou était malade. Elle buvait. Le père de Rose ne se gênait pas pour boire, mais lui, il était docteur. C'était à rendre fou et Malou était folle. Folle à lier. Rose pouvait presque entendre ce que

l'autre femme avait dû dire au docteur. « C'est toi, le docteur, Gédéon. C'est toi qui sais ce qui est le mieux pour elle. »

La cause de la maladie de sa mère est en face de Rose. Le parasite a réussi à infiltrer la maison des Maloney. L'autre femme est de retour dans la cuisine du docteur, treize ans plus tard, et Malou n'y est plus. L'infirmière a réussi à la pousser jusqu'aux limites du village, doucement, et jusqu'à ce qu'elle traverse la rivière pour ne plus revenir. Il ne reste qu'un obstacle. Les enfants de Malou ne cadrent pas dans le décor pour l'histoire que s'imagine l'autre femme. Dommage. On ne peut pas déménager des enfants comme on déménage de vieux meubles.

Rose est certaine que l'autre femme est derrière la décision de renvoyer Estelle, supposément « pour sauver de l'argent. » Elle voudrait arrêter de penser, car elle comprend soudainement la vraie nature de ce calcul. Une fois laissé à eux-mêmes, avec leur père qui ne fait que semblant d'être là pour sauver un restant d'apparence, tout ce que l'autre femme a à faire c'est d'attendre que la vie suive son cours. Les deux plus vieilles du Docteur Maloney ne feront pas long feu. Elles ont l'âge. Leur liberté sera brève, sauvage, et portera fruit. Des mariages hâtifs et honteux coûtent moins chers que de grandes cérémonies, non ?

L'autre femme se pavane à pas lents dans la cuisine du docteur. Elle ne prend même plus la peine de cacher sa satisfaction. Rose frissonne. Un vent froid rentre par la fenêtre béante. Le col de sa chemise est encore mouillé, mais son visage ne se souvient plus de l'eau froide et claire, l'eau propre du robinet. Rose se redresse et dit, d'un ton aussi contrôlé que celui de la chienne de son père :

– Tu peux la regarder autant que tu veux, mais cette maison ne sera jamais à toi. Jamais, tu m'entends ? C'est notre maison. Pas la tienne. Maintenant sors, pis pense même pas à remettre les pieds ici à moins d'être invitée. C'est clair ? Parce que la prochaine fois, moi, je ne te raterai pas. J'ai plus de visou que ma sœur. «

Le trophée de Rose trône sur le frigidaire, plein de cennes noires, mais il lui donne le courage de soutenir le regard de l'autre femme, qui tranche comme une lame bleu gris. L'autre femme ne dit rien. Elle ne bouge pas. Quelques squelettes de feuilles virevoltent à travers la cuisine. Elle suit des yeux la voiture qui s'arrête devant la maison du docteur

pour regarder la fenêtre brisée. Ève marche sur la corde raide, les bras écartés, avec le cendrier en équilibre sur la tête. Évelyne la suit en boitillant. Son genou saigne. L'autre femme hausse les épaules et remet ses gants. Elle sourit à Thomas. Il est debout entre le salon et la cuisine et se gratte férocement l'intérieur des coudes, là où il y a un restant d'eczéma. Il n'a pas l'air de comprendre ce qui se passe et se retourne à tout moment pour essayer de ne pas manquer la suite du dessin animé. Elle passe sa main dans les cheveux du seul fils du Docteur Maloney avant d'appeler sa fille :

– Es-tu prête, Évelyne ? Faudrait pas être en retard.

Elle ferme la porte derrière elle, très doucement, comme si elle n'était jamais vraiment venue. Mais le mal est fait.

Blanche ne revient pas souvent à la maison après la visite de l'autre femme; seulement pour voler des pamplemousses et des tartes ou changer ses vêtements de temps en temps. Rose sait qu'elle est cachée avec Antoine au camp de pêche du docteur, dans la réserve. L'autre femme s'arrange pour prendre Thomas après l'école. Elle l'amène chez elle et elle le nourrit. Elle dit qu'il a l'air malade. Elle trouve toujours une excuse pour ne pas prendre Ève. Il ne reste que Rose et la petite à la maison. Et les mourants, qui continuent d'arriver à toute heure du jour et de la nuit à l'une ou l'autre des quatre portes.

Quand la route du camp de pêche ferme pour l'hiver, Blanche revient. Avec la neige, et quelque chose d'autre.

### 1.3 LE TOMBÉ

Blanche s'abandonne. Elle tombe à la renverse, son visage lisse et las d'ivresse et de fatigue fendu par un sourire aussi large que la cognée d'une hache qui entame l'arbre. *Un sourire béant et blanc.*

Deux heures du matin, dans la nuit de vendredi à samedi. C'est presque la fin des vacances de Noël. L'école recommence lundi.

Un gros camion jaune vient tout juste de finir de répandre son chargement de sel dans le stationnement de l'église et le long de la route principale qui traverse le village. Les plaques de neige, de formes aussi diverses que des pétales, fondent déjà sur l'asphalte noir, des pétales trouées par les grains de sel dont les bords minces s'échiffent.

Il ne fait pas froid. La nuit est douce et la neige qui tombe est mouilleuse. Les flocons brillent un instant avant de disparaître, ne laissant rien de plus qu'une trace d'eau, légère, sur le toit de l'église, le capot fumant des voitures ou la joue de Rose.

Rose voit sa sœur s'allonger sur le banc de neige qui borde le stationnement de l'église. Blanche n'était pas bien, déjà, à l'hôtel. Elle s'est assise loin de tous en se tenant la tête. Elle n'a pas dansé comme les autres, en transe. Le bacon, par terre, ou le slam, dans les airs. Elle n'a pas sauté sur place, le poing brandi pour battre le rythme d'une musique ni douce, ni mélodieuse. La musique de l'hôtel est pleine de rage. Leurs danses ressemblent à des bagarres. Ils sont couverts de bleus, le lendemain matin.

Rose a vu Blanche disparaître dans les toilettes de l'hôtel à plusieurs reprises. Ce n'est pas la première fois qu'elle remarque le visage étiré et pâle de sa sœur, son manque d'énergie. Un mal de cœur tenace la travaille, qui a commencé peu de temps après son séjour au camp de pêche, avec Antoine. Ils s'étaient cachés là tous les deux, pour pouvoir s'aimer en paix. Blanche a perdu du poids, mais elle le cache sous des vêtements trop amples et épais qu'elle pique dans les tiroirs du docteur : des vestes en duvet et des chemises molletonnées ou des cotons ouatés qu'elle porte jour et nuit.

Mais même si elle ne se sentait pas bien, Blanche est venue à l'hôtel avec eux, et quand l'hôtel a fermé, ne trouvant pas Antoine, elle a suivi Marjolaine et Rose dans la Toyota de Réjean Lelièvre. Ils ont traversé le pont et ont suivi la route principale jusqu'au centre du village. En été, ils vont à la plage. Dégelis est un petit village. Il n'y a pas de supermarché, rien qu'un magasin co-op et un étal de boucher en face de l'église. Les clients de ces établissements stationnent le long de la rue principale. Le seul autre stationnement est celui du moulin à papier, qui est sous surveillance. La seule surveillance dans le stationnement de l'église est celle du vicaire, le Père Sainte-Croix.

Sitôt que la Toyota de Réjean s'est arrêtée dans le stationnement, Blanche en est sortie en titubant. Elle a marché jusqu'aux rebords de neige dure qui cordonnent le stationnement et s'y est affaissée, comme un sac de farine, le menton contre sa poitrine et le dos arrondi.

Blanche est tombée. Elle dort, les bras en croix, juste sous un lampadaire. Des papillons de neige virevoltent dans le cône lumineux et l'ombre frémissante de leurs ailes veloutées dérive lentement au-dessus de son visage. Quelqu'un la protège, de ses yeux vides. De l'autre côté de la rue, au centre du village, l'ange de plâtre a de la neige jusqu'aux genoux. Son auréole électrique, un fil de fer piqué de petites ampoules rondes, s'allume et s'éteint sans rimes ni raison. Un court-circuit, peut-être, ou l'humidité de l'air. Ses ailes immobiles, à demi pliées sur son dos, sont sales, et le plâtre de son visage, figé dans une expression de bonté générique, s'égrène. La rigueur du cycle du gel, dégel et regel a un effet néfaste sur le plâtre, et la bonté. Le visage de l'ange est piqué de gris, de trous. Il a l'air malade, quelque chose de contagieux qui mine ses entrailles de béton. Aux plis raides de sa robe empesée s'ajoutent des jets jaunes et givrés, là où les gars se sont soulagés d'un peu de bière avant de recommencer à trinquer.

Rose tourne le dos à l'ange et Blanche. Elle cherche Antoine.

« Pourquoi, mon Dieu, pourquoi ? Pourquoi me tourmenter à ce point, pourquoi ? Pourquoi ce mal, pourquoi moi ? » Sainte-Croix chuchote, la bouche contre la vitre froide du presbytère obscur. Le presbytère est grand. C'est la plus grande maison du village. La plus belle aussi. Elle appartient à tous, mais le vicaire y vit seul. Comme il se doit. Sa

ménagère, Madame Boulanger, part après avoir fait la vaisselle du souper, vers sept heures du soir, pour ne revenir qu'à sept heures du matin. Sainte-Croix a toute la nuit pour errer à travers les cinq chambres à l'étage. Deux lits par chambre, sauf dans la sienne où il n'y en a qu'un. Neuf lits où s'étendre tour à tour à la recherche d'un sommeil qui ne vient pas. Le Père Sainte-Croix aurait pourtant pu être sauvé, là, dans ce stationnement envahi par les jeunes barbares le samedi soir. Il était prêt. Il avait même embrassé le pavé, comme Jean de Brébeuf, le Saint Martyr canadien, avait embrassé le poteau de torture iroquois avant de se faire arracher le cœur. Sainte-Croix aurait pu mourir en odeur de sainteté, Sainte-Croix-du-Dégelis, plutôt que d'être condamné à vivre enfermé dans cette peau de chagrin dont il voudrait s'abstenir, cette peau dont il veut se déshabiller parce que collé à la peau, il y a le souvenir du péché qui persiste, qui mord et brûle, il y a ce désir qui s'attise de lit en lit, neuf lits, en haut, où Sainte-Croix couche sa chair verbeuse qui appelle à voix haute tout au long de la nuit, de tout son long à ses côtés, le fantôme de Madame Maloney.

Marie-Louise Maloney.

Malou.

Mais non.

Madame Maloney l'a raté. Elle a changé d'idée, à la dernière minute. Elle n'a pas pu l'écraser avec sa Thunderbird lancée à travers le stationnement de l'église – sa volonté, comme sa foi, fragile, friable.

Le Père Sainte-Croix pose ses lèvres au carreau froid de la fenêtre et la vitre se brouille et mouille, elle pleure. Sainte-Croix roule et frappe son front au carreau, doucement, il cogne. « Comment mon Dieu, comment me débarrasser de ce mal que j'ai dans la peau Seigneur doux Jésus fils de la Vierge Marie vous qui êtes assis à la droite de Dieu le Père avec le Saint-Esprit ayez pitié de moi ! » Sainte-Croix s'est même roulé dans la neige, la nuit, en silence, dévêtu de noir, pour ne plus se sentir. Pour devenir de glace, jusqu'à ce que le temps fasse son ouvrage et qu'il puisse oublier comment Marie-Louise Maloney a choisi de détruire son âme, plus lentement mais plus sûrement qu'avec la force brute de la Thunderbird. Mais dans la neige, il n'a qu'attrapé une fièvre qui colle ses poumons de flegme.

Sainte-Croix tousse, et une gluanteur molle et salée lui remplit la bouche. Il crache dans son mouchoir de linge. Il crache, mais le mal ne sort pas. Le mal reste, se nourrissant à même ce qui reste de sa foi.

Rose marche vers le cercle de fêtards assemblés à côté d'une camionnette rouillée. Un souffle de basse et de percussion se répand de ses fenêtres ouvertes. Le grésillement des fils électriques qui passent au-dessus du stationnement remplit le temps mort entre chaque mesure de la musique. Le petit groupe se sert à même les caisses de bière empilées dans la boîte ouverte de la camionnette. Une demi-douzaine de voiture est stationnée entre l'église et le presbytère. Leurs phares avant sont en veilleuse et leurs moteurs tournent au ralenti. La fumée d'échappement s'écrase au sol sous le poids de l'humidité dans l'air et embrouille les phares rouges de leur pare-chocs arrière qui saignent sur les pétales de neige. À quatre ou six passagers par voiture, il y a beaucoup de monde pour célébrer la dernière fin de semaine des vacances. Beaucoup de monde, mais moins d'énergie qu'à l'habitude. Le temps des fêtes s'achève. La lumière à l'avant du presbytère, sur le porche, s'éteint.

- Bon, le vl'a qui recommence à nous reluquer...

- Si y appelle encore la police moi je vas m'arranger pour que sa fenêtre soit en plywood samedi prochain. Comme ça il sera pas capable de regarder à travers.

- Aille, ça fait longtemps que t'es pas venu foirer à Dégelis. T'es d'où, déjà ?

- Lac-des-Aigles. Chez nous, le vicaire sort pis y fait le party avec nous autres. Y prend une bière, y fume, y nous donne des capotes gratis avec sa bénédiction pis après ça il s'en va.

- Inquiète-toi pas... c'est quoi ton nom ?

- Santerre.

- Inquiète-toi pas, Santerre. Le vicaire appelle pus la police depuis belle lurette.

Il fait sombre dans le stationnement. Un spot éclaire la façade de l'église toute la nuit, mais la lumière des lampadaires qui bordent le rond-point n'atteint que la périphérie du stationnement. Rose ne voit pas très bien les visages, mais elle reconnaît certaines des voix. Marjolaine est là, et Réjean. Sylvain n'y est pas. Il travaille le quart de nuit. Il a dit

qu'il retournerait chez lui pour prendre une douche et boire un café fort avant de passer les prendre vers neuf heures, dimanche matin. Ils ont décidé de faire quelque chose de spécial, pour la dernière journée de vacances. Au lieu de partir en motoneige le long de la rivière ou sur le chapelet de lacs gelés, ils vont monter à la tour de feu en raquettes. Ils devraient tous aller se coucher. Comme Blanche. Tomber de sommeil. Mais personne n'a l'air endormi. Santerre, le gars de Lac-des-Aigles est avec une fille trop jeune pour lui. Rose ne lui donne pas beaucoup plus que quatorze ans. Quinze, en forçant.

– Je suis caissière à la co-op pis la ménagère du vicaire était là hier, confie la jeune fille. Elle disait que les tartes que les femmes du Cercle des fermières lui donnent s'empilent dans le congélateur et qu'elle a été obligée de jeter les abats de chevreuil que le Docteur Maloney lui a ramené à l'automne parce que Sainte-Croix veut même pas les manger. Elle arrêtait pas de parler lui, comme une mère qui s'inquiète de son bébé, t'sais ? Elle disait comment est-ce qu'elle y apprêtait le cœur de chevreuil, à la poêle avec du beurre pis des oignons pis comment il se beurrerait le menton quand il le mangeait tellement il aimait ça...

La jeune fille hoche de la tête, l'air de dire, Tu parles d'une folle, toi.

– J'pense même que j'aimais mieux quand il appelait la police, moi... Quand ça tourne pas rond au presbytère, on dirait que c'est tout le village qui va de travers, soupire Marjolaine.

– Le temps des Fêtes y fait pas, j'imagine, dit Rose.

– Aille, moi j'ai presque hâte que ça finisse. J'ai pas fêté à moitié, Santerre rote.

– Ça finit qu'à être dur sur le corps, ajoute la fille de quatorze ans.

– Dis-moi pas que t'as hâte de recommencer tes devoirs, la taquine Santerre.

– À quoi ça sert ? C'est pas comme si je m'en allais au CEGEP de Rimouski l'an prochain, soupire Marjolaine à nouveau.

– Pour moi, le party continue jusqu'à fin de l'année et la fin de ma carrière scolaire. Une douzième année, c'est en masse. L'an prochain, je travaille au moulin, comme Sylvain, dit Réjean.

- Pas moi, dit Rose. Moi, j'vas au CEGEP.

Il y a un silence avant que Marjolaine demande:



– Qui s'est qui va s'occuper de la maison, si t'es pas là ?

– Blanche.

Marjolaine et Réjean partent à rire.

– Blanche ? Blanche Maloney ? Ça va être beau.

Rose ne rit pas.

– Y vont s'arranger. Avez-vous vu Antoine ?

– J'pense qui est allé écornifler du côté de la gang de Cabano, répond Réjean.

Rose quitte le cercle et regarde par dessus son épaule pour s'assurer que Blanche n'a pas bougé. Mais quelque chose ne va pas.

La neige ne tombe plus, elle monte au-dessus de Blanche vers le trou noir du ciel, et Blanche ne tombe pas non plus, mais se rassoit, brusquement. Ses cheveux ondulent lentement autour de son visage, s'enroulant et se déroulant comme des algues délavées et ses yeux, grands ouverts, sont pleins d'étoiles filantes. Ses cils sont couverts de gels, ses joues sont pâles et ses lèvres bleues. Elle va jusqu'au bout du mouvement, de la boucle, avant de retomber à nouveau, les bras en croix, les yeux refermés, avec la docilité d'une poupée. Et quand le corps de Blanche s'écrase contre le banc de neige durci, le sol tremble sous les pieds de Rose.

Rose regarde du côté des voitures. Un petit groupe est maintenant entassé dans la boîte du pick-up rouillé. Une dizaine, peut-être. Ils sont debout et se bercent en chantant à tue-tête avec la radio. La brume étouffe les sons, qui ne portent pas. « All you need is love, love, all together now, all you need is love ! Love! » Le mot n'est pas doux dans leur bouche. C'est comme un cri de guerre. Le pick-up tangué sur ses essieux et le sol tremble sous les pieds de Rose, à nouveau, chaque fois que Blanche retombe, comme si Blanche était une avalanche qui déboulait à flanc de montagne. Mais aussitôt qu'elle repose sur le dos, l'avalanche remonte le flanc de montagne et déboule à l'envers, précipitant Blanche à nouveau vers l'avant, les yeux grands ouverts et le visage aussi transparent qu'une goutte d'eau gelée. Quand Blanche bascule, ses vêtements flottent autour d'elle, les manches de nylon de son parka, les fils qui traînent de ses poignets de tricot usé, ses cheveux, la peau lâche de ses joues qui bat contre ses pommettes dures, tout flotte et ondule jusqu'à ce que le bourrelet de neige glacée coupe court à sa chute.

Rose regarde par terre. Elle ne comprend pas. La flaque d'eau frangée de neige ne tremble pas. Les flocons lourdauds fondent avec un soupir sur sa surface miroitante et quand elle lève les yeux vers le ciel, la neige brille et scintille comme dans un film. Un film qui tourne en rond, montrant une scène prise dans une boucle d'éternité. Dans cette scène, quelqu'un tombe, tombe et tombe encore.

Rose ne sait plus où aller, pour sortir du film et de cette scène qui garde un moment prisonnier. Rose Malone est perdue, bêtement, au cœur du village où elle a grandi. Au beau milieu du stationnement de l'église.

Un coup de vent froid brusque rompt la boucle. La neige molle tourne en grêle. La nuit n'est plus ni douce, ni humide. Elle se hérissé de grains de glace qui tintent et rebondissent sur la tôle des voitures. C'est la débandade. Tous courent se mettre à l'abri en criant et riant.

Mais voilà Antoine.

– As-tu vu Blanche ?

Rose se dresse devant lui.

– Non.

– Tu sais où elle est ?

– Non. Mais moi, je suis là.

Rose prend la main d'Antoine et la glisse sous son manteau de fourrure, pose la paume de l'amoureux de sa sœur contre son cœur qui bat la chamade. Il y a quelque chose d'autre, quelque chose de dur, près du cœur de Rose. Un flasque de whiskey du Tennessee est dissimulé dans la poche poitrine du manteau. Par ici, les gens boivent du gros gin, mais Rose aime le goût sucré du Southern Comfort, qui cache celui de l'alcool. Elle aime le nom, aussi.

Antoine a tout de suite senti la bouteille. Il la cherche, ses yeux évitant ceux de Rose, sa main farfouillant sous son manteau.

– Je te veux ce soir, m'entends-tu, Antoine Paradis ?

Une nouvelle rafale de vent, plus raide, plus froide, fait rouler les bouteilles de bières vides entre leurs jambes. Après une série de sursauts, toutes les lumières, celle de la rue, l'auréole fragile de l'ange et le spot qui éclaire la façade de l'église, s'éteignent.

Sainte-Croix ferme les yeux. Il prie. Il ne sait quoi faire d'autre, bien qu'il soit las de prier pour une rédemption qui ne vient plus. Les paroles de Dieu ne font pas le poids alors que sur sa langue le sel de la terre fait son travail. Le goût laissé par l'hiver sur l'asphalte du stationnement de l'église, où il s'était prosterné.

La Thunderbird, lancée à travers le village à vive allure, avait surgi en rugissant devant son église. Sainte-Croix avait d'abord pensé qu'il s'agissait d'une urgence, un blessé grave qui demandait les derniers rites entre deux râles poisseux de sang. Mais la voiture, une fois entrée, s'était arrêtée à bonne distance, le moteur tournant au ralenti. Sainte-Croix était à peu près à mi-chemin entre l'église et le presbytère, et à mi-chemin dans ses pensées arrêtées sur l'asphalte brisé par le gel et le dégel, les nids de poules, et des lignes blanches dont la peinture avait pâli au point de disparaître de la surface rugueuse. Il fallait réparer tout ça, sinon les paroissiens se plaindraient. Une autre dépense à ajouter à la liste déjà longue. Sainte-Croix n'était pas près de s'acheter une nouvelle robe de cérémonie pour les grands-messes de Pâques qui s'en venaient. Le vicaire s'arrêta pour sourire et saluer la Thunderbird de la main. Il espérait encore que Madame Doc vienne pour lui parler, comme elle le faisait avant de tomber enceinte pour la quatrième fois. Avant la naissance d'Ève. Et d'Évelyne. Mais cet espoir était ténu. La Tonme-de-beurre, comme les enfants Maloney aimaient appeler la voiture dorée, avait négocié le virage du stationnement trop vite. Madame Maloney n'était pas bien.

Après avoir tracé un arc de cercle, la Thunderbird faisait maintenant face à Sainte-Croix. Au-dessus du sourire métallique de sa grille chromée et des yeux éteints de la voiture, encadrée entre la visière teintée bleue du pare-brise et les jointures blanchies de deux mains agrippées au volant de la voiture, il y avait l'une de ces gargouilles de pierre sculptée qui décoorent les quatre coins des toits des cathédrales. Madame Maloney n'était plus une femme, mais une furie. Son cœur n'était plus un cœur, mais un quignon de pain rassis, pétri d'amertume, de colère. Le temps avait fait son travail. Madame Maloney avait vécu dans l'attente des jours meilleurs plutôt que de voir la beauté dans chaque heure que Dieu donnait à tous et à toutes.

Les essuie-glaces balayaient le pare-brise de la Thunderbird, bien qu'il n'y ait pas l'ombre d'un nuage traînant dans le ciel bleu. Le caoutchouc noir irritait le verre sec et battait le visage de Malou, à l'aller comme au retour, comme pour l'effacer. Ou l'effacer, lui, Sainte-Croix, qui avait prêché sans relâche la patience et la tolérance auprès de Madame Maloney.

Les fenêtres de la voiture étaient ouvertes. Sainte-Croix, qui avait l'ouïe fine, pouvait entendre une voix mâle, riche et onctueuse, qui braillait ses mots, en anglais, Suspicious Min-in-in-ind. Il pouvait aussi entendre Marie-Louise Maloney respirer. Ou plutôt, haleter. Comme s'il n'y avait pas assez d'air pour remplir ses poumons. La gargouille, à bout de souffle, de sa bouche qui n'était plus une bouche ourlée de lèvres peintes mais un trou noir, dégorgeait des plaintes rauques, des pleurs, ainsi que des relents de gin, des bruits de glaçons et de pilules aux couleurs pimpantes, turquoises et oranges, qu'on avale à la poignée. Sainte-Croix, effrayé, s'attendit presque à voir surgir un lacis de couleuvres émeraude et de crapauds glauques du trou de la gargouille. Les cheveux de Marie-Louise Maloney étaient défaits et roulaient sur ses épaules. Des tendons épais comme des cordes saillaient entre son cou et ses épaules nues. Pourquoi était-elle si peu vêtue ? Sainte-Croix pouvait voir la ligne noire de son soutien-gorge qui mordait son épaule. Madame Maloney avait les joues creuses. Elle clignait des yeux, sans arrêt. Peut-être qu'elle ne voyait pas très bien, sans ses lunettes. Ou peut-être qu'elle ne savait pas trop si elle dormait ou si elle était éveillée. Elle lui avait confessé, quand elle se confessait encore, voilà douze ans, qu'elle buvait quelques gorgées de gin pour faire venir le sommeil quand son mari ne rentrait pas coucher. C'est comme ça que tout avait commencé. Une gorgée ou deux, pour dormir. Quelques heures de sommeil. La sonnerie du téléphone, qui réveille. Une autre gorgée, pour se rendormir. Les pleurs d'un enfant, qu'il faut se lever pour aller consoler. Une gorgée. Et toujours pas de mari. Un lit pour deux, à moitié vide. Une gorgée de gin. Deux. Trois. La bouteille à côté de la table de nuit était déjà presque vide. Madame Maloney ne croyait déjà plus en Dieu. Elle allongeait le bras vers l'eau de vie, la nuit.

La Tonne-de-beurre bondit, musclée, souple et puissante, prête à fondre sur sa proie. Mais au lieu de se sauver pour échapper à la voiture féline, comme tous les signaux

envoyés par son cerveau l'ordonnaient à chacune de ses terminaisons nerveuses, Sainte-Croix, têtue, croyant, soumis, tomba à genoux dans une flaque d'eau mince, les cailloux et le sable s'enchantant dans ses genoux à travers le lainage noir de son pantalon. Il éleva ses bras comme il le faisait quand le pain devenait la chair de Notre Seigneur Jésus Christ et le vin son sang, pour démontrer son innocence à Madame Maloney. Son innocence, sa soumission à la volonté de Dieu et l'espoir, plus vain, d'avoir été choisi. Car si telle était la volonté de Notre-Seigneur, si Dieu voulait qu'il meure broyé sous les roues d'une voiture conduite par une furie aux yeux violets et aux cheveux défaits dans le stationnement de sa propre église, Sainte-Croix acceptait ce destin. Sa conscience était encore tranquille, ce jour-là. Il croyait encore avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour sauver Madame Maloney. Il lui avait conseillé d'accepter cette épreuve, d'être une bonne épouse et d'attendre que son mari revienne dans le droit chemin. Et que si tel était son destin, si Gédéon Maloney persistait à vivre dans le péché avec une autre femme, qu'elle trouve réconfort auprès de lui, Sainte-Croix, et à travers lui, auprès de Dieu. Sainte-Croix avait intercédé auprès de Gédéon Maloney mais, chaque fois, le docteur avait ri en disant que Dieu ne comprenait pas beaucoup les hommes, pour quelqu'un qui les avait créés. Sainte-Croix avait même baptisé l'enfant que Madame Maloney n'avait pas voulu nommer, et il avait prié si fort, jour et nuit, pour elle, lors de ses deux cures à l'hôpital de Rivière-du-Loup. Pour elle et pour ses enfants, car c'est un sort bien cruel pour des innocents que d'être privés de l'amour maternel.

Il n'y avait qu'une ombre sur la conscience de Sainte-Croix, une tache tenace, vieille de douze ans. Il avait fui Madame Maloney, en sortant de la chambre obscure où elle se relevait après la naissance d'Ève. Il avait fui pour échapper à la tentation plutôt que de la combattre, il avait abandonné Madame Maloney au péché, pendant douze ans, et maintenant la tentation l'avait retrouvé et allait fondre sur lui et lui broyer les os jusqu'à ce qu'il ne soit plus, lui aussi, que le sel de la terre, un restant d'hiver réduit en charpie.

Le Père Sainte-Croix ferma les yeux pour voir la Marie-Louise Maloney dont il voulait garder le souvenir, pas cette gargouille au visage de pierre. Et il attendit. Il attendit

la Thunderbird de Madame Maloney qui allait le faucher entre l'église et le presbytère, ces roues qui allaient lui passer sur le corps et l'éviscérer de toute tentation.

Sainte-Croix attendit. Longtemps. Il attendit, encore. Mais la main de Dieu ne vint pas le punir.

La course folle de la Thunderbird se termina dans la rivière, près du pont à l'entrée du village. Il n'y avait pas de place pour une furie dans la vie du village. On devait arrêter Madame Maloney avant qu'elle n'inflige plus de dommage, à elle-même ou aux autres. Le docteur Gédéon Maloney renvoya sa femme à l'hôpital, ou elle passa le printemps et le début de l'été. Elle ne revint qu'en août.

« Pourquoi, mon Dieu, pourquoi ? Pourquoi me tourmenter à ce point, pourquoi ? Pourquoi moi ? » Sainte-Croix roule dans son lit et chuchote, la bouche contre la taie blanche de l'oreiller de plume qui sent le désinfectant. « Un mot de toi, Seigneur, et je serai guéri... un mot. Un mot ! »

Mais le mot ne vient pas, le mot qui aurait su effacer l'après goût, musqué, sulfureux, de Malou Maloney. Le presbytère est silencieux. Le stationnement, déserté. L'ange de plâtre qui s'écaille et s'égrène, fiché dans la neige, sourit.

Est-ce qu'il m'a crue ? se demande Rose. La main d'Antoine, efficace, ne perd pas de temps avec le cœur battant de Rose. Il cherche la bouteille, mais sitôt qu'il la trouve il tire Rose par la main et l'entraîne vers l'église. Ils ne peuvent pas aller se réfugier dans la voiture d'Antoine. Antoine n'a plus de Jeep. C'était la Jeep du docteur, pas la sienne, et Antoine ne travaille plus pour le docteur. Il ne se dirige pas vers les grandes portes à l'avant mais plutôt vers le côté, où il y a une autre petite porte. Mais Rose résiste. Elle ralentit Antoine et regarde par-dessus son épaule. Les phares lumineux des voitures balaient le stationnement en partant. Le pick-up vire déjà autour de l'ange en faisant crisser ses pneus. Une vieille Buick, aussi molle et large qu'une barge qui roule sur une vague, suit le pick-up, sa carrosserie enfoncée jusqu'aux essieux sous le poids des passagers empilés sur la banquette arrière. Quelqu'un lance une bouteille vide qui se brise sur l'ange. Quelqu'un d'autre tire un soulier, qui fait moins de bruit. La Toyota de Réjean

est la dernière voiture à quitter les lieux. Elle s'est arrêtée à côté du banc de neige pour ramasser Blanche et maintenant les phares de la petite voiture rouge balayent la façade de l'église en virant.

– Envoye, mais qu'est-ce que tu fais ? siffle Antoine entre ses dents. Dépêche-toi !

Trop tard. Le faisceau des phares les attrape avant qu'ils aient eu le temps de tourner le coin de l'église, même si Antoine arrache presque le bras de Rose à force de tirer. Rose lève son coude pour protéger son visage autant du bref éclair aveuglant que de la grêle qui lui picote le visage. Ils tournent le coin et se faufilent dans l'espace exigu entre la clôture de l'école et le mur de l'église. La Toyota passe lentement à nouveau devant la façade et s'arrête, ses phares braqués, non plus sur Antoine et Rose mais au loin, vers l'ange et le rond-point. Quand Rose regarde à nouveau, plaquée contre les planches du mur de l'église, Marjolaine l'appelle, interloquée, la tête passée à travers la portière entr'ouverte de la voiture.

– Rose ?

La main d'Antoine tient la sienne, très fort. Elle est chaude et sèche. On dirait qu'il ne veut pas qu'elle parte. Il l'a peut-être crue, après tout. Rose ne ment pas souvent. La grêle tombe toujours, mais le rebord du toit de l'église les protège.

– T'es sûre que c'est Rose ? C'est qui, avec elle ? demande Réjean à Marjolaine.

– Elle avait son manteau de fourrure, non ? demande Marjolaine.

– Je le sais-tu, moi ! répond Réjean. Envoye, Marjolaine, ferme la porte. Si c'était Rose, elle répondrait.

– Pourtant, je jurerais que... Que c'était Rose et Antoine. Marjolaine scrute l'obscurité sur le côté de l'église, encore une fois, avant de refermer la porte. La Toyota accélère pour rejoindre les autres voitures qui tournent encore autour de l'ange.

Antoine dévisse le bouchon de la bouteille d'une main. Il tient Rose de l'autre et dit, l'air de rien, la bouteille suspendue à mi-chemin :

– Pis Sylvain ?

Sylvain. Rose ne veut pas penser à Sylvain. La vie est si simple, si droite pour Sylvain. Il lui a dit, la première nuit, quand les étoiles filantes pleuvaient sur le lac. « Je veux reprendre le commerce de mon père dans cinq ans, l'épicerie de Sainte-Rita, pis me

construire sur le bord du lac, me marier, avoir des enfants. Tout le kit. Je veux être heureux, t'sais ? Mais pas tout de suite. En premier, j'veux avoir du fun. » Il regardait Rose, curieux. « Pis toi ? »

Il était allongé à côté d'elle, enroulé dans une couverture. Il venait de mettre une bûche de bouleau dans le feu de grève et des nuées d'étincelles les arrosaient. Rose le regardait à la dérobée. Il avait de longs cils épais et la peau de son torse nu avait l'air aussi douce que du chamois. Ses yeux, assez écartés, avaient une drôle de forme, des amandes dont le coin remontait vers ses tempes. Une dent en or, une molaire, en arrière, lui donnait l'air prospère quand il riait.

« Moi ? » Rose n'avait pas répondu tout de suite. « Chais pas ce que je veux, moi. Je sais seulement ce que je ne veux pas. » Elle avait trop bu. Elle était heureuse. Elle avait gagné le concours de tir au pigeon d'argile.

Rose s'était retournée pour regarder le ciel tandis que ses doigts creusaient dans le sable de la plage, encore chaud à la surface et frais en dessous. Le ciel tournait au-dessus de sa tête, et les étoiles d'août filaient en laissant des traces poussiéreuses sur le bleu profond. Des insectes grouillaient entre ses doigts, des fourmis laborieuses, des scarabées à la carapace satinée et des araignées aux pattes aussi fines qu'un fil de soie, tapis sous des choses plus visqueuses, des larves ou des mille-pattes. Des salamandres, peut-être. Et, en dessous, plus profond, des souris et des serpents dormaient, lovés dans leurs nids. Rose creusait de plus en plus profondément, pour s'agripper, parce que le ciel tournait très vite comme si elle était encore dans la grande roue sur le terrain de la foire. Les grains de sable se glissaient sous ses ongles. Ce n'était plus tant du sable que de la rocaille, maintenant, mêlée de feuilles collantes.

Quelque chose effleura la joue de Rose. Un papillon de nuit, une chauve-souris, le pouce de Sylvain ? Les arbres étaient au garde-à-vous autour de la petite plage sablonneuse. Leurs branches étaient immobiles. Le vent s'était endormi. Le lac aussi. On aurait dit de la glace ou du verre sous la lueur de la lune maigre.

« Je ne veux rien de ce que tu veux. » Rose avait ri, surprise par sa propre véhémence, avant de continuer : « Je ne veux pas faire ce que mon père fait, je ne veux



pas m'occuper d'une maison, ni d'un homme, ni d'une famille. » Et tout à coup quelque chose était clair, pour la première fois, quelque chose était essentiel, même, alors que ses doigts, curieux, continuaient de chercher ce qui se cachait sous la terre.

– Je veux savoir.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle n'avait pas répondu, mais elle s'était appuyée sur son coude pour lui faire face, parce que sa voix était vraie. Il voulait vraiment savoir, lui aussi. Il voulait savoir qui était cette fille blonde aux yeux verts de gris qui savait tirer au fusil. Elle l'avait regardé tandis que des milliers de questions foisonnaient derrière son front. Pourquoi l'eau est douce quand je nage et dure quand je tombe en ski nautique ? Pourquoi peut-on marcher sur le sol, mais pas au plafond ? Quel est le poids d'une étoile, est-ce que je pourrais la tenir dans le creux de ma main ? Pourquoi y a-t-il autant d'arbres différents ? Et d'insectes et de papillons de nuit et d'oiseaux ? Pourquoi les plumes de l'aile du canard sont si bien rangées, de la plus petite à la plus grande, et les aiguilles de pins si également réparties autour de la branche ? Qu'est-ce qui fait que parfois l'ordre règne, les aiguilles de pin sont rousses et douces, par terre, l'eau du lac est noire et lisse, le silence plein de beauté, et d'autres fois, il n'y a que le chaos ? Quand ce qui tombe ne devrait pas tomber, les eaux lisses se troublent et le silence est crevé de colère...

– Est-ce que tu vas vouloir aimer, un jour, ou est-ce que ça aussi ça fait partie des choses que tu veux pas ?

La voix de Sylvain était drôle, légère. Mais tout de suite après il roula vers elle et leva la main vers son visage.

– Si tu veux tout savoir, tu dois bien vouloir savoir qu'est-ce qu'on sent, quand on tombe en amour ?

Ses doigts hésitèrent au seuil du moment. Ils tremblèrent un peu, en touchant les lèvres de Rose.

- Non ?

Blanche doit savoir que l'amour d'Antoine ne vaut pas grand-chose, avant qu'il ne soit trop tard. Rose aurait préféré que cela se fasse autrement, mais c'est si simple,

comme ça. Il fallait que quelqu'un les voie, et rapporte. Ce sera Réjean, l'ami de Sylvain, qui lui dira qu'il a cru voir sa blonde. Ou Marjolaine. Rose se raidit.

– Y es tu-là Sylvain ? Tu le vois-tu, toi ? Y est pas là, alors oublie ça.

– Wo, Nelly, wo. T'as pas besoin de prendre le mors aux dents.

Antoine prend une gorgée de whiskey et lui passe la bouteille. Rose boit à son tour, sans avaler, et cherche la bouche d'Antoine. Elle y dégorge l'alcool qui grésille le long de ses gencives.

– Voyons voir ce que tu peux faire avec juste une main, dit-elle en reculant un peu, comme il n'a pas l'air de vouloir lâcher la sienne.

Antoine déglutit avant de rire, doucement.

– Super sucré. C'est bon.

Il tire Rose vers l'abri construit autour de la porte de côté.

– Viens.

La porte de l'abri n'est pas verrouillée, contrairement à celle de l'église. Antoine laisse aller la main de Rose juste le temps qu'il prend pour forcer le verrou avec un canif qu'il sort de sa poche.

Rose ne peut s'empêcher de constater comme il est habile, quand il s'agit de forcer les verrous, de trouver l'eau souterraine et les duchesses... Antoine Paradis, le treizième à G.A. Paradis, le fils du sourcier, celui qui est beau comme un cœur. Rose pense à autre chose aussi, qu'elle veut taire. Ce murmure de ragots dans sa tête, la trame sonore du village qui ne dort jamais. Le village tout en bouche et en oreille, qui surveille de près ceux qui trichent et qui trompent. Ceux qui refusent de vivre comme les autres. Les sans foi ni loi.

« Madame Doc avec le p'tit Paradis, ça se peut-tu ? »

« Qui c'est qui t'as dit ça ? »

« Elle les a vus ! Ils étaient ensemble dans la Thunderbird pis la Thunderbird a pris la fourche pour aller à la tour de feu. C'est là qu'elle les amène. »

« Qu'elle amène qui ? De quoi tu parles, là, Georgette ? »

« Ses hommes, les hommes de la compagnie. C'est pas comme si elle s'en cachait. Elle veut que le docteur sache, pour se venger. Mais là, elle a dépassé les bornes. Imagine toi, y a même pas dix-huit ans ! C'est du vol, ça ! »

« Écoute-moi ben, toi, Georgette Lacharité. Tu sais ben que la vieille pie-grièche qui reste à côté de la fourche est tellement gaga qu'a sait même pus la différence entre ce qui se passe à télévision pis ce qui se passe de l'autre côté de sa bay-window, faque tu vas arrêter tout de suite de répandre des innocenteries de même, c'est-tu assez clair ? »

Rose revoit la bouche pincée de la bonne femme du comité de l'église, et son petit bruit de nez dédaigneux, déçu, vite réprimé. Georgette Lacharité était retournée, avec un haussement d'épaules, à son étalage de napperons de dentelle, à trois dollars pièce. On aurait dit des flocons de neige momifiés, asséchés de leurs essences. Les créations de Madame Lacharité pour le bazar de Noël étaient à son image. L'autre, Madame Bertrand, vendait des pantoufles à rayures tricotées main: jaune et noir, bleu royal et vert lime, rouge et rose. Mais les murmures reprennent de plus belle sous la voûte de l'église. Les voix, cette fois, sont plus sanctifiées.

« Mon père je m'accuse d'avoir péché... J'ai parlé en mal d'autrui. »

« Est-ce que ces paroles étaient malicieuses ? »

« Oui, mon père, elles étaient malicieuses, mais elles étaient vraies ! »

« Et qu'est-ce que vous avez dit, mon enfant ? »

L'église n'est pas pleine de prières, mais de secrets et de malice qui se désintègrent sous le tapage de la grêle qui crépite contre le toit d'étain. Rose reprend les mains d'Antoine et les pousse contre ses oreilles, pour ne plus entendre.

– T'as froid ?

– Un peu.

Ils regardent autour d'eux pour dissimuler la réserve qu'il y a, soudainement, entre eux. Deux paires de longs cierges blancs brûlent de chaque côté de l'autel sous la voûte du chœur de l'église où est pendue une longue croix de bois. Les quatre flammèches vacillent et dansent juste au-dessus d'une flaque de cire brûlante, liquéfiée. Les petites veilleuses vissées à tous les cinq bancs de bois sont éteintes car l'électricité manque

encore. Deux présentoirs couverts de chandelles votives, de chaque côté de la nef, et un autre, entre les portes de l'entrée principale, diffusent une faible lueur rougeoyante. L'église est sombre, mais Rose aperçoit les étoiles dorées peintes sur la voûte de la nef. L'église de Dégelis est une église de village pauvre, sans apparat. Pas de chérubins potelés au plafond, pas de sculptures de saint en bois ouvragé, pas de marbre ni d'enluminure. Du linoléum bien ciré, de la peinture dorée qui brille trop jaune et des étoiles naïves d'une facture incertaine qui tremblent. Mais il y a du linge blanc, immaculé, de la dentelle et des paniers de fleurs rouges de Noël qui dégagent une odeur étrange, à la fois charnelle et chimique. Antoine et Rose n'ont pas vu le cercueil ouvert au pied des marches qui mènent à l'autel, au milieu de la travée centrale. Pas tout de suite. Maintenant ils entrent plus avant, curieux, pour voir qui y dort pour toujours. C'est une petite vieille, la peau et les os habillés de noir, un chapelet au grain de jais enroulé autour de ses petites pattes de pie. Rose la reconnaît. C'est l'une de deux commères du bazar. Pas de souliers pour son enterrement. Elle porte une paire de pantoufles flambant neuve en acrylique tricoté main.

Celle de Malou, elle, était vieille. Une vieille paire de pantoufles, laissées pour compte sur le toit de la Thunderbird au quai de la traverse à Rivière-du-Loup. Pas de traces de l'argent que le docteur prétend que Malou a retiré du compte en banque avant de disparaître. Aucune trace de violence. Le commissaire a ouvert un dossier de personne disparue. Les policiers ont posé beaucoup de questions au docteur. S'il y avait des problèmes, des raisons, des motifs. Il y en avait plein. Les trois épisodes dans la rivière de Dégelis ont été dûment mentionnés. Le premier, Malou tout habillée, après le baptême d'Ève. Déshabillée, après le départ du Russe. Avec la voiture, après avoir essayé d'écraser le vicaire de Dégelis en face de l'église. Et les trois séjours à l'hôpital. Bien sûr, oui, les dossiers médicaux sont disponibles.

Les policiers ont hoché la tête, en soupirant: « C'est peut-être dans le fleuve, qu'est disparue, la petite dame. » Le Saint-Laurent est aussi vaste qu'une mer, en face de Rivière-du-Loup, et assez froid pour engourdir mortellement qui s'y aventure au mois de septembre. « Mais l'argent ? demande l'autre policier. Les gens s'en vont dans le fleuve les poches bourrées de roches. Pas d'argent. »

Tandis que Rose regarde les pantoufles en phentex, Antoine, lui, observe la croix en or passé au cou de la vieille avec attention. Quand Rose s'en rend compte, elle l'éloigne du cercueil. Antoine fait volte-face et se glisse d'un bond dans le premier banc à l'avant de l'église. Un autre bond et il est en équilibre sur le dos plat du banc, et Rose suit. Antoine saute et se dresse sur le dos du banc, là où les mains se posent pour prier quand les ouailles s'agenouillent, et franchit l'espace qui sépare le premier banc du second d'une longue enjambée. Rose glapit, mais le suit en repoussant les pans lourds de son manteau, qui l'entravent. Il ne faut pas penser, pour sauter et franchir les trois pieds d'espace de l'intervalle. Il faut faire vite. La vitesse rend la chose plus facile.

Ils traversent ainsi la longueur de l'église de dos de banc en dos de banc, comme s'ils traversaient simplement une rivière à gué, de roche en roche. Leurs cris résonnent sous la nef jusqu'à ce qu'ils atteignent le dernier banc. C'est là où les pauvres prient, dans leurs habits du dimanche, propres, mais usés. Le banc des agriculteurs, comme G.A. Paradis. C'est là qu'Antoine ne s'était pas assis parce qu'il ne pouvait pas s'arrêter de bouger, quand il était petit. Il n'était même pas capable de faire semblant d'écouter, comme Rose, qui était assise à l'avant. Le banc du docteur était le premier à gauche. Celui du maire et sa famille, le premier à droite.

Antoine tient toujours la main de Rose. Ils sont assis côte à côte, le souffle court, échauffés, les joues rouges. Rose passe sa main libre, sa main gauche, sur le bois poli où des mains gantées se sont jointes des milliers de fois. Le grain doux du bois libère toutes les odeurs des messes, si longues, si lentes, de son enfance, tous ces dimanches matins passés à suer dans son manteau d'hiver, à jeun, sur le bord d'une inconscience remplie de nuages d'encens et des chants du chœur d'enfants qui venait du ciel de l'église, du balcon. Les mots étaient mystérieux, incompréhensibles : Alléluia, Yahvé, Agnus Dei.

Antoine est silencieux lui aussi. Il ne bouge pas, ne fait pas un geste vers Rose.

– Ça fait longtemps que je ne suis pas venu ici, dit Antoine.

Rose pose sa tête sur son épaule. Antoine regarde droit devant lui.

– T'es sûre, Rose ? T'es sûre que tu veux ?

Rose ne répond pas.

Ce n'est pas comme ça qu'elle avait imaginé ce moment. Antoine est tellement tranquille, tout à coup. Ce n'est pas comme ça que les vauriens arrivent à leurs fins. Les voyous ne demandent pas, avant de prendre. Pourquoi Antoine en fait-il tout un plat ? Pourquoi ne la veut-il pas, comme les autres ? Les Miss Métis-sur-Mer ou Saint-Louis du Ha ! Ha ! ? Rose veut qu'Antoine la désire comme il désire les autres. Elle pense à la robe verte strapless des duchesses du concours de beauté, à leurs épaules nues et à leurs poitrines qui débordaient du corsage cintré. Peut-être qu'elle aurait dû, elle aussi, sourire et danser plutôt que de faire voler en mille miettes des assiettes d'argile au-dessus d'un champ sec, l'une après l'autre, laborieusement, le recul du fusil creusant son épaule meurtrie. Rose se laisse glisser sur le prie-Dieu rembourré, la paume de sa main libre à plat sur la cuisse d'Antoine. Elle essaie de dégager sa main droite, mais Antoine refuse de la laisser aller.

– Rose... Viens, Rose, on va aller éteindre les bougies, avant, toutes les chandelles, Rose.

Mais Antoine ne bouge pas.

Rose roule son visage contre la fourche de son jean. Elle frotte du nez et cherche, en mordillant le tissu, des lèvres. Antoine se tortille et recule comme s'il ne voulait pas de Rose, mais son bâton de sourcier, lui, se dresse pour trouver la source du désir. Quand Rose le tient dans sa main, dans sa bouche, Antoine s'abandonne, et quand Rose s'assoit dans son giron, le désir qui la mouille est impossible à nier. Ce n'est plus un mensonge. Pas de friction, de résistance, pas de mal, rien que du plaisir et tout se liquéfie autour de Rose, comme de la cire qui fond sous la flamme qui danse et vacille : l'orgueil, la colère, les étoiles maladroites, les rumeurs malicieuses et les prières, le satin vert et l'argile. Même l'image des pantoufles de Malou, retournées par la police dans un sac de plastique transparent.

Non. Ce n'est pas comme ça que Rose a imaginé le sacrifice. La dépouille de fourrure sur le dos, son chandail repoussé sur son visage et ce qui reste de ses pantalons enroulés autour d'une de ses chevilles. Les crochets à chapeau du banc d'église lui labourent le bas du dos.

Quand Rose sort de l'église, seule, il fait plus froid. Il neige à nouveau, une neige fine et silencieuse qui a eu le temps de tout couvrir d'une couche propre et blanche: les bancs de neige durcis et sales, la tête de l'ange, le toit des maisons. Même le stationnement est immaculé, sauf pour quelques points noirs où les grains de sel affleurent. Rose s'arrête là où Blanche est tombée. Elle s'assoit, un instant. Fatiguée. Elle voudrait tomber, elle aussi. Tomber amoureuse. Se laisser aller.

La lumière est revenue au village. Toutes les fenêtres du presbytère sont allumées à l'étage. L'ange observe Rose de ses pupilles creuses sous son auréole étriquée. Son visage est si neutre, ses traits si réguliers : ni homme, ni femme, ni enfant. Un sexe générique, comme sa bonté. L'ange ne ferme jamais les yeux sur le va-et-vient journalier du village ou son tapage nocturne. Il est le seul qui ne juge pas. Qui ne dit pas aux enfants de ne pas jouer dans la boue, ou de se toucher, là où c'est sale.

Rose frissonne dans sa fourrure mouillée. Elle ne se sent ni sale ni propre. Elle ne sent pas grand-chose, sauf une légère brûlure, là où le plaisir l'a usée. Là où le doute s'immisce et l'irrite, un peu plus, avec chaque pas.

Rose tourne le dos à l'église. Elle marche lentement, jusqu'à la maison à côté du pont, la maison où il n'y ni père ni mère. Seulement des enfants. La neige poudreuse tombe, et Rose pense que si la neige continue de tomber, des jours de temps, jusqu'à ensevelir la maison, alors peut-être que personne ne pourra plus jamais ouvrir l'une des quatre portes pour partir. Et personne d'autre ne pourra entrer non plus.

Les pas de Rose sont silencieux sur le tapis épais et blanc. Le village dort, finalement. La seule clameur, furieuse, est celle qui remplit Rose, à l'intérieur.

Antoine a pleuré, après. Il tenait encore la main de Rose, très fort.

## 1.4 CARIBOU

Ce matin-là, quand nous partîmes pour la forêt, il faisait beau. Le soleil chauffait à blanc les champs de neige aveuglants.

Des sandwiches à la dinde et aux canneberges, des mandarines du Japon, un thermos de café fort ainsi que de la bûche de Noël ; je préparais un pique nique de restants du temps des fêtes quand j'entendis le klaxon du Mustang de Sylvain Racine. Les deux chiens accoururent en jappant de la salle de séjour où Ève et Thomas, les petits, écoutaient les dessins animés du samedi matin. Ça les faisait rire, sur le sofa couvert de poil de bêtes.

« I'm gonna get you pussy cat ! »

Boum-boum-boum !

« Come here, pretty bird ! »

Wham-bham !

La télévision hurlait de colère. Le cochonnet pas futé déchargeait des fusils en plein visage au canard, le chat ratoureux n'arrivait jamais à se mettre le poussin zézayant sous la dent, le lapin échappait au coyote en croquant des carottes pour mieux lui assener des coups de massue et tous tombaient de haut pour s'écraser au sol, y laissant des trous au contour précis de leur image. Ils en ressortissaient, intacts et toujours vivants, des étoiles en orbite autour de la tête et leurs pupilles louses comme des billes de flipper.

Le reste de la semaine était imprévisible, mais les dessins animés étaient toujours de retour à l'antenne le samedi matin. Pour des enfants qui passaient leur vie à attendre quelqu'un qui était parti sans explication, c'était rassurant. Ça, et cette violence qui ne laissait pas de marque sur les dessins, contrairement aux patients qui s'empilaient dans la salle d'attente du cabinet de notre père, le docteur Gédéon Maloney. Quand le bureau, qui, avec la pharmacie, prenait la moitié du rez-de-chaussée de la maison, était fermé, les urgences arrivaient dans la nuit sur le perron d'en avant.

J'avais hâte d'avoir dix-huit. Je voulais aller au collège l'an prochain, à Rimouski. En sciences. Ce serait au tour de Blanche, qui en aurait alors dix-sept, de prendre à charge



les petits et la maison. C'est ce que je voulais croire, même si je savais que je rêvais en couleur. Blanche n'était pas faite du même bois que moi. Mais tout le monde devait faire des sacrifices dans cette maison, maintenant. Même Blanche. Je la regardais. Elle était attablée devant un bol de céréales qu'elle se dépêchait de finir bruyamment. Ses cheveux mouillés dégoulinèrent le long de ses joues sous sa tuque. Elle faisait souvent cela, pour les aplatir. Elle avait les cheveux épais et très pâles, comme Thomas. Les miens étaient plus minces et cendrés. Ceux d'Ève, bouclés et presque roux.

BOUM !

« Where is that pussy cat ? »

Blanche sourit en entendant les portières de la voiture claquer. Elle abandonna brusquement sa cuillère dans le bol pour enfilez le parka bleu qui drapait le dossier de sa chaise et partit chercher deux paires de raquettes dans le garage. Le bol serait encore sur la table à notre retour, les grains de riz soufflé collés, secs sur la paroi de porcelaine, ou ramollis en bouillie dans le lait jauni. Retenant un soupir, je me penchai au-dessus de l'évier pour regarder à nouveau le thermomètre qui se grillait au soleil à l'extérieur de la fenêtre. La ligne rouge avait déjà monté de quelques degrés en moins de trente minutes, et indiquait -7 Celsius. Il allait faire très beau. Le nouveau soleil de janvier, bref mais intense, me faisait monter les larmes aux yeux.

Je mis le pique-nique dans mon sac et sortis de la maison en courant, lançant des adieux hâtifs aux petits sans me retourner. Ils supportaient mal les départs. La Mustang au silencieux défoncé grondait sur le bord de la route. Le chasse-neige avait aplani l'accotement qui était picoté de gravelle et de calcium, gris et bleu.

Sylvain Racine et son ami, Réjean Lelièvre, fumaient une cigarette, allongés contre la taule de la voiture qui retenait la chaleur. Sylvain avait le visage tourné vers le soleil. Il devait avoir les paupières closes sous ses verres fumés. Réjean tapait du plat de la main sur le toit de vinyle noir, ses cheveux longs scandant le rythme de la chanson qui s'échappait de la voiture. Ces deux-là n'étaient pas de notre village mais de Sainte-Rita, en allant vers Trois-Pistoles. Mais tous les gars, d'un village à l'autre du Témiscouata, portaient les mêmes frocs de cuir noir, en été sur un t-shirt aminci par le lavage et, en hiver, sur un gros chandail de laine tricoté par leurs blondes ou leurs mères. Sylvain et

Réjean avaient rencontré le petit ami de Blanche, Antoine Paradis, cet été. Ils avaient travaillé ensemble sur le quart de nuit au moulin à papier. Les Paradis, une grosse famille de quatorze enfants, vivaient au bout d'un rang où le père s'était esquiné sur une terre pas très aimable. Le père Paradis était aussi sourcier. Il avait transmis ce talent particulier pour trouver l'eau souterraine avec une branche de noisetier à Anointe, son treizième enfant. Marjolaine, la quatorzième, était ma meilleure amie.

– Mais qu'est-ce que vous faites ? Let's go !

Marjolaine se tortillait dans le fond du siège arrière de la voiture pour dégager ses épaules de son manteau. Elle devait avoir chaud. Un gros pompon rose dansait sur sa tête. Quelqu'un d'autre était assis sur la banquette arrière, impatient. Une main surgit de la portière ouverte pour accrocher le coude de Blanche, qui venait de flanquer les raquettes dans le coffre.

– Viens ici, toi, pis vite à part de ça !

Antoine. Le parka bleu de ma sœur disparut dans la voiture. Il y eut des rires et des bruits de succion, vite enterrés par les nouvelles de la météo. « ...Du très beau temps dans tout l'Est-du-Québec aujourd'hui, du soleil et des températures frisant zéro Celsius mais profitez-en, sortez dehors, parce que ça se couvre cette nuit pour se gâter comme il faut demain avec des vents du nord-est de 50 km heure et de la neige, de la neige, de la neige... » La voix enjouée de l'annonceur se fondit dans la rengaine américaine Let it snow, let it snow, let it snow.

– Encore de la neige ! protesta Marjolaine sur la banquette arrière.

– Wo-là, les chansons de Noël. Ça fait !

Antoine lâcha Blanche une seconde pour s'étirer et changer le poste de radio. On aurait dit qu'ils ne s'étaient pas vu depuis une semaine. Ou même un mois. Un an. On aurait dit, des fois, qu'ils nous jouaient la grande scène, Roméo et Juliette, Love Story, Nancy et Sid Vicious... Ils en mettaient trop. Surtout ce matin.

Un riff de guitare coupa dans la chanson à vif. Sylvain avait enlevé ses verres fumés. Il me souriait, son visage appuyé sur ses avant-bras et ses avant-bras croisés sur le toit de sa voiture. Il me regardait arriver, en détail. Il m'attendait, depuis le festival du

Bois d'œuvre de Dégelis dont je n'avais pourtant pas été la reine. Ce n'était pas la robe strapless de satin vert et la couronne de pacotille que j'avais convoitées.

Avant que mon père se mette avec l'autre femme, celle aux yeux froids, il avait eu le temps de me montrer à chasser. Je ne posais pas de question quand j'étais avec lui dans la forêt ou au pied de la montagne, dans les tourbières à orignaux. J'aimais ça, le bois. J'aimais tirer dans le mille et j'aimais la viande qui goûtait sauvage. C'est un pays de bois, ici. Des montagnes de sciure dans la cour du moulin. Des convois de camions de pitounes arrimés avec des chaînes aux maillons gros comme le poing. Des essaims de scies mécaniques bourdonnants dans ce qui reste de forêts. De la sauvagine vendue au noir chez le boucher à l'année longue et des têtes d'orignaux empanachés qu'on parade sur le capot de voitures couvertes de crasse et de sang séché à l'automne. Un pays d'hommes et un pays de bois, mais c'était moi qui avais gagné le premier prix du concours de tir au pigeon d'argile. Sylvain n'avait pris que la deuxième place et depuis, j'étais la première dans son cœur. Le fait que je sois la fille du docteur ne gâtait rien. Sylvain était un gars pratique. Il avait sa voiture, il travaillait, il savait où il s'en allait et il ne se pressait pas en chemin. Il savait qu'il allait m'avoir.

Je souris, au bleu galvanisé du ciel en premier, et à Sylvain après. Blanche n'avait pas fini la soirée avec Antoine, hier soir, parce qu'elle ne se sentait pas bien, et je n'avais pas passé la soirée avec Sylvain, parce qu'il travaillait. Un remplacement de dernière minute. Moi aussi, je m'étais ennuyée de lui. S'il avait été là, ce soir-là, le soir avant qu'on aille dans la forêt, peut-être que les choses se seraient passées autrement.

Sylvain se redressa pour envoyer son mégot d'une pichenotte dans le banc de neige épais. L'hiver avait déjà enrobé tous les détails du paysage d'une couche de près de quatre pieds de neige. Ça avait tombé dru, et tôt, cette année.

« On y va ? » Réjean m'a-t-il lancé. Il attendait que je passe devant lui pour m'asseoir entre eux, en avant. Je n'eus pas le temps de répondre. La porte de la maison s'ouvrit et les deux chiens accoururent vers la voiture en jappant. Ève pleurnichait derrière Thomas, qui avait un air buté.

– C'est pas juste ! Pourquoi il faut que je reste avec elle ? Pourquoi je peux pas aller avec vous autres ?

– Tu veux ton vingt ou tu le veux pas ?

Nous nous étions pourtant entendus sur le prix de la journée.

Thomas baissa la tête.

– Oui, je le veux mon vingt. Mais c'est pas juste.

– Appelle-les chiens avant qu'on les écrase pis rentre. Je vous ai laissé des sandwiches pis de la liqueur dans le frigidaire. Tu m'as promis de t'occuper de ta sœur. Moi je te promets qu'on va être là pour souper, OK ? Si y a quelque chose, appelle ton père. Tu sais où il est.

Thomas lança un coup de pied dans le banc de neige tassé qui bordait l'entrée puis siffla les chiens et les attrapa par le collier. Le labrador noir et le retriever blanc lui venaient à la taille. Il avait grandi, mais il n'était pas encore grand.

Je me retournai pour me glisser dans la voiture. Réjean n'avait même pas refermé la portière que la Mustang bondit pour faire un U-turn dans un tonnerre de guitare et de batterie, de gravelle, et de muffler défoncé. Je me penchai vers la fenêtre ouverte pour leur envoyer la main. Je n'aurais pas dû. Eve était encore debout devant la maison, maigre et pieds nus dans son bas de pyjamas à superhéros et son trop grand T-shirt. Ses pantoufles préférées, celle avec une tête de chien, étaient trop petites, mais elle refusait de porter celles qu'elle avait reçues à Noël.

« Tu t'arrangeras, » avait dit mon père, quand il m'avait annoncé qu'il ne voulait plus payer Estelle Beaulieu pour s'occuper de la maison. Je m'arrangeais, sans mère, sans père et sans Estelle, tout comme Blanche et Thomas. Mais pour Ève, ça ne s'arrangeait pas. Au contraire.

Je repoussai la colère qui voulait se répandre en moi et je laissai rouler ma tête sur l'épaule de Sylvain. La route luisait, noire et humide, entre le village et la montagne. La paume chaude de sa main enveloppa ma cuisse et je fermai les yeux. Mon père ne voulait pas que je parte. Sylvain non plus. Pourtant je suis partie, après.

Je le connais par cœur, mon village. C'est en fermant les yeux que je le vois le mieux.

C'était un petit village blotti autour d'une église au clocher gris dans le creux d'une vallée. On y arrivait en descendant une longue pente douce qui allait de la sortie de la grande route reliant Rivière-du-Loup à Edmunston au Nouveau-Brunswick jusqu'à la rivière. Juste avant le pont qui traversait la rivière, il y avait l'hôtel, à droite, où tout le monde sortait le vendredi et le samedi soir. Le village de Dégelis commençait au pont et notre maison était la première après la rivière, à gauche. Une première rue, du même côté que notre maison, menait à la Fraser and Son Sawmill Company. Puis la route amorçait un virage, épousant le cours de la rivière étroite, et sur la droite se dressait le garage engoncé dans la ferraille et les pneus. C'est là que Thomas avait rêvé de travailler. Garagiste, ou garde-chasse. C'est ce qu'il voulait faire, le plus tôt possible. Il n'aimait pas l'école. Blanche non plus, mais elle voulait être vétérinaire alors elle s'appliquait tant bien que mal. Après le garage, le village se resserrait autour de l'intersection en étoile de la rue principale avec la rue St-Pierre, qui s'ouvrait entre le magasin Co-op et le restaurant chinois, et la rue St-Paul, qui prenait entre l'église et la cour à bois du moulin à papier pour mener au cimetière.

C'était une église de village aux terres pauvres, encerclées par la forêt. Une église de bois, plutôt que de pierre, avec un clocher peint d'une teinte argentée au reflet mat, comme l'étain. Les grandes fenêtres étaient en vitre, non pas en verre coloré de vitrail, sauf pour la rosace au-dessus de l'autel. De la broche à poule les protégeaient des balles qui venaient de la cour d'école, juste à côté. On n'avait que quelques pas à faire pour aller confesser les carreaux cassés et les bonbons volés, tous les vendredis, dans les petites chambres de bois aux rideaux de velours rouge qu'abritait l'église.

L'église était le centre du village, mais c'est l'ange qui était le cœur de l'étoile, une statue d'un blanc douteux et d'un style fade qui trônait sur un terre-plein rond. C'est sous ses ailes à demi déployées que les jeunesses du village se rencontraient au soir tombant, quand les six ampoules de l'auréole de l'ange s'allumaient après un bref soupir électrique. Il y en avait toujours au moins une de brûlée. Ça lui enlevait de la sainteté.

Tout était paisible, ce matin-là, quand nous traversâmes le village. Il était à peine huit heures et demie. Nous ne croisâmes qu'un pick-up qui maraudait lentement. Le

Cercle des fermières devait être réuni dans le sous-sol de l'église, parce qu'il y avait quelques voitures dans le stationnement et du va-et-vient près de la porte de côté. Les magasins n'étaient pas encore ouverts. C'était un samedi, la fin des vacances de Noël et un lendemain de la veille. Il n'y avait aucun signe, aucun présage visible sur le visage de l'ange ou ailleurs, de ce qui nous attendait là-bas. Ce matin-là, de toute façon, je ne regardais même pas le village défiler. Ni l'ange, ni l'église, ni la porte de côté, que les fermières avaient dû trouver battante. J'avais les yeux fermés. Antoine et Blanche pépiaient et gloussaient comme des nouveau-nés sur le banc à l'arrière et Marjolaine agaçait le cou de Réjean du bout des doigts.

À la sortie du village, nous prîmes à gauche à la fourche. La droite menait à la plage publique et à la route des chalets qui bordaient la grève. Le pavé finissait là, et après quelques champs accidentés, la forêt dressa ses murs de part et d'autre du chemin de terre. Les cailloux, qui roulaient tambour battant contre le dessous de la voiture en été, étaient couverts de neige. La route, feutrée, glissante, se mit à monter. Quinze minutes plus tard, nous étions arrivés au pied de la montagne. Nous avions décidé de nous rendre jusqu'au sommet, à la tour des garde-feux. Le chemin d'accès, juste assez large pour une voiture, n'était pas déblayé. C'était devenu un grand sentier blanc qui nous invitait à faire le tour de la montagne trois fois avant d'atteindre la plaque chauve où se dressait la tour. Nous étions venus ici souvent, en été comme en hiver, à bicyclette ou en motoneige. Aujourd'hui, nous irions en raquettes. L'aller-retour devrait prendre à peu près cinq heures, plus une pause d'une heure en haut pour le pique-nique. Je regardai ma montre. Il était presque neuf heures. J'estimai que nous serions de retour à la voiture vers trois ou quatre heures, avant la noirceur. Sylvain éteignit le moteur, mais laissa la clef dans le démarreur pour ne pas la perdre dans les bois. Nous ouvrîmes les portières et le soleil nous aveugla, comme prévu. Le silence, après le bruit du moteur et de la radio, nous prit par surprise.

– Aye. Il fait-tu assez beau à ton goût ?

Marjolaine souriait grand.

– Yaaaah !

Blanche lança un cri de joie en tournoyant sur ses talons. La forêt vola son cri et le renvoya, plus loin, sur la face de pierre nue de l'autre montagne. Antoine s'étira comme un chat avant de frissonner un peu. Il portait des gants et un foulard brun, mais pas de tuque. Il n'aimait pas cacher sa belle tignasse. Il avait des cheveux de filles, épais et vagués, d'un blond un peu terne en hiver mais qui blanchissait en été. Sylvain avait déjà sorti les raquettes et les sacs à dos du coffre. Réjean, après avoir donné une jambette à Marjolaine, qui l'avait facilement esquivé, regardait le sentier, un poing sur la hanche.

– Une chance qu'on n'est pas venu en ski-doo... On aurait eu de la misère. Regarde-moi donc l'épaisseur de la neige, toi.

Je pris ce que je croyais être mon sac à dos. Il était très lourd. Curieuse, je l'ouvris. Un six-pack de bière et une bouteille de caribou. J'en soulevai un autre, celui de Réjean. Il y avait au moins un autre six-pack là-dedans. Je regardai Sylvain.

– T'es sûr que tu veux traîner tout ça ? C'est pas pesant à moitié.

– Ce sera pas pesant longtemps. On va boira la bière en montant, avant qu'à gèle. La bouteille de Caribou, a gèlera pas. Du fort de même, ça gèle pas. On le boira quand on voudra.

Il avait raison. Du fort de même, ça gelait jamais, mais ça faisait souvent du trouble qui aboutissait sur le perron de la maison du docteur dans le milieu de la nuit.

– Aille, Rose, arrête !

J'avais dû froncer les sourcils et durcir ma bouche. Blanche m'avait vue.

– On veut juste finir les vacances en beauté, OK ? Envoye, laisse-toi aller un peu. T'en as besoin, mère supérieure !

Avant que j'ai eu le temps de la voir venir, Blanche était sur moi. Elle me poussa des deux paumes, à plat contre mes épaules, et je tombai à la renverse. Le ciel était jaune de soleil, comme les cheveux d'Antoine. C'est lui qui vint me tendre la main, pour me relever. Il tira si fort que je me retrouvai contre lui. Comme avant, quand il dansait avec moi à l'hôtel. Avant que les filles se tuent à lui dire qu'il était beau et qu'il se mette à croire que c'était là une grâce spéciale qui lui donnait des droits. Avant qu'il ne mette la main sur Blanche. Comme avant, et comme hier soir. J'évitai ses yeux et il s'éloigna

aussitôt sa galanterie faite. Je regardai par-dessus mon épaule. J'avais laissé un contour surpris en tombant, jambes et bras affolés dans la neige profonde.

Quand nous sommes entrés dans la forêt, le soleil zigzaguait entre les pointes des épinettes noires, les croix de bois humides des hêtres nus et les nuages buissonneux du sumac rouge. La neige, gluante, s'alourdissait sous la chaleur et le film de sueur à sa surface collait aux raquettes. Il faisait toujours plus froid ici, même à la base de la montagne. La grêle d'hier, au village, était tombée en neige ici. Tout était mou, sans couche de glace pour nous empêcher d'enfoncer.

La montée était dure. Sans nos raquettes, comme de grosses pattes d'ours tendues de babiches sur un cadre de bois, nous nous serions enfoncés jusqu'à l'entrejambe. Il fallait vraiment pomper les genoux dans la neige épaisse et sauter d'un pied à l'autre, les jambes légèrement écartées. Nous nous étions coupés des bâtons, mais ils s'enfonçaient, et ne nous étaient pas utiles.

Le soleil nous chauffait le dessus de la tête. Nous avions enlevé nos tuques et nos mitaines. Les trois gars avaient noué leurs chandails de laine autour de leur taille. Des morceaux de neige gelée, comme des pendeloques de cristal, s'accrochaient au pan de grosse laine qui leur battait aux fesses. Ils nous avaient bombardés de boules de neige depuis le départ et maintenant ils se pourchassaient, brandissant les bâtons comme des épées en faisant tournoyer leurs frocs de cuir au-dessus de leur tête. Ils se poursuivaient le long de la crête des lames de neige qui menaient vers le sous-bois bordant le sentier. Nous nous bornions à monter, d'un pas régulier, nos manteaux ouverts et le souffle court. Blanche ouvrait la piste, je suivais, et Marjolaine, qui était plutôt ronde, fermait la file. Je l'entendais haleter. Mon dos était trempé sous mon sac à dos, entre mes omoplates. Je m'en voulais de ne pas avoir pensé à amener un vêtement de rechange. Quelque chose de sec, à enfiler après le pique-nique. Au moins, le sac serait moins lourd et ce serait plus facile en descendant.

– Aille, les filles ! On prend un break.

C'était Sylvain.

– À peu près temps...



Marjolaine se laissa tomber par terre. Je fis de même, à côté d'elle, et lui offris du fromage et des raisins secs. Les gars se débarrassèrent de leur sac à dos et sortirent la bière. Blanche en prit une et la but, goulûment. Elle était debout, à côté d'Antoine. On les prenait souvent pour frère et sœur. Des jumeaux. Ils étaient de même grandeur, mais elle avait les épaules plus larges que lui. Le visage aussi. Ses yeux pâles étaient écartés au-dessus de pommettes hautes et d'une grande bouche. Elle avait l'air d'un soleil, rond et lisse. Lui, d'une flamme, mince, souple, imprévisible. Ensemble, leur énergie respective se décuplait et irradiait. Ils vivaient vite.

J'avais soif. Je mangeai quelques poignées de neige, même si je savais que la neige n'étanche pas la soif. Elle ne fait que l'agacer un peu. Mais c'était un geste automatique, qui venait de mon enfance. Un rituel. Un mystère. Toute cette poignée de neige qui ne devenait qu'à peine le goût de l'eau...

Le soleil était beaucoup plus haut que la bordure effilochée de la cime des arbres. La forêt s'ouvrait autour de nous, d'un vert foncé hérissé d'aiguilles et gommé de sève, avec des cocottes brunes piquées ici et là. D'épaisses crêpes de neige tombaient des branches basses des épinettes. Le cœur des arbres de bois tendres, gonflés d'humidité, craquait en prenant de l'expansion sous la gaine d'écorce. Les mésanges aux capuchons noirs et au plumage bouffant se relançaient d'un arbre à l'autre, inspectant les branches pour des œufs d'insectes. Les écureuils et les lièvres, qui avaient creusé des tunnels, sortaient de leurs trous pour bondir sur la neige, parfois brillante, parfois sombre, là où l'entrelacs des branches dessinait une dentelle bleue marin. Ils y laissaient des pistes comme du braille, ces traces que les aveugles suivent du bout des doigts pour atteindre la fin de l'histoire. Un faisceau de bouleaux à la peau de satin pâle jaillissait d'un creux rempli d'ombre. Plus loin, des hêtres jaunes portaient tous un anneau mouillé juste au-dessus de la ligne de neige. Les trembles étaient maigrichons sans leur tête de feuilles argentées qui s'affolent à la moindre brise. Il n'y avait pas de vent.

Je me sentais bien, enroulée dans la neige et la forêt comme dans une grande couverture, mes poumons récurés par l'air frais avec, sur ma langue, le goût des lacs noirs condensé dans la neige. J'avais communiqué et je faisais partie de cette forêt aux bras ouverts, grouillante de vies minuscules. Je pouvais presque encore croire, à ce moment-là,

que j'avais moi aussi un cœur de bois tendre qui serait d'ici pour toujours. Parce que c'était ici que j'avais grandi, dans le giron de cette forêt où j'avais chassé, embusquée dans les marais embrouillés des vapeurs de l'aube. J'avais pêché à la brunante, la surface de l'eau roussie par le couchant, et j'avais nagé dans nos rivières qui puaien la chimie des moulins à bois. J'avais fait des balounes de gomme rose sous le regard creux de l'ange, au centre du village, et j'avais embrassé des gars de mon âge, à l'haleine chargée de rhum and coke, à côté du feu sur la grève. C'est ici que je vivais et que vivaient tous ceux que je connaissais. Et ceux que je connaissais se moquaient des autres qui partaient, pour étudier ou pour travailler. Ou pire. Pour voyager. *Voir du pays*. La belle affaire. Le pays était ici.

– Tiens, me dit Marjolaine.

Elle avait une gourde d'eau, une de ces gourdes en peau, avec une cordelette rouge pour ne pas perdre le bouchon. Marjolaine et moi, on s'était connus sur les bancs d'école, en première année. Elle restait à un bout du village, moi à l'autre, mais ça n'avait pas d'importance. Elle venait chez nous après l'école et on faisait nos devoirs ensemble. Ce n'est pas drôle d'être la dernière d'une famille de quatorze enfants. Il n'y avait pas de bonne chez les Paradis, et pas souvent de dessert. Antoine et Marjolaine avaient toujours été bienvenus à notre table. Bien qu'un an plus vieux, Antoine était dans la même classe que nous. Il avait doublé sa troisième année quand il avait eu la scarlatine. Marjolaine avait cessé de m'envier quand elle s'était rendu compte que chaque famille a ses problèmes, même celle où la bonne faisait un gâteau au chocolat tous les jours.

C'est quand je lui rendis sa gourde que je remarquai qu'elle me regardait de travers.

– Comment t'es rentrée, hier soir ? On t'a perdue de vue.

– À pied, lui répondis-je. J'avais envie de marcher.

– À pied à grêle ?

– Ça pas duré longtemps.

Marjolaine jeta un coup d'oeil autour d'elle avant de continuer.

– T'étais-tu toute seule ?

J'aurais dû l'envoyer promener, même si c'était mon amie, mais je lui dis la vérité. La vérité me rendit triste, tout à coup

– Oui, j'étais toute seule.

– T'as-tu vu Antoine ?

– Ben oui. Tu l'as vu ,toi aussi, niaiseuse. Y était dans le stationnement avec nous autres. Je l'ai pas vu partir.

Encore une fois, c'était la vérité. Je n'avais pas vu Antoine sortir de l'église où nous avions pris refuge.

– Tu portais-tu ton manteau de fourrure ?

– Ben voyons donc Marjolaine, tu sais ben que je portais mon manteau de fourrure ! T'étais là, toi aussi, me semble ? Pourquoi tu me demandes ça ?

Marjolaine secoua ses couettes gelées et son pompon rose avec un sourire qui effaçait tout.

– Pour rien, oublie ça.

Je ne demandai pas mieux.

Les gars froissèrent les cannettes dans leur poing avant de les tirer à bout de bras. Ensuite, ils allèrent se soulager, à l'orée du bois. Je resserrai la lanière de cuir qui attelait mes mocassins à mes raquettes de quelques crans. Le cuir était mouillé et lâche. Nous nous remîmes en marche, la journée aussi intacte qu'un sou neuf devant nous.

La tour se dressait sur une plaque de terre irritée par le vent. Elle était arrimée à la montagne par des filins de fer qui sifflaient, ses quatre pattes prises dans des blocs de béton. Il ventait toujours au sommet. Je regardai l'heure, mais je n'avais plus ma montre. Elle avait dû se défaire sans que je ne m'en rende compte. Je regardai le ciel. Il avait pâli et l'éclat du soleil aussi. Nous étions fatigués, morts de faim. Le chemin avait été plus long que prévu. Nous avions perdu du temps à nous amuser, au début, avant de finir la montée presque en silence.

Nous avons planté nos raquettes dans un banc de neige, près du dernier bosquet d'arbres, avant de traverser l'espace à découvert. Des cailloux et des tessons de bouteilles bruns et verts y étaient enchâssés dans une couche raboteuse de glace grise. Nous nous

sommes attaqués aux barreaux de fer rouillés de la longue échelle qui menait à la plateforme d'observation. J'ai compté les échelons, même si Sylvain, qui montait derrière moi, s'acharnait à me donner des coups de tête et à ratourer entre les jambes de mon pantalon épais. Il y avait 242 barreaux.

On voyait très loin, comme à vol d'oiseau, du haut de la tour. Le paysage aplati ressemblait à une carte. Le village était au sud, là où la fumée sortait des cheminées du séchoir à bois. À l'est, il y avait la tranchée nette de l'autoroute et celle, sinueuse, de la rivière. À l'ouest, des champs sillonnés de pistes de motoneige et de la forêt, coupée à intervalles réguliers par des routes de rang. Et encore de la forêt, plus dense, au nord, qui s'étirait le long d'un chapelet de lacs étroits dont l'un était troué par une île ronde, une pupille sombre sur le plan d'eau gelé recouvert de neige. À flanc de montagne, parfois, on voyait une section carrée de coupe à blanc comme une tonte sur le dos d'un mouton. Plus loin, le blanc, le vert et le brun se mêlaient au bout de l'horizon dans un fondu bleui d'atmosphère.

C'est ce que nous vîmes en nous appuyant à la rambarde de la plateforme, mais pas pour longtemps. Juste le temps de crier à plein poumon et d'écouter l'écho multiplié de nos voix avant qu'elles ne s'éteignent. Juste le temps de cracher en bas et de nous bousculer un peu, jusqu'à ce que nous tombions les uns sur les autres. Une pile de rois et de reines gueux et preux, à la plus haute tour du royaume.

Je mordis dans mon sandwich à la dinde et la gelée de canneberge rouge pissa entre les deux tranches épaisses de pain frais. Des restes n'eurent jamais si bon goût. Nous étions assis sur nos sacs, le dos contre le garde-fou en planches, pelotonné les uns contre les autres. Après les sandwiches, toutes les mandarines et la moitié d'une jarre d'arachides salées y passèrent. Nous buvions ce qui restait de la bière comme si c'était de l'eau. Quand la bière fut finie, Sylvain tira la bouteille de 26 onces d'alcool 80 proof de son sac. Il y avait un chevreuil rouge, immobilisé en plein élan, sur l'étiquette blanche. Le mot CARIBOU était écrit dessus, en lettre noire.

– Now we're talking, dit Sylvain avec un sourire en coin. Il parlait anglais, parfois, des expressions qu'il avait apprises sur les chantiers ou sur le quart de nuit. C'était lui le plus vieux. Il avait vingt ans, et Réjean dix-neuf. Ils pouvaient acheter du

fort à la commission des alcools alors que nous ne pouvions que sourire à l'épicier en payant une caisse de vingt-quatre. De toute façon, dans ce coin-ci, la bière était un breuvage au même titre que le Coke Diète. Pour la forme, on disait que nos parents nous avaient envoyés, et l'épicier nous faisait un clin d'oeil.

Sylvain brisa le sceau de la bouteille et dévissa le bouchon avec hâte, d'un coup de pouce. Le bouchon rebondit sur les planches avant de tomber dans une craque, jusqu'en bas.

– C'est pas grave. Moi je la ramène pas, ça fait qu'on ferait mieux de la boire.

Sylvain se leva et brandit la bouteille par le goulot en criant.

– À nous autres !

Puis il but un long trait, la tête tirée en arrière, et un autre, et un autre, sans reprendre son souffle. Quand il laissa aller la bouteille, il s'ébroua en louchant un peu sous le choc de l'alcool brûlant son chemin en lui. Il s'essuya la bouche. Ses lèvres étaient mouillées et il souriait à pleine dent, y compris celle en or, en arrière.

– Envoye, Sylvain, t'es capable, un autre p'tit coup de caribou ! dit Réjean.

Sylvain releva le défi et but encore, une gorgée à peine, avant de s'étouffer et de tousser, plié en deux

– Passe ça par icitte !

Réjean tendit la main, avec l'assurance tranquille de l'aîné, mais Antoine, plus vif que lui, lui vola son tour et porta la bouteille à sa bouche comme si sa vie en dépendait. Sylvain avait mis la barre haute, mais Antoine but une gorgée de plus que lui. Réjean lui envoya une claque derrière la tête et prit son tour sans renchérir. Il passa la bouteille à la plus jeune. Blanche but un long trait, elle aussi, en frémissant, les yeux fermés. Elle portait de l'ombre à paupière bleue et ses cils étaient gommés de mascara. C'était nouveau, ce maquillage, elle qui avait été un tomboy qui couvrait ses cahiers d'école de chevaux cabrés. Elle me tendit la bouteille avec des joues roses, ses yeux cernés de noir. Le mascara était cheap et il avait coulé, là où l'alcool avait tiré des larmes. Je ne pris qu'une ou deux lampées, très courtes. L'alcool me brûlait méchamment la gorge, mais, après, je sentis une fournaise s'allumer dans mon ventre, une chaleur qui se répandait comme de l'huile, très fluide, jusqu'au bout de mes doigts froids, de mes orteils.

Le chevreuil rouge passa de main en main à bon rythme. J'en repris, moi aussi, plusieurs fois. L'eau de feu se répandit en nous, réveillant les vieilles chansons à boire. *Chevaliers... de la Table Ronde... allons voir... si le vin est bon... Allons voir ! Oui-oui-oui ! Allons voir ! Non-non-non ! Allons voir... si le vin est bon-on-on !*

Après avoir chanté, j'en ai eu assez. Pendant que les autres prenaient des paris à savoir qui extorquerait la dernière goutte de la bouteille, j'avais sorti la bûche de Noël et le thermos de café noir, que je partageai avec Marjolaine. Je pris soin de garder du café pour plus tard. Ils en auraient besoin

C'est Antoine qui but la dernière goutte. Titubant, les yeux à la nage, il se mit debout et leva ses bras dans un geste triomphant, la bouteille vide à la main. Puis il hurla. Très fort. Son cri porta. Très loin. J'eus un instant une vision d'avalanche, de neige épaisse qui se détache et efface tout sur son passage, y compris les tours de feu et les montagnes. Blanche se hissa le long des jambes d'Antoine, titubant elle aussi, en hurlant comme une louve. Sylvain et Réjean se joignirent à eux, de leurs voix plus graveleuses.

– Hip-hip-hip... Hourra ! Hip-hip-hip, hourra ! Il est des nôtres, il a bu son verre comme les autres !

Nous criâmes aussi, Marjolaine et moi, sans lever plus que notre poing, dans une sorte de paresse de digestion, une indifférence léthargique.

J'aurais voulu dormir, mais quand je vis Blanche debout avec Antoine sur le rebord étroit du garde-fou, sa main trop petite pour encercler le poteau de coin, je sautai sur mes pieds. En plus, ma soeur essayait avec des gestes malhabiles de voler la bouteille vide des mains d'Antoine.

– Aille, êtes-vous fous ?

C'était comme s'ils dansaient tous deux, au bord du vide. L'avalanche, la boucle, la neige qui reculait et Blanche qui tombait : l'étrange vision de la nuit précédente m'étais soudainement revenue à l'esprit.

– Non. Sont pas fous, mais ils sont saouls, dit Marjolaine. Pis moi avec. Le chemin a besoin d'être droit, parce que je suis pas mal croche.

Je la regardai, surprise. Je venais de me rendre compte que mes jambes étaient molles, mes mouvements au ralenti, et le monde flou.

Blanche s'était emparée de la bouteille et elle trépignait. Son visage n'était plus celui de la jeune femme maquillée de tout à l'heure, un peu maussade, mais celui de l'enfant qu'elle avait été: rétive et radieuse. Je ne vis pas la bouteille tomber. Nous attendîmes un long moment, immobile, que le verre éclate en mille morceaux, mais la bouteille vide ne se brisa pas avec les autres sur la terre gelée. Nous avons pensé, un instant, que le chevreuil rouge, figé dans son saut de papier, s'était tout simplement volatilisé. Ou évaporé, comme l'eau de vie.

– Je la vois ! Est-là, proche des raquettes ! Dans le banc de neige.

Le vent soufflait assez fort pour pousser un 26 onces vide loin de son point de chute naturelle. Et quelqu'un avait replié la carte. Il ne restait plus rien à regarder, du haut de la tour. Le temps s'était brouillé.

Le vent avait tourné et venait du nord-est. Le nordet nous poignardait dans le dos de sa longue lame froide alors que nous descendions tant bien que mal de la tour. Antoine manqua pied et glissa le long des derniers barreaux pour atterrir carré par terre.

– T'es-tu correct, Antoine ?

Sylvain vint l'aider à se remettre sur pied.

– Qu'est c'est que tu me veux, toi ? J't'ai pas sonné.

Antoine regardait Sylvain comme s'il ne savait pas à qui il avait affaire. Il avait l'air hébété. Son ton était agressif. Réjean s'entremet entre eux.

– Antoine, c'est juste nous autres, Antoine.

– Toi non plus, j't'ai pas sonné.

Il leur tourna le dos et se hâta vers le bosquet pour pisser en se frottant les reins.

Je n'avais fait que quelques pas sur la rocaille glacée quand quelque chose m'arrêta. Quelque chose de déchiré, un lambeau, accroché à un petit arbuste épineux. Un détail, vraiment, mais un détail que je connaissais si bien, sans être capable de dire exactement d'où il provenait. L'ivresse aiguësait mon regard, mais dans un rayon très étroit. Une chose à la fois. Je m'agenouillai en ôtant ma mitaine pour palper le vol des

hirondelles brunes sur la soie grise. Elles étaient si petites. Leurs nids garnis de coquilles mouchetées n'étaient pas plus gros que l'ongle de mon pouce.

Ma mère, Marie-Louise Maloney, aimait venir ici. Pour la vue, qu'elle disait. « On y voit si loin... » Elle disait aussi que le vent chassait ses ennuis. Ses maux de tête aussi. Je regardai à nouveau la tour qui vibrait au vent en essayant de secouer ses amarres. Comment Malou avait-elle pu grimper jusqu'à la plateforme en gant de kid et en talon haut ? Blancs à partir de Pâques, noirs ou bruns en hiver, les gants. Et les souliers avec. Malou se mettait sur son trente-six, toujours, pour ses aérations à la tour de feu. Une jupe de ligne A en tweed pâle assorti d'un manteau trois quarts avec des boutons aussi gros que des poudriers. Elle nouait son foulard de soie autour de ses cheveux soigneusement mis en pli au spray net. J'avais entendu dire qu'elle ne venait pas seule au sommet de la montagne, quand l'automne mettait les feuilles à feu et à sang.

« Maloushkaïa ! »

J'imaginai quelqu'un derrière ma mère, un homme qui portait un bonnet d'astrakan gris et qui cachait de petits lapins à la fourrure douce dans les poches de son grand paletot. Il appelait ma mère qui grimpait, plus haut, toujours plus haut, un barreau à la fois. Et la main de l'homme, derrière elle, enveloppait son mollet gainé de nylon et glissait, toujours plus haut. Les nuages au sommet de la tour et la peau des cuisses de ma mère avaient la même couleur laiteuse. Elle se retourna, ses yeux meurtris de mauve et ses joues roses de plaisir. Elle cria. Mais il était trop tard. Le foulard s'était dénoué et une rafale furieuse l'avait emporté. Le Russe n'avait pas eu le temps de le rattraper.

J'abandonnai le lambeau de soie effiloché là où il était. La maison était déjà trop pleine des reliques que ma mère avait laissées derrière elle quand elle était partie pour de bon.

Il n'y avait plus de silence, au sommet de la montagne. Rien que du vent, mauvais, qui sentait la neige. Il faisait gris, un gris épais et mouillé. Les longues branches nues des arbres grinçaient en se balançant et les buissons étaient pris de frisson. Je tournai dos à la tour pour courir vers les raquettes, et les autres. Le vent me poussa. Il fouetta mes



cheveux dans mes yeux et remplit ma bouche de la frange rouge de mon foulard. Je cherchai Réjean et Marjolaine. Ils n'étaient pas là. Étaient-ils déjà partis ? Je crus les entendre rire, quelque part, dans la forêt. Blanche et Antoine, raquettes en main, s'esquintaient contre Sylvain. Les armatures de bois claquaient les unes contre les autres. J'entendis un cadre se rompre, d'un coup sec. Antoine regarda, étonné, la tête arrondie de la raquette qui ballait, retenue seulement par le lacis de babiche. Il se mit à rire. Eux aussi. Moi aussi. Du moins, je pensais rire et pourtant je n'entendis qu'un murmure sourdre de ma bouche. Antoine pivota sur lui-même, plusieurs fois, avant de lancer la raquette cassée à bout de bras. Puis, étourdi, il se raccrocha à Blanche, en passant son bras à son cou. Il appuya son front et son nez contre son visage, comme s'il s'y réchauffait.

— J't'aime, bébé. Savais-tu ça ? Si tu savais comment je t'aime.

Il avait, les yeux fermés et la commissure affaissée de ses lèvres lui donnait l'air triste. Il se laissait aller contre Blanche de tout son poids. Ils glissèrent ensemble dans la neige. Antoine se coucha de tout son long sur elle, paume à paume et bouche à bouche. Il l'embrassa. Longtemps. Ils ne bougeaient plus, sauf pour le mouvement circulaire de leur bouche et celui, un peu plus ample, de leurs hanches.

Ils avaient beau faire, mais je ne les croyais pas. Je n'y voyais que du feu, un feu nourri par l'alcool qui leur coulait le long des reins. Ce n'était pas de l'amour, mais du désir, et j'avais déjà vu où menait le désir. Malou avait dégringolé bien assez vite après le départ du Russe, du haut de la tour sur la montagne jusqu'au fond du lit glauque de la rivière, les pieds croûté de boue. Elle était partie, après. Malou était partie, trois fois en tout, mais elle revenait toujours, après quelques mois. Ce jour-là, je me rendis compte que ça faisait plus de quatre mois qu'on l'attendait, sur le qui-vive.

Je dus m'appuyer contre un arbre, étourdie. Je cachai mon visage dans mes mains pour arrêter les images qui dérapaient sous mes yeux, en saccade, d'une scène à l'autre. Le pain de viande, le couvert de plus, l'infirmière enceinte, notre demi-sœur en pourpoint de velours qui patinait si vite, à reculons, le Russe caché entre les quartiers de chevreuil pendus dans le garage, les pigeons d'argile éraflant le ciel d'août, la grande roue lumineuse de la foire, la chair rose et juteuse des pamplemousses... D'autres images, plus fraîches, plus troubles, se pressaient derrière mes paupières closes. Des chandelles

votives, qui s'éteignaient une à une, comme autant d'espoir. L'église. La grêle. Pourtant, la neige ne portait pas la marque de la grêle d'hier soir, pas ici. Avais-je seulement imaginé mon sacrifice ? Et la voix d'Antoine, dans l'église bruissante, loin de moi ? « Quand je vas mourir, est-ce que tu vas venir m'allumer un lampion ? » J'étais encore assise sur le dernier banc. Antoine mouchait la flamme de chaque bougie en pinçant la mèche entre ses doigts. Au début, il les mouillait, mais après une couple de douzaines de mèches, ça c'est mis à sentir la chaire brûlée. « Tsé, Rose, c'est pas juste ce qui se cache sous la terre que je peux deviner. Toi, tu vas continuer de marcher. Tu vas aller loin. Mais oublie-pas de venir allumer tous les lampions de l'église, pour moi. Juste une fois. » La dernière flammèche disparut dans le noir avec Antoine. Je ne le vis pas sortir, mais j'entendis la porte de côté grincer, puis battre.

Quand j'ouvris les yeux à nouveau, le souffle court, écoeurée, Sylvain était là. Son visage, près du mien, était énorme. Il remplissait mon horizon. Sa barbe était raide et blanche de givre, mais ses yeux étaient chauds et bruns comme du fudge frémissant dans une casserole de cuivre. Un flocon de neige, un seul, parfaitement ciselé, reposait sur l'un de ses cils. Sylvain cligna des yeux, rapidement, plusieurs fois de suite, et l'étoile fondante à six pointes disparut. Je tendis ma main nue vers le lobe de son oreille, où brillait un anneau d'or épais. Sa peau était chaude, le métal froid. Sylvain s'approcha encore plus, la bouche entrouverte. Il me poussa le long de l'arbre pour m'embrasser. Comme si ça allait de soi. Comme si la raquette n'était pas cassée. Comme s'il n'y avait pas de tempête embusquée sur le chemin de retour. Comme s'il ne faisait pas déjà assez froid. Comme si nous avions la vie devant nous pour nous aimer et que cette vie était déjà tracée à l'avance. Et qu'elle commençait ici, tout de suite. Ma langue n'était plus qu'un morceau épais de quelque chose de caoutchouteux, mes papilles gustatives éventées par l'eau de vie. Je me vis rire de surprise. Sylvain recula, les sourcils froncés, les yeux rétrécis. Il dit quelque chose que je n'entendis pas, ses mains pointant vers sa poitrine, avant de disparaître de mon champ de vision. Je ne le suivis pas. J'avais besoin de l'arbre pour ne pas tomber. Je me mis à pleurer, pour rien. Tout le monde sait que j'ai le vin triste.

La forêt et le ciel étaient exsangues, drainés des couleurs brillantes du début de la journée. Il ne restait qu'une bande violacée à l'horizon, un ruban piqué de neige. Les grappes de flocons tourbillonnaient paresseusement, comme au ralenti. Il ventait moins entre les arbres qu'au sommet. Je sortis mes mains de mes mitaines pour essuyer mes larmes et réchauffer mes joues froides. Mais mes mains étaient froides, elles aussi.

Je regardai autour de moi. Ils étaient tous partis. Il n'y avait que des arbres, et entre chaque arbre, un portail étroit s'ouvrait. Je me tournai vers l'endroit où le violet était taché de rouge, du côté du couchant. L'ouest. Mais de remettre les points cardinaux à leur place dans le ciel ne me rassurait pas.

Mon sac à dos était là, près de moi. La tour n'était pas loin. J'y retournai pour récupérer mes raquettes, la seule paire qui restait dans le bosquet. Un piétinement désordonné dans la neige, une confusion d'ovales peu profonds et de treillis de babiches, partait dans plusieurs directions. Je décidai de suivre la piste la plus facile à voir, celle où je n'avais qu'à connecter les trous de pas : la trace d'Antoine, et de son pied sans raquette. Je partis vite, pour me réchauffer, en pompant furieusement les genoux et en battant des bras. Je criai leurs noms.

– Blanche !

Personne ne répondit. Je marchai, obstinément, d'un trou de pas à l'autre. Quand j'entrevis le ciel à nouveau, la large bande avait rétréci et n'était plus qu'une raie de lumière, comme sous une porte fermée.

– Syl-vain ! Marjo !

Le jour tombait, un peu plus, avec chaque flocon de silence. La neige était grise. Les arbres, bleus.

– Antoine ?

Il était accroupit contre un arbre et tremblait violemment. Ses bras croisés sur sa poitrine et ses mains agrippées à ses manches essayaient en vain de contenir l'œuvre du froid. Son visage était gris, comme la neige, et ses lèvres, bleues, comme les arbres. J'aurai pu le manquer facilement. Il fixait le sol, là où les traces de pas se rencontraient.

Blanche était juste à côté, debout, le visage tourné vers l'écorce d'un arbre auquel elle s'appuyait à deux bras.

– T'aurais pas dû nous suivre, Rose. On a tourné en rond, me dit Blanche, la voix défaite.

– C'est pas grave. On va rebrousser chemin pour retourner en haut, et de là on va pouvoir retrouver le sentier. Les traces seront déjà tapées, là-bas. Ça va être plus facile pour Antoine.

J'avais mis de l'assurance et du calme dans ma voix. J'ôtai mon sac à dos pour en sortir le reste de café et les pinottes salées.

– Tiens, prends ça.

Blanche eut un haut-le-cœur et repoussa le café encore tiède que je lui tendais. Antoine en but un peu, et mangea quelques noix. Le tremblement qui l'agitait devint plus léger, un long frisson, mais il avait toujours l'air épuisé. Je bus moi aussi, et me sentis mieux.

– Faut y aller. Il fait presque noir.

Ils ne bougèrent pas. La nausée plia Blanche en deux, son dos parcouru de soubresauts. Elle vomit, violemment. Quand elle eut fini, je lui lavai le visage avec de la neige. Elle en prit un peu dans sa bouche, avant de lâcher l'arbre. C'était un gros pin, avec des branches bien réparties tout le tour de son tronc. Je défis mes raquettes.

– Attendez-moi une seconde.

Les branches commençaient assez bas, mais cassaient sous mon poids. C'était un vieil arbre desséché, mais en faisant attention de poser le pied tout près du tronc, je réussis à monter malgré les aiguilles qui me griffaient les poignets et les joues. J'eus un sentiment d'immense soulagement quand je vis, du haut de l'arbre qui ployait sous mon poids, que rien n'avait changé. Tout était là, à portée de la main, bien que voilé par la neige et la brume: la surface nette du lac, la pupille de l'île, la cicatrice noire de la route... Je pouvais même apercevoir, le cœur en joie, les points lumineux à la queue leu leu qui commençaient à la fourche pour aller vers le village. Mais je ne voyais pas le chemin d'accès étroit, enfoui entre les arbres.

– Sylvain !

Vain-vain-vain.

– Mar-jo-o !

Jo-oh, Jo-oh, oh.

Rien. Seulement que l'écho. Ils étaient peut-être de l'autre côté de la montagne. Je descendis en hâte, me laissant glisser dans un crépitement de branches cassées. Il ne nous restait qu'à descendre jusqu'en bas. C'était tellement clair, vu d'en haut. Je ne pouvais même pas comprendre comment nous avions pu nous perdre.

Je me hâtai de remettre mes raquettes, mes doigts pleins d'impatience. Par ici !

Je repris mon sac à dos, ajustai mon capuchon et enroulai mon foulard deux fois autour de mon cou.

– Nous ne sommes pas si loin que ça. Comment je te gage que les autres sont déjà à la voiture, et qu'ils nous attendent.

Mais n'auraient-ils pas klaxonné, s'ils étaient à la voiture ? Ne seraient-ils pas partis chercher de l'aide, pour nous retrouver ? La route m'avait semblé déserte. Peut-être qu'ils étaient perdus, eux aussi.

J'arrachai un brin de laine de la frange rouge et l'attachai à une branche. Juste au cas où le nordet deviendrait vraiment mauvais et qu'il efface nos traces. Je fis face au bas de la montagne, cherchant des repères. Je ne pouvais pas me fier au vent. Sa course était coupée par les arbres et les rafales, soudaines et à pic, tournoyaient en faisant lever des entonnoirs poudreux. Mais il y avait de la neige collée au côté droit des arbres, et une langue creuse s'étirait vers la gauche à partir de la base de leurs troncs. Je me mis à marcher, droit devant moi, dans la ligne de pente. Je jetai un coup d'oeil par-dessus mon épaule pour m'assurer que Blanche et Antoine me suivaient.

Blanche avait prêté son foulard à Antoine et l'avait arrangé autour de sa tête comme notre mère le faisait quand nous étions enfants : autour du front, croisé derrière, et une autre fois autour du bas du visage. On ne voyait plus que ses yeux. Son jacket en jeans était boutonné jusqu'au cou par-dessus le chandail de grosse laine que Blanche lui avait tricoté. Ce n'était pas assez. Le parka bleu de Blanche était plus chaud, mais le bas mouillé de ses jeans, si serrés, qui lui faisait des cuisses de brindille, était gelé. Elle avait passé le bras d'Antoine sur ses épaules pour l'aider. Il calait, parfois jusqu'au genou,

parfois plus profondément, à chaque pas de son pied sans raquette. Son torse épais et raide partait alors de guingois, comme l'aiguille d'un métronome, et Blanche le remettait d'aplomb. Une fois hissé à nouveau à la surface de la neige, il s'appuyait un moment sur elle pour reprendre son souffle avant de tomber à nouveau. Même s'il essayait d'être léger, de sautiller, d'éviter de faire ce pas si coûteux, il retombait. À chaque fois.

Nous marchâmes. Il faisait de plus en plus froid. Les gros flocons s'étaient transformés en grains de glace qui nous cinglaient le visage, le front, les yeux. Le nordet sifflait presque à l'horizontal et me forçait à marcher la tête baissée. Bientôt je ne sentis plus la pente sous mes pieds. Autour de moi je ne voyais presque plus rien, à peine le contour brouillé de la prochaine épinette noire. Impatiente, affolée, je me mis à crier :

– Ré-é-jean ! Marjo-o !

Je crus entendre quelque chose. Mais ce n'était que la clameur du nordet, immense, debout, qui faisait gémir les âmes des arbres morts, et un petit coup de frapper, régulier, très près. Un pic-bois ? Il me prit du temps, le temps qu'Antoine et Blanche me rejoignent, pour me rendre compte que c'était mes dents qui s'entrechoquaient. De froid et de peur. Ce n'était plus du mauvais temps. Ce n'était pas non plus la tempête annoncée par le nordet. C'était le grand blanc, qui arrive sans s'annoncer. Le blizzard. Quand l'espace perd son sens et l'instinct, la boussole. Quand on peut arriver à se perdre sur un chemin de campagne entre deux fermes. Comment allions-nous sortir d'ici ?

Je m'efforçai de respirer plus lentement et de penser clairement. Le vent, plus puissant et régulier qu'avant, m'écorchait la joue droite. La neige essayait d'y coller. Il fallait garder le vent à droite pour descendre. Et il fallait rester près les uns des autres. Quand Antoine et Blanche me rattrapèrent, je mentis pour les encourager.

– J'ai eu le temps de remonter dans un arbre... On a déjà fait plus que la moitié de la distance jusqu'à l'auto.

Ils n'eurent pas l'air de m'entendre. Antoine se traînait. Blanche marchait pour deux. Leurs têtes étaient jointes, et des serpents de neige vive glissaient entre leurs jambes pour se nouer et se dénouer autour de leurs chevilles.

– J'ai soif, dit Blanche.

Elle avait les lèvres gercées. Sa voix était faible. Je pris le thermos dans mon sac et nous bûmes le fond de café froid, épais et amer. Blanche se mit à haleter. Elle se laissa glisser par terre, la tête entre les jambes. Elle vomit à nouveau, sans résister, de la bile. C'était pénible à voir. Je me penchai vers elle et la pris dans mes bras.

Malou avait été comme ça. Malade, presque tous les jours pendant neuf mois pour chacune de ses quatre grossesses. Blanche n'était pas venue coucher à la maison souvent après la scène que lui avait faite le père. Il avait surpris Antoine, torse nu, en train de manger des toasts brûlées à la table de la cuisine, assis sur les genoux de Blanche. Je n'avais pas dit à mon père que Blanche découchait. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire, de toute façon ? Il découchait plus souvent qu'autrement lui aussi. Il finissait sa journée au bureau, barrait la porte de la pharmacie et il partait. Je m'étais faufilée dans la pharmacie, de jour, pour mettre la main sur un boîtier rose. La pilule. Blanche m'avait regardée, longuement, sans dire un mot, quand elle l'avait trouvé dans la poche de son parka, à côté de ses cigarettes. À ce moment-là, j'ai eu l'impression qu'on s'arrangerait. Pas comme mon père l'entendait, mais qu'on s'arrangerait, à notre manière. Et qu'en fait, on s'arrangerait mieux sans eux. Sans lui et son autre femme. Et même sans Malou, sans ma mère. Mais le lendemain matin j'avais trouvé le boîtier rose et sa petite roue de 28 pilules, intactes, entre des débris gluants de spaghetti dans la poubelle de la cuisine.

– Pourquoi ?

– Parce que je l'aime. On va se marier.

– Es-tu folle ? As-tu oublié que t'as juste seize ans ? J't'e laisserai pas faire ça. J'vas le dire au père.

Blanche n'avait su que ricaner à ce mot. Elle ne l'appelait plus que le docteur. Une partie de son innocence, de sa jeunesse, avait disparu avec le mot, quand le docteur était parti vivre avec l'autre femme et sa fille. Notre père avait toujours été dur avec moi, qui suis l'aînée, tandis qu'il pardonnait tout à Blanche. Elle était la sienne. Celle qui lui ressemblait tant. Celle qu'on ne pouvait pas dresser. Ça l'avait fait rire, avant.

– Le docteur ? Ben voyons donc, Rose, Blanche m'avait répondu. Y s'en crisses-tu assez, de nous autres ?

– Y avait pas l'air de s'en crisser quand il t'a poignée avec Antoine sur les genoux.

– Y es-tu revenu le lendemain pour voir si Antoine était dans cuisine ? Ou si j'étais là ? Non. Y s'en crisse.

Elle avait pris un air buté, qui lui gonflait le front.

– Mais moi, j'm'en crisse pas, tu comprends-tu ?

– Ben sur, que tu t'en crisses pas, Rose. Ben sûr.

Sa voix était gouailleuse, pleine de sarcasme. Ça me faisait mal de l'entendre.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– J't'ai vu. J'ai vu comment tu nous regardes. Comment tu le regardes...

– Tais-toi !

Mais c'était vrai. Je ne pouvais pas m'arrêter de les regarder quand ils étaient ensemble. C'était comme regarder une voiture fonçant à toute vitesse vers un mur de béton.

– La seule manière qu'on a de s'en sortir, c'est de se tenir ensemble, Blanche. Tu le sais. Pis Antoine, lui, tu y as demandé si c'est ça qui veut, être père à dix-huit ans ?

Antoine ouvrit les yeux, son visage ravalé par un tourbillon de poudrerie, et il sourit, un sourire sans malice, de petit garçon qui a fait un mauvais coup et qui veut se faire pardonner. Il était roulé en boule à côté de nous. La neige le recouvrait, du côté gauche. Sa pupille était dilatée et mangeait la couleur de l'iris, comme une éclipse de lune. Ce regard, figé et obscur, lui donnait un air stupéfié. Il essayait de bouger, mais ses bras et ses jambes refusaient de se déplier. Il chuchota, les mots hachés dans sa bouche gelée où le sourire était pris en pain: « J'ai .... J'ai-jai-jai.... Fr. J'ai froid. »

Une convulsion l'interrompit et blanchit soudainement son regard tandis qu'un filet noir et visqueux suintait de ses narines, de sa bouche. Du sang. Blanche pleurait en silence.

Nous marchions, pliés en deux, de peine et de misère, les yeux presque fermés. C'était la nuit. Les mille doigts de la poudrerie s'insinuaient partout, entre nos paupières



rétrécies et nos lèvres tremblantes. Entre nous. Nous ne parlions pas. Nous marchions, à tâtons, comme une bête à trois têtes. Une lente aberration. Blanche à gauche, sous le vent, Antoine au centre, et moi, à droite. Je gardais le cap grâce à mon bras, tendu devant moi pour trouver la trouée entre les barreaux de notre prison. J'arrachais les brins de laine, un après l'autre, de la frange de mon foulard, mais mes doigts étaient trop gourds pour les nouer à une branche depuis un certain temps. Je les semais derrière moi.

Nous marchâmes ainsi, pour une éternité. Ou dix minutes. Qui sait ? C'était la nuit. Elle était longue. Nous marchions un pas à la fois, le poids d'Antoine passant de Blanche à moi. Nous le portions comme on porte un enfant saturé de sommeil, aussi lourd qu'un morceau de bois gonflé d'eau, et ce roulis d'ouest en est ralentissait notre progression vers le nord. Ça, et l'impression de marcher sur place dans quatre pieds d'épaisseur de colle à papier. Le vent, bardé de piques de glace, hurlait à n'en plus finir sans jamais reprendre son souffle. Il dressait devant nous un mur sans faille, un mur de particule, qu'il fallait repousser à chaque pas. Les troncs gémissaient sous son assaut et des branches mortes tombaient autour de nous comme autant d'aiguilles arrachées à des horloges défoncées. On n'y voyait rien, mais on entendait tout.

Y compris la respiration sifflante, irrégulière, d'Antoine. Sans crier gare, il eut une nouvelle convulsion et nous glissa entre les mains. Je l'empoignai par la manche et le remis sur pied avec une énergie que je ne me soupçonnais pas. Avec une colère que je n'avais pas vue venir, je le frappai au visage jusqu'à ce qu'il émette un petit râle. Blanche s'était laissé tomber dans la neige qui bouillonnait autour d'elle.

– Blanche, debout ! Envoye !

Elle essaya de m'obéir. Elle était ramassée sur elle-même, le dos courbé, son menton sur ses genoux,. Elle claquait des dents et ses mains tressautaient sur la neige comme deux truites sur le bois blanchi d'un quai, l'été. Elle me regarda, suppliante. Elle tendit ses bras. Dans les miens il y avait Antoine, qui m'encomrait. Je ne pouvais pas le laisser aller.

– Lève-toi ! lui ordonnai-je.

Lentement elle poussa sur ses genoux avec ses mains et elle se redressa. Elle avait l'air d'une petite vieille, le dos cassé, le pas incertain, agité d'un tremblement violent.

Elle se remit en marche sans plier les genoux, les jambes raides. Une saccade de petits pas serrés, réguliers. Comme un automate en perte de vitesse. De plus en plus petits. Les pas. Avec le fardeau d'Antoine entre nous.

Il fallait continuer de marcher. Je me mis à fredonner une chanson imbécile où la dernière syllabe d'un mot devient la première d'un autre. Tintamarre, marabout ... Bout de cigare. Une chanson de marche que nous avons apprise au camp. Garde-fou, fou-de-rage, rage-de-dent. Dentifrice. Mais je perdais le fil, sans arrêt. Terrassier. J'oubliais la syllabe tout de suite après l'avoir prononcée. Scier du bois. Boisson chaude. J'avais soif. Chaudière. Je perdais patience et je me mis à chanter tue-tête. Au-dessus du vent. Très faux. Hier matin. Tintamarre. Cette chanson finie, j'en commençai une autre, une chanson de feu de grève sur un air joyeux, pétillant. *Feu-feu, joli-feu, ta chaleur nous réjouit !* Je partis à rire quand je sentis le goût de la guimauve grillée remplir ma bouche, la peau brune et craquelante cédant avant d'offrir son centre de sucre fondant. J'entendis l'écho de mon rire, entre chaque arbre, comme si une femme aux boucles blondes, gantée et chaussée, jouait à cache-cache avec un foulard de soie que les bourrasques vicieuses lui arrachaient des mains, sans relâche.

J'avais chaud, si chaud que j'aurais voulu arracher ma tuque, mon foulard. Je repris de plus belle : *Feu-feu, joli feu, chante dans la nuit, dans la nuit...* J'entendis un claquement sec et mille étincelles jaillirent pour me picorer les joues. Et puis, comme je pensais que je devenais folle, sans prévenir, la forêt chavira sous mes pieds et je roulai, cul par dessus tête, dans une déferlante de froid blanc.

Tiens. Un raccourci, dieu donné. Les roches, les boules de buissons épineux, les raquettes, les mocassins, les tuques, les mitaines. Tout foutait le camp. Je me mis à cracher et à griffer pour ne pas être enseveli vivante. J'avais entendu parler de cette chute encaissée qui était supposée tomber de haut jusqu'au pied de la montagne, du côté des lacs. Ou peut-être que ce n'était qu'un trou dans le décor, blanc, aussi plat qu'un dessin animé, et que nous allions nous en sortir, comme si de rien n'était – notre contour désordonné, intact, à nos pieds.

« What's up, doc ? »

Je voulais crier, mais je chuchotai à peine. J'essayai d'enlever ce qui restait de la neige dans ma bouche avec mes doigts. Je regardai ma main nue, ma main droite, avec effroi. J'avais perdu ma mitaine. Je ne sentais plus rien. Je cherchai mes pieds, quelque part. J'avais aussi perdu mes raquettes. Les deux.

– Antoine ! Blanche !

Tout était calme, dans le trou. Le vent n'agitait que le faite des plus grands des arbres, loin, en haut des parois de roches grises. J'entendis un gémissement dans le silence. Quelque chose bougeait sur la neige. La manche d'un parka bleu.

– Blanche ?

Je la déblayais avec ma main gauche. J'avais fourré la droite dans ma poche pour tenter de la réchauffer. Bientôt je vis son visage. Elle geignait doucement, confuse. Je la laissai là et rampai dans la neige, en faisant de grands cercles avec mes bras. Quelque chose affleurait. Une raquette. Je l'arrachai à la neige. Un peu plus loin, derrière un rocher, Antoine gisait face contre terre. Je le retournai. La peau de ses joues collait à ses pommettes comme si son visage s'était dégonflé. La neige, qui tombait toujours, fine et dense, s'engouffrait dans sa bouche béante et remplissait l'orbite creuse de ses yeux. Il ne respirait pas. J'enlevai la mitaine de ma main gauche et je réussis tant bien que mal à pincer ses narines de mes doigts gourds. Je couvris sa bouche de la mienne. J'eus un haut-le-cœur qui me fit reculer. Ses lèvres étaient dures et raides, comme les rebords d'un verre. Un verre vide. Je me penchai à nouveau et soufflai, lentement.

Ce n'était pas comme ça que je l'avais imaginé. Ses lèvres sur les miennes, un goût de neige fondue et de guimauve grillée sur sa langue qui forçait ma bouche, ma résistance de traîtresse cassée comme une brindille... Ce n'était pas comme ça que ça s'était passé, dans l'église. Sur le banc des pauvres. Je cherchai son corps sous le jean et la laine gelée, aussi raide qu'une cotte de mailles. Je voulais tellement sentir Antoine respirer à nouveau et toucher encore à sa peau. Mes mains glissèrent le long de son torse. Sa poitrine ne se soulevait même pas. Ses poumons devaient être gelés. Mes doigts cherchèrent un restant de vie, entre son ventre et ses cuisses, autour de son sexe. Mais il était mort, partout. Il était mort, voilà tout. Le fils du sourcier, celui qui devinait tout, ne m'embrasserait jamais et il n'embrasserait plus ma sœur, en robe jaune ou en parka bleu.

Un sanglot coupant me resta pris dans la gorge. Un sanglot de regret. Pourtant, je croyais sentir sa présence, diffuse, comme une vapeur, qui flottait sur la vallée étroite et faisait trembler les rameaux des épinettes noires. Je pinçai ses narines à nouveau et soufflai dans sa bouche morte. Plusieurs fois, en l'appelant.

– Antoine... Antoine.

– Laisse-le tranquille !

Blanche, qui s'était traînée jusqu'à nous, me repoussa pour couvrir Antoine de son corps roide et maladroit. Elle resta sur lui comme un suaire pendant que la cendre blanche et froide les ensevelissait tous les deux, petit à petit. Elle savait. Que je l'avais trahi, et lui aussi. J'eus cru que Réjean aurait parlé en premier, à Sylvain. Mais les hommes ne sentent pas ces choses-là, pas comme les femmes. Je me souvins de l'air futé de Marjolaine, au début de la journée. C'est elle, qui avait parlé

– Aide-moi.

Je ne répondis pas. J'essayais de rabouter les lanières cassées de la raquette que j'avais trouvée.

– Mets-le sur mes épaules. Je vais le porter.

Je ne dis rien. Ma main droite enfoncée dans ma poche, je regardais les mains d'Antoine. Je me penchai pour enlever l'une de ses mitaines. C'était difficile. Sa main était recroquevillée et je n'arrivais pas à déplier ses doigts.

– Qu'est-ce que tu fais ?

Je mis la mitaine volée. Elle était mouillée.

– Il n'en a plus besoin. Viens. Il faut repartir. Il faut marcher, Blanche.

– Non.

Elle n'avait plus de raquettes non plus. Celle d'Antoine avait tenu bon. Elle était encore attelée à son pied. Je la défis, lentement, en parlant à Blanche.

– Tu te souviens ? La chute tombe au pied de la montagne. On est presque arrivé, Blanche.

Elle avait peine à bouger, mais elle essayait de prendre Antoine avec elle en se tortillant. C'était effrayant. Je répétais :

– Viens. On rentre à la maison.

– Quelle maison ? C'est lui, ma maison.

Blanche réussit à se relever à moitié et elle fit quelques pas à reculons en traînant Antoine par les pieds. Sans ses raquettes, elle calait presque jusqu'à la taille. La neige était profonde dans le creux de la vallée. Blanche tomba à la renverse à force de tirer, le souffle court. Elle lâcha prise. Je pris le foulard du cou d'Antoine pour l'enrouler autour du capuchon de ma sœur.

– Pars pas, Rose. Reste. Reste avec nous. On va être bien, ensemble.

Je la fis asseoir contre le gros rocher et je l'emmitouflai de neige, jusqu'au cou, comme j'avais vu les chiens faire quand ils couchaient dehors en hiver.

– Laisse-moi pas !

Je regardai dans ses yeux. Elle avait peine à les garder ouverts. Ses cils étaient couverts de givre.

– Je vais te sortir d'ici, m'entends-tu ? J'ai deux raquettes. Ça va aller plus vite.

Sa voix était mince, presque transparente.

– Comment est-ce que tu vas nous retrouver ?

– Mes traces, et ça.

Je déposai un brin de laine rouge dans le poing nu d'Antoine, qui était étendu tout près d'elle.

Puis je partis, en courant presque. L'énergie du désespoir, c'est ça. Je voyais le visage de ma mère à travers la fenêtre de la voiture, luisant de larmes, ou de fièvre, bouffi de meurtrissures, ses cheveux en désordre. Elle portait un imperméable beige ouvert sur son négligé de nylon bleu pâle et elle était pied nu dans ses pantoufles. Le docteur nous avait dit qu'elle avait planifié sa fuite et qu'elle était partie avec une valise pleine d'argent comptant après avoir vidé le compte d'épargne. Le visage de ma mère n'était pas le visage de quelqu'un qui aurait su planifier quoique ce soit. Il y avait déjà trop longtemps que le docteur avait invité l'infirmière enceinte à notre table. La fille de l'autre femme avait le même âge qu'Ève. Douze ans. Ma mère avait fait marche arrière, sans ménagement, pour sortir du garage et, dans un déchirement de pneus, elle avait traversé le

pont pour monter la côte qui mène à l'autoroute. Elle était partie sans se retourner. Sans même m'envoyer la main.

– Rose !

– Je vais revenir. Je te le promets !

Je ne me retournerai pas, moi non plus. Pas une fois. Sinon je ne serais pas partie.

J'avais froid. À l'estomac, aux genoux, au cerveau. Si froid. De bord en bord. Jusqu'à la moelle. Je sentais mon sang se cristalliser et mes os se transformer en longs glaçons fragiles. La tempête avait déjà mangé mes mains et mes pieds et maintenant il y avait quelque chose d'autre qui essayait de m'avoir, quelque chose qui venait de mon milieu, un charme, un enchantement. La neige. Elle m'appelait. Viens. Étends-toi sur moi, et dors. Sous mon édredon léger, avec ce vent caressant pour te bercer dans cette chambre blanche aux murs vert sombre. Cette chambre sans toit. Et je pensais, non. Pas maintenant. Ma sœur a les cils frangés de givre et elle est seule, si seule, couchée le long du fantôme de son amant. Il est tombé en premier et elle est tombée après lui, mais moi, je ne peux pas tomber. Je dois continuer de marcher. La chanson du feu, joyeuse, têtue, se ralluma dans ma tête, comme si de rien n'était. Elle éclairait le chemin, et le vent poussait sa flamme vers la droite. Mais bientôt la flamme mourut, avec la chanson.

Il faisait tellement noir, dans l'église.

– Laisse-moi pas toute seule !

Le bois était trop lisse, je glissai, et mes mains étaient inutiles pour ouvrir les portes. J'étais enfermée et j'entendais la voix de Blanche, immense, qui beuglait dans le vent.

– Pars pas !

Je marchais à quatre pattes, mes paupières écorchées vives et mes yeux scellés de gel. Et après je rampai, sur mes coudes et mon ventre, laissant ma bouche fourrager dans la neige pour apaiser ma soif. Aveuglée et démembrée par le froid, les tripes au congélateur, il ne me restait que ce goût qui grognait comme une bête roulée en boule dans ma bouche. Le goût de vivre. J'arrachai un dernier brin de laine de la frange de mon foulard, avec mes dents. Au loin, il y eut un son, différent. Un bourdonnement. Tout mon

corps se tendit vers ce bruit. Puis, une lumière dansante. Enfin, une voix. Un instant, je crus que c'était Antoine, et qu'on était encore hier soir.

« Où elle est ? Où est Blanche ? »

Mais c'était mon père, et il ne vit pas le brin rouge fiché entre mes dents.

Tout ce que je sais, c'est que j'ai promis de revenir, et je tiendrai ma promesse.

## FAIT D'HIVER

*Deux jeunes gens de Dégelis qui avaient participé à une randonnée en raquettes dans cette région du Témiscouata, avant-hier, sont morts gelés. Antoine Paradis, âgé de dix-huit ans, fils de George-Albert Paradis, a été trouvé sans vie dans le bois et Mlle Blanche Maloney, âgée de 16 ans, fille du Dr Gédéon Maloney, a succombé à l'hôpital de l'Enfant- Jésus, à Québec hier midi.*

*Les autres membres du groupe étaient Rose Maloney, sœur de Blanche et âgée de 17 ans, Marjolaine Paradis, sœur d'Antoine Paradis, âgée de 17 ans, Sylvain Racine, âgé de 20 ans, ainsi que Réjean Lelièvre, âgé de 19 ans.*

*Jointe par téléphone, hier soir, Rose Maloney a confié au SOLEIL que tous étaient partis en raquettes vers 9h du matin, pour se rendre à la tour, une distance d'environ trois milles, et que chacun s'était apporté un lunch. Il faisait beau et pas tellement froid.*

*Les jeunes gens sont parvenus à la tour où le lunch, ainsi que du caribou, un spiritueux fort en alcool, aurait été consommé. Mal leur en prit. Vers 14h ils se sont remis en marche pour revenir, mais ils ont décidé de prendre un autre chemin et ils se sont égarés.*

*Après avoir tourné en rond pendant un certain temps le groupe se serait séparé. Sylvain Racine, Réjean Lelièvre et Marjolaine Paradis sont partis en avant et ils ont retrouvé leur chemin pour arriver au village vers 19 h 30 min. Ils ont alerté le chef du club de motoneige qui était à l'hôtel Cavalier. De nombreux motoneigistes étaient à cet endroit qui leur sert d'endroit de repos. Mis au courant que trois membres de la randonnée étaient encore en difficulté, ils ont entrepris des recherches auxquelles le Dr Gédéon Maloney, père de la jeune victime, a participé. La tâche n'a pas été facile.*

*Maurice Potvin, le président du club de motoneige, a dit qu'il y avait quatre à cinq pieds de neige dans le bois. Les motoneiges ont dû s'aventurer hors des sentiers battus à travers les arbres et les arbustes. De plus, il s'est mis à neiger et les pistes ont presque disparu.*



*Pendant ce temps, les autres commençaient à éprouver des difficultés. Avec la noirceur le temps s'était refroidi et Antoine Paradis n'avait plus qu'une raquette, l'autre s'étant brisée. C'est péniblement qu'il est parvenu à suivre Blanche et Rose Maloney. Rose Maloney confie qu'elle et sa sœur ont dû le soutenir. La jeune femme a révélé qu'Antoine Paradis fut le premier à s'écrouler.*

*« On venait de tomber dans la faille des Sept Chutes où j'ai perdu une mitaine et mes deux raquettes. Antoine ne bougeait plus. Il était inconscient. »*

*Quand elle a constaté qu'Antoine Paradis ne respirait plus, Rose Maloney a tenté, sans succès, de lui donner la respiration artificielle, avant de décider de continuer avec sa sœur, Blanche. Mais celle-ci a refusé de laisser son petit ami. Elle souffrait aussi d'épuisement.*

*« J'ai mis de la neige autour d'elle, pour la protéger du vent et du froid. Je lui ai promis que j'allais revenir » , précise-t-elle. « Il faisait tempête. On voyait rien. »*

*C'est vers 21h que Rose Maloney a été retrouvée. Elle était à bout de force et avait les oreilles, les mains et les pieds gelés. Hier soir, elle ne sentait pas encore l'une de ses mains. Il est possible qu'elle doive être amputée.*

*Vers 22 h 30 min, Gédéon Maloney a retrouvé sa fille, Blanche Maloney, et Antoine Paradis. La jeune femme vivait encore et elle a été transportée en toute hâte vers l'hôpital Notre-Dame-du-Dégelis. Le Dr Alex L. a ordonné son transfert à l'hôpital de l'Enfant- Jésus où la jeune fille s'est éteinte vers midi, hier.*

*L'autopsie pratiquée à la morgue de Québec a révélé que les deux victimes avaient succombé au froid et que le taux d'alcool dans leur sang était élevé. Le poste de la Sûreté du Québec à Notre-Dame-du-Lac a ouvert une enquête.*

*Les funérailles auront lieu demain à quinze heures à l'église de Notre-Dame du Dégelis. Le curé de la paroisse, le père Paul Sainte-Croix, averti de ne pas stationner le long de la rue principale pour ne pas entraver les opérations de déneigement. La tempête qui fait rage depuis avant-hier devrait s'apaiser d'ici vingt-quatre heures.*

*Un don peut être offert au nom des victimes à l'association Télé-Détresse, un organisme de prévention de l'usage de la drogue et l'alcool chez les jeunes.*



## DEUXIÈME PARTIE : Trous et traces. L'archéologie d'un récit.

L'immémorial est pailleté de traces, infimes et têtues.  
D'un lambeau de papyrus ou d'un morceau de poterie,  
on peut remonter vers une civilisation disparue depuis des millénaires.  
À partir de la racine d'un mot, on peut rayonner à travers une constellation de  
vocables et de sens.

Sylvie Germain, *Magnus*.

« DEUX JEUNES RAQUETTEURS SUCCOMBENT AU FROID. »

par Lucien Latulippe

dans *Le Soleil*, 7 janvier 1977, page A1-2.

*Deux jeunes gens de Squatteck qui avaient participé à une randonnée en raquettes dans cette région du Témiscouata, avant-hier, sont morts gelés. Michel P., âgé de vingt ans, fils de M. Roland P., a été trouvé sans vie dans le bois et Mlle Martine A., âgé de 16 ans, fille du Dr Charles A., a succombé à l'hôpital de l'Enfant- Jésus, à Québec hier midi.*

*Les autres membres du groupe étaient Jean-Louis A., âgé de 19 ans, et sa sœur Pascale, âgée de 18 ans, frère et sœur de l'une des victimes, Jeannot P., âgé de 17 ans, fils de Lucien P., Rénald O., âgé de 18 ans, fils de Raymond O., Langis D., âgé de 18 ans, fils de Réal D., et Marjolaine V., âgée de 16 ans, fille de Paul-Émile V.*

*Joint par téléphone, hier soir, Jean-Louis A. a confié au SOLEIL que tous étaient partis en raquettes vers 9 h du matin, pour se rendre à la tour, une distance d'environ trois milles, et que chacun s'était apporté un lunch. Il faisait beau et pas tellement froid.*

#### LES RAQUETTES SE BRISENT

*Les jeunes gens sont parvenus à la tour où le lunch a été consommé. Vers 14 h ils se sont remis en marche pour revenir, mais ils ont décidé de prendre un autre chemin et ils se sont égarés.*

*Après avoir tourné en rond pendant un certain temps le groupe se serait séparé. Pascale A., Jeannot P. et Marjolaine V. sont partis en avant et ils ont retrouvé leur chemin pour arriver au village vers 17 h 30.*

*Pendant ce temps, les autres commençaient à éprouver des difficultés. Avec la noirceur le temps s'était refroidi et les raquettes ont commencé à se briser au point que Jean-Louis, sa sœur Martine et Michel P. ont dû s'en départir. Réduit à cinq, le groupe a décidé de rebrousser chemin et il a tenté de revenir à la tour. Langis D. a confié que*

*ses attaches s'étaient brisées et que c'est péniblement qu'il est parvenu à suivre Rénald O. Tous deux sont recueillis par des motoneigistes et ils sont conduits à l'hôtel Chevalier à Squatteck. Il était 19 h 30.*

## LES RECHERCHES

*De nombreux motoneigistes étaient à cet hôtel qui leur sert d'endroit de repos. Mis au courant que trois membres de la randonnée étaient encore en difficulté, ils ont entrepris des recherches. La tâche n'a pas été facile.*

*Le président du club de motoneige de Squatteck, M. Jean-Roch P., a dit qu'il y avait quatre à cinq pieds de neige dans le bois. Les motoneiges ont dû s'aventurer hors des sentiers battus à travers les arbres et les arbustes. De plus, il s'est mis à neiger et les pistes ont presque disparu.*

*C'est vers 21 h que Jean-Louis A. a été retrouvé. Il était à bout de force. Il avait les oreilles, les mains et les pieds gelés. Hier soir, il ne sentait pas encore l'une de ses mains.*

*Lorsque nous lui avons parlé au téléphone hier, le jeune homme a révélé que Michel P. fut le premier à tomber d'épuisement et à s'écrouler. Micheline<sup>1</sup> l'a suivi en se traînant, et elle est tombée à son tour, n'ayant plus la force d'avancer.*

*« On avait de la neige jusqu'à la ceinture », précise-t-il, « et il s'est mis à neiger de plus. Hors du bois, c'était presque la tempête. »*

*Les motoneigistes ont trouvé Michel P. vers 22 h 30 et Micheline une demi-heure plus tard, à environ un quart de mille du premier. Cette dernière vivait encore et elle a été transportée en toute hâte vers l'hôpital Notre-Dame-du-Lac. Le Dr Alex L. a ordonné son transfert à l'hôpital de l'Enfant - Jésus où la jeune fille s'est éteinte vers midi, hier.*

*L'autopsie pratiquée à la morgue de Québec a révélé que les deux victimes avaient succombé au froid. Le poste de la Sûreté du Québec à Notre-Dame-du-Lac a ouvert une enquête.*

---

<sup>1</sup> Erreur de transcription du journaliste.

## INTRODUCTION

*À l'origine, je ne sais pas grand-chose.*

*Mais je connais quelques faits, j'ai eu vent de certains événements, je garde souvenir et j'ai lu des livres. De ce pas grand-chose, je fais autre chose: j'écris un texte, un récit, un roman, une accumulation de signes et de lignes sur le papier.*

*Mais cette chose écrite, de quoi est-elle faite ? Quelles sont les sources qui nourrissent la naissance du texte ? Quels sont les matériaux qui construisent la narration ? Autour de quoi s'érige cette histoire ?*

*Autour d'un trou. L'oubli, l'absence, le silence, la mort ; voilà la matière première du discours.*

*Et autour du trou on laisse des traces en construisant le monument qui interdit l'oubli, donne un sens à l'absence et une voix, parfois d'outre-tombe, à l'indicible.*

*Cette chose, le tout début du texte, est faite de trous et de traces.*

\*\*\*

L'objectif de la réflexion théorique de ce mémoire est d'analyser la genèse d'un texte de création. « Caribou », le dernier d'un ensemble de quatre nouvelles liées, est basé sur un fait vécu : la mort accidentelle de deux jeunes gens dans une forêt du comté du Témiscouata le 5 janvier 1977. « Caribou » reconstruit la séquence des événements du 5 janvier, tandis que les nouvelles qui précèdent ce récit fournissent des motivations pour les actes posés par les personnages principaux.

Comme le titre de notre travail le suggère, nous nous proposons de faire l'analyse de la genèse de « Caribou » dans une perspective archéologique.

Pourquoi **l'archéologie** d'un récit ?

*Nil novi sub sole* : en effet, la métaphore archéologique survient régulièrement dès que l'étude d'un texte ou d'un corpus littéraire tente de cerner les éléments épars

contenus dans les archives de l'auteur. « Chantier documentaire<sup>2</sup> », dit Jacinthe Martel des archives d'Hubert Aquin; « champs de fouille », dit Pierre Nepveu de celles de Gaston Miron, « immense et profond terrain où s'entassent les débris d'écriture, les bribes de pensée, les éclats de vie, d'amour et de souffrance, les vers orphelins<sup>3</sup> ». À l'intérieur d'une valise où Gaston Miron conservait ses archives personnelles, Nepveu remarque que plusieurs dossiers étaient déjà identifiés par ce mot : **Archéologie**.

« Débris, lambeaux, guenilles<sup>4</sup> » : ce sont là les *traces* qui participent à la génétique du texte, au même titre que les papyrus, les fragments de pots cassés et les os constituent les artefacts de l'archéologie. Nepveu et Martel partent de cet éparpillement pour établir un réseau de liens qui documentera la genèse de l'œuvre à l'étude afin d'en saisir le sens.

L'analogie archéologique ne convient pas seulement au terrain de recherche des archives littéraires, mais aussi à celui de la mémoire. L'archéologue creuse un trou pour retrouver le passé, tout comme on creuse à même sa mémoire pour en arracher le souvenir le plus ancien, le plus élémental qui y soit enfoui. Dans la critique d'un livre axé sur des mémoires personnelles parue dans le *New York Times*, l'auteur de la critique utilise ainsi cette analogie: « The memories here are artifacts brought back from Gordon's (the author) personal archeology<sup>5</sup> ».

Deux champs, donc, que nous tenterons d'explorer. Celui des archives, qui documentent le récit, et celui de son contenu mémoriel : texte, papier et traces, **expression**, d'un côté; images, souvenirs, évocations sensorielles, **impression** – et parfois trous de mémoire – de l'autre.

C'est le désir d'explorer cette dialectique qui nous dicte l'utilisation de deux textes parallèles et complémentaires à même notre étude. Le prologue qui précède

---

<sup>2</sup> Jacinthe Martel, « L'invention de la marge. Le travail documentaire chez Hubert Aquin », dans *Voix et images*, vol. XXIX, n° 86, hiver 2004, p. 126.

<sup>3</sup> Pierre Nepveu, « Gaston Miron: l'atelier du poète », dans *Archive et poétique de l'invention* sous la direction de Marc-André Bernier, Québec, Éditions Nota bene, 2003, p. 237.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 242.

<sup>5</sup> Elizabeth McCracken, « Personal Archeology », *New York Times Book Review*, March 19, 2006, p. 22.

l'introduction, en italique, tente de se rapprocher des sources génétiques de manière plus intuitive, par le biais de la première personne du singulier. La fonction du texte en italique est, en quelque sorte, d'informer le texte d'analyse. Le texte d'analyse, lui, tente de faire de l'ordre dans le chaos inhérent à toute genèse. Il nous permettra d'identifier, de classer et de réfléchir à différents éléments susceptibles de nourrir l'écriture de « Caribou ».

La raison pour laquelle ce procédé nous semble approprié est la suivante : habituellement, l'auteur de l'étude du texte diffère de l'auteur du texte à l'étude. Philippe Lejeune, par exemple, analyse la genèse de *W ou le souvenir d'enfance* de George Perec dans *La mémoire et l'oblique*. Ici, cependant, l'auteur du texte d'analyse est aussi l'auteur du texte de création, permettant ainsi un accès privilégié et intime à tout un corpus d'archives et de mémoires à partir desquels le récit se construit. Autrement dit, le *making of* de « Caribou ».

Ce *making of* se déroulera de la manière suivante :

De prime abord, nous tenterons d'identifier et de nommer certaines informations qui ont servi à reconstruire les événements du 5 janvier 1977, tout comme on identifie et on nomme un artefact extrait d'un champ de fouille archéologique.

Les artefacts seront ensuite classés dans l'une des deux catégories suivantes : le fait ou la mémoire. Cet ordre suit la transformation de la réalité vers la fiction. Le texte d'un fait divers paru dans *Le Soleil* ouvre cette réflexion et devient l'artefact 01 de ce dossier, dans la section consacrée à la notion du **fait**.

Nous avons déjà précisé que l'auteur du texte d'analyse est aussi l'auteur du texte de création. Il faut maintenant ajouter que la tragédie du 5 janvier 1977 fait partie de la mémoire familiale de l'auteur. La victime était sa cousine. Les lieux de la tragédie étaient familiers. Les documents pertinents à cet état de choses sont inclus dans la deuxième section, celle qui a trait à la mémoire.

Ces diverses strates factuelles, mémorielles et scripturales seront finalement mises en relief par le biais d'une première lecture des événements axée sur le texte du



fait divers, lecture-fouille qui mettra en lumière les omissions de ce premier texte ainsi que les matériaux de construction qu'il fournit à l'écriture du récit proprement dit.

Sans faire une étude point par point des endroits où la fiction diffère de la réalité et le récit du fait divers, nous terminerons cette étude en suggérant des aires d'intérêt particulier pour le travail d'écriture, que ce soit des sites fertiles de traces ou des zones creuses d'ombre et de mystère, que notre fouille archéologique nous aura permis de repérer.

## 2.1 LE FAIT

*« Le réel est idiot. »  
Clément Rosset*

La première partie de ce travail porte sur le **fait**, qui, par définition et selon le Larousse, est « ce qui existe; réalité. » Le fait se veut réalité, avant que cette réalité soit interprétée par les sens ou le langage. Si le **réel est idiot**, c'est sans doute qu'il est passif, car il n'existe que pour être interprété.

Cette partie se divise en trois sections.

La première sera consacrée au **fait vécu**, ou à l'artefact 0. Aucun document n'existe encore, aucune archive où puiser pour tenter de donner un sens à ce moment de vie qui réunit huit jeunes gens en excursion dans la forêt. C'est le *ground zero* du travail de fouille archéologique. La tentation est de nommer l'artefact 0, soit la matière à l'état brut d'un passé révolu, mais toujours signifiant, **l'événement**. C'est ce moment, qui contient des « éclats de vie, intenses et contradictoires, violents et toujours complexes<sup>6</sup> », auquel l'écriture veut retourner jusqu'à ce qu'elle en saisisse le sens.

La deuxième section abordera la première transformation de l'événement par l'écriture, soit le **fait divers**. Cette transformation propulse immédiatement l'événement

---

<sup>6</sup> Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989, p. 98.

du domaine privé au domaine public. Le fait divers s'approprie le moment de vie dans son essence tragique et le diffuse à des milliers de lecteurs. Nous aimerions aussi retracer la transformation historique du **fait divers** en **fait de société**. En effet, l'évolution historique de ce petit texte reflète d'importants changements sociaux qui auront aussi un impact, en parallèle, sur la littérature. Deux versions de l'événement, publiées respectivement dans *Le Soleil* et *Le Journal de Québec*, deviendront les artefacts 01 et 02.

Le fait divers n'est qu'une forme que prend le fait devenu texte. De manière plus générale, tout fait devenu texte est un document. Il aurait été intéressant de se pencher sur le **fait documentaire**, et plus précisément, sur les documents sans lien direct avec l'événement, mais susceptibles d'informer l'écriture. Ces documents pourraient fournir des informations médicales pertinentes à l'hypothermie, par exemple, ou de type encyclopédique sur les essences qui composent la forêt boréale. Force est de réaliser qu'une telle section prendrait facilement des proportions exagérées par rapport à notre objectif. Pour Hubert Aquin, par exemple, la recherche documentaire constituait un moteur de l'écriture, soutient Jacinthe Martel dans son essai sur l'auteur de *Prochain épisode*. Aquin lui-même affirmait qu'il y a « peu de différence entre découvrir et créer », car la création est un « processus cumulatif où la matière première de l'idée originale est le document des autres<sup>7</sup> ». Bien que le cadre restreint de cette étude ne nous permette pas d'analyser le détail d'un artefact du genre documentaire en particulier, nous mentionnerons toutefois les évidences de ce vestige matériel et son intérêt au moment de la lecture du fait divers.

---

<sup>7</sup> Jacinthe Martel, *op.cit.*, p. 118.



## 2.1.1 L'ÉVÉNEMENT

« *Je vois, je sens, donc je note, j'observe et je pense.* »  
Roland Barthes

Huit “jeunes gens”<sup>8</sup> de la région du Témiscouata, cinq garçons et trois filles âgés de 16 à 20 ans, partent “de bon matin” pour une excursion en raquettes, le mercredi 5 janvier 1977. Deux d’entre eux, une jeune femme de 16 ans et un jeune homme de 20 ans, seront retrouvés “morts gelés” après la nuit tombée.

Voilà la description la plus succincte du fait vécu, ou de l’artefact 0, qu’il soit possible de faire. L’essentiel de l’information est fourni : le jour, la date, l’heure et le lieu ainsi que le nombre de personnes présentes, leurs âges et le nombre de victimes. Avant d’être traduite en texte, la réalité est surtout chiffres, une équation mathématique qui quantifie l’espace et le temps. Le fait vécu est un ensemble composé d’unités : une journée est composée de “moments” disposés le long d’une ligne chronologique définie par le temps écoulé entre matin et nuit.

Pourrait-on qualifier chacun de ses moments d’événement ?

Le Larousse, sobrement, définit l’événement comme un fait important, marquant.

La mort est toujours un événement. Une mort tragique, accidentelle ou volontaire, est un événement dont on se souvient longtemps. Il marque la mémoire. Dans *Kamouraska*, Anne Hébert s’est inspirée d’un fait divers, le meurtre d’un seigneur par l’amant de sa femme. À propos de ce fait divers, elle affirme : « Ma mère, quand j’étais enfant, me racontait l’histoire de Kamouraska. Vous vous imaginez qu’un drame pareil à cette époque-là, le scandale que ç’a dû faire, puisque ma mère m’en parlait 4 ou 5 générations après<sup>9</sup> ».

---

<sup>8</sup> Les mots “entre guillemets” sont relevés du texte des artefacts 01 ou 02.

<sup>9</sup> Donald Smith, « Anne Hébert et les eaux troubles de l’imaginaire. », dans *Lettres québécoises*, hiver 1980-1981, p. 70.

Si la définition d'événement en tant que fait marquant limite les moments éligibles, la définition d'événement en littérature semble plus propice à inclure tous les moments qui ont marqué ce jour-là avec plus ou moins d'importance. En effet, selon Paul Ricœur, l'événement est l'unité de base de la construction du récit. Dans son ouvrage sur la théorie du discours narratif publié dans les années quatre-vingt, Ricœur définit cette forme littéraire comme « une composition embrassant une série entière d'événements dans un ordre spécifique<sup>10</sup> ». Entre le départ de bon matin des raquetteurs et la mort de deux d'entre eux à la nuit tombée, que s'est-il passé ? La réponse à cette question implique déjà une série d'événements dans un ordre spécifique, puisqu'on progresse du matin à la nuit, et de la vie à la mort, et non pas l'inverse. Déjà, la forme du récit semble s'imposer tout naturellement pour décrire et inscrire le fait vécu du mercredi 5 janvier 1977.

Ajoutons quelques détails :

Les huit jeunes partent de bon matin en raquettes. Il fait beau. Ils vont du village à la montagne en voiture, et du bas de la montagne au sommet de la montagne en raquettes. Au sommet de la montagne se dresse la tour où ils finissent de manger, vers 14 heures. Les jeunes gens décident de revenir en piquant à travers le bois. Les raquettes se brisent dans la neige épaisse. Le temps change. La température tombe. Il se met à neiger. Ils se perdent. Ils sont séparés en trois groupes. Un groupe retourne au village vers 17 h 30. La nuit tombe. Il fait maintenant tempête. Des recherches s'organisent. Le deuxième groupe se fait ramener au village par des motoneigistes, vers 19 h 30. L'un des jeunes du troisième groupe est retrouvé, à bout de force, vers 21 h. Un autre jeune homme est retrouvé mort et une jeune fille inconsciente, vers 22 h 30. La jeune fille meurt à l'hôpital vers midi le lendemain.

À la ligne événementielle chronologique de base, celle qui va du matin à la nuit, se superpose maintenant une suite d'événements météorologiques importants. Le ciel est bleu au départ, il se met à neiger, le vent se met de la partie et c'est bientôt la tempête.

---

<sup>10</sup> Paul Ricœur cité dans René Audet et Thierry Bissonnette, « Le recueil littéraire, une variante formelle de la péripétie », dans *La narrativité contemporaine du Québec. La littérature et ses enjeux narratifs*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 17.

Visibilité réduite, traces effacées, froid de plus en plus intense: autant de facteurs qui compliquent le retour de l'excursion ainsi que les recherches. De même, une suite d'événements s'organise cette fois sur une ligne non pas chronologique, mais spatiale, sous la forme d'un trajet aller-retour : du village à la montagne, du bas de la montagne à son sommet et à la tour, but de l'excursion – suivi du retour.

Nous sommes déjà en présence de trois lignes d'événements qui tissent un réseau à travers le temps et l'espace de "ce jour-là". Ce n'est pas tout. En effet, la vie d'un personnage, en entier ou en segment, est elle aussi une suite d'événements chronologiques. Chaque personnage du récit possède sa propre ligne événementielle qui croise celle de chaque autre personnage "ce jour-là". Mais la ligne événementielle de chacun des individus partis en raquettes commence avant le fait vécu, dans le passé, et continue après le fait vécu, au futur. De la même façon que pour un individu, on peut aussi représenter la vie d'une communauté ou d'un village, d'un pays ou d'une société, en organisant une série d'unités de base ou moments, plus ou moins marquants, organisés dans l'ordre spécifique qui caractérise le récit.

Dominique Viart, dans un essai intitulé *Mémoires du récit*, suggère que la forme du récit transcende le champ littéraire pour rejoindre celui de l'histoire :

[...] le récit est au cœur de toute écriture de fiction comme il est au principe de toute représentation de soi. L'existence, comme la biographie, qu'elles soient réelles ou fictives, l'histoire – la grande comme la petite – s'appréhende d'abord sous forme d'une linéarité chronologique événementielle<sup>11</sup>.

Dans *Tricher la fiction*, Frederick Tristan, auteur de plus d'une douzaine de romans, ajoute c'est là où **l'homme se raconte** que l'histoire empiète résolument sur la fiction : « C'est l'existence des humbles [qui désormais] constitue la matière même de l'histoire. Et cette existence, il s'agit de la raconter<sup>12</sup> ».

C'est ce que fait l'historienne Arlette Farge. À la suite de recherches effectuées dans les archives judiciaires de Paris du XVIIIe siècle, elle donne la parole aux

---

<sup>11</sup> Dominique Viart, *Mémoires du récit*, Paris, Lettres modernes Minard (collection "Écriture contemporaine", I), 1998, p. 11-12.

<sup>12</sup> Dominique Viart, *op. cit.*, p.7.

« mendiants, oisifs, plaintifs, voleuses ou séducteurs agressifs<sup>13</sup> » qui « se disputent pour un outil volé et les autres pour de l'eau sale reçue sur leurs habits<sup>14</sup> ». Farge tente de redéfinir la norme historique à partir d'événements non plus d'importance, que ce soit un événement positif, comme la Révolution française, ou négatif, tel l'Holocauste, mais plutôt grâce à des événements « minuscules » ou « dérisoires ». Dans cette version de l'histoire avec un petit h, les humbles se racontent et laissent leurs marques. Pour Farge, c'est dans « la relation entre la parole dite et la volonté de créer du vraisemblable que s'instaure l'événement<sup>15</sup> ». À même le matériau brut contenu dans ses archives, qu'elle considère être l'ancêtre du fait divers, Farge fait **de l'événement** et, de là, **de l'histoire**.

On constate à quel point la notion souple et plurielle d'événement introduit un changement profond dans la manière d'appréhender le matériau même de l'histoire : « [...] ce qui s'énonçait en termes de chiffres [...] tend à trouver désormais la forme du récit plus propice à la restitution de la vie passée<sup>16</sup> ». Inscrire l'histoire à travers le récit ou écrire une fiction historique deviennent des intentions aux intérêts, sinon aux sources, similaires. Le champ qui se développe ainsi, à l'intersection de la littérature et de l'histoire, de la fiction et de la réalité et des mémoires individuelles et collectives, est infiniment fertile de possibilités événementielles et narratives. C'est là que « Caribou » se construit : un récit qui veut témoigner des changements historiques rapides advenus au Québec dans les années qui suivent la Révolution tranquille, ainsi que de l'impact de ces changements sur la vie d'un village, d'une famille et de huit jeunes gens partis en raquettes dans la forêt.

---

<sup>13</sup> Arlette Farge, *op.cit.*, p. 36.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>16</sup> Dominique Viart, *op.cit.*, p. 7.

## 2. 1. 2 FAIT DIVERS

« *Toute mort est un meurtre.* »  
Barbara Michel

La ligne événementielle de « Caribou » s’inspire de deux faits divers. L’un est paru dans *Le Soleil* le 7 janvier 1977 et s’intitule : « Deux jeunes raquetteurs succombent au froid<sup>17</sup> ». L’autre, paru dans *Le Journal de Québec* le même jour, est intitulé : « Morts gelés : ils essayaient, SANS RAQUETTES, de suivre des raquetteurs !<sup>18</sup> »

La transformation de l’événement, sa première écriture en tant que texte, s’amorce aussitôt que l’information de la mort de deux jeunes gens est diffusée par les services hospitaliers et policiers, qui feront enquête.

Mais avant de considérer les faits saillants de cette première écriture, tentons tout d’abord de définir le fait divers pour ensuite établir la fonction de son discours.

« Les faits divers sont des événements “sans portée générale”, “de peu d’importance” et “appartenant à la vie quotidienne” ou à la “vie sociale”<sup>19</sup> ». Tel est le point de départ de la réflexion de Marine M’sili dans son étude sur *Le fait divers en République*. Ces premières définitions, bien que vagues, reflètent parfaitement la tendance qui voit les historiens s’intéresser non plus seulement aux grands hommes et aux grands événements, mais aussi aux événements dérisoires qui marquent la vie des humbles. Bien que l’intérêt voué au fait divers par les théoriciens soit relativement récente (80 % des références de la bibliographie sur les faits divers sont postérieures à 1970, précise M’sili), le fait divers est le « fruit d’une vieille tradition consistant à

---

<sup>17</sup> Lucien Latulippe, « Deux jeunes raquetteurs succombent au froid », *Le Soleil*, 7 janvier 1977, p. A1-A2.

<sup>18</sup> Yvon Pellerin, « Morts gelés : ils essayaient, SANS RAQUETTES, de suivre des raquetteurs ! », *Le journal de Québec*, 7 janvier 1977, p. 2.

Nous ne nous attarderons pas à faire une étude comparative de ces deux faits divers pour la simple raison que l’article du *Journal de Québec* est trop court, pauvre en information, et de plus foncièrement erroné dès son titre. Nous nous appuyerons plutôt sur l’article du *Soleil* pour reconstituer la tragédie.

<sup>19</sup> Marine M’sili, *Le fait divers en République. Histoire sociale de 1870 à nos jours*, Paris, CNRS éditions, 2000, p. 46.



utiliser les événements hors-norme pour illustrer la toute-puissance de la Providence<sup>20</sup> ». Cette définition, reprise dans un langage typiquement contemporain, devient : le fait divers, c'est l'exception, ou l'écart, qui confirme la règle, ou la norme. Sexe, sang ou mort : c'est habituellement par la violence que l'écart se creuse entre norme et hors-norme dans le fait divers. L'accident, l'objet du fait divers qui nous concerne, se définit comme « une rupture tragique du cours prévisible du quotidien<sup>21</sup> ».

Toutefois, même Barthes, qui décortique d'un oeil analytique la structure du « canard », reconnaît « qu'un dieu rôde derrière le fait divers » ainsi qu'une « certaine idée du Destin<sup>22</sup> ». M'sili, cependant, dans son étude du fait divers en République prétend démontrer que cette vision des choses est désormais périmée. En effet, elle constate que bien « qu'autrefois assignable à la fatalité ou à Dieu [...] on assiste à une prise en charge sociale croissante des accidents<sup>23</sup> ». C'est au moment où la société devient responsable de tout, y compris du destin, confirmant ainsi le déconditionnement religieux et les progrès de la science de notre époque, que le *fait divers* devient *fait de société* : « Le dieu, dont Roland Barthes disait [...] qu'il rôdait derrière le fait divers, semble avoir été détourné au profit d'une autre instance : la société<sup>24</sup> ».

Dès lors, « toute mort est un meurtre<sup>25</sup> », et une enquête s'ouvre pour trouver les coupables.

Considérons de près comment l'artefact 01 présente les faits. Ce faisant, nous allons aussi repérer certaines caractéristiques du fait divers susceptibles d'intérêt pour l'écriture :

À 16 et 20 ans, les deux victimes de la randonnée en raquette sont jeunes. Les voilà déjà transformés en *dramatis personae*, c'est-à-dire, des personnages en rupture de

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>22</sup> Roland Barthes, « Structure du fait divers », dans *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, p. 196.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p.15.

<sup>24</sup> Marine M'sili, *op.cit.*, p. 15.

<sup>25</sup> Barbara Michel, citée dans Marine M'sili, *op.cit.*, p. 270.

stéréotype. Les vieillards meurent avant les jeunes, de leur belle mort. Tel est la norme de vie.

À petite cause, grand effet : le fait divers fonctionne sur le mode de la causalité. Le titre de l'article du *Journal de Québec* (« Morts gelés : ils essayaient, SANS RAQUETTES, de suivre des raquetteurs ! ») attribue la mort des jeunes gens à un détail assez insignifiant, soit l'absence de raquettes, ou le bris des raquettes. Mais peut-on vraiment attribuer la mort de deux jeunes gens à une paire de raquettes ?

L'article du *Soleil* introduit une autre caractéristique du fait divers, soit la figure du comble (comme dans l'expression, «ça, c'est le comble !») La figure du comble consiste en une accumulation peu commune de malchances : visibilité réduite, température qui refroidit subitement, nuit qui tombe, traces effacées... et le comble du comble : les raquettes brisées.

Ces jeunes gens, pourtant, ont grandi dans ce coin de pays et ils connaissent bien cette forêt. Ils sont tout aussi familiers avec le trajet à la tour qu'avec les exigences de la vie en plein air. Sommes-nous vraiment en présence d'une accumulation de malchance ou plutôt d'un manque de jugement à plusieurs égards ? Pourquoi les jeunes gens étaient-ils vêtus de manière inadéquate ? Pourquoi ont-ils perdu leurs mitaines et brisé leurs raquettes au retour ? Pourquoi ont-ils pris la décision téméraire de ne pas revenir par le chemin d'accès ? Pourquoi se sont-ils séparés ? Comment peut-on mourir si bêtement de froid à notre époque ? Étaient-ils intoxiqués ? S'ils avaient pris de l'alcool ou de la drogue, qui leur a fourni ? Et s'il y a eu excès, qu'est-ce qui a pu provoquer le caractère excessif du comportement des victimes ? Étaient-ils habités par un sentiment de détresse, d'aliénation, comme c'est souvent le cas chez les jeunes autochtones ?

D'autre part, si on cherche la marque du destin plutôt que celle de la responsabilité sociale, comment ne pas se poser la question, à savoir que, des huit membres du groupe, pourquoi ces deux-là ? Qu'avaient fait ce jeune homme et cette jeune femme pour mériter un tel sort ? Était-ce un couple ? Sont-ils morts d'amour en refusant de se séparer, afin d'être unis par le même destin –mourir de froid dans une étreinte immortelle au cœur de la forêt ? Est-ce là ce que Dieu voulait pour ces jeunes

gens ? L'éternité des corps intacts, préservés de la décomposition par le froid ; l'éternité de la jeunesse, qui ne vieillira pas ; l'éternité du premier amour, que la vie n'aura pas la chance de corrompre ?

Le texte succinct du fait divers, bien sûr, ne pose pas ces questions, mais il les suscite chez le lecteur, car « sa fonction [du fait divers] s'exprime par ce qu'il ne dit pas et ressort de l'imaginaire social<sup>26</sup> ». La trace de l'information se combine, encore une fois, en creux, avec l'absence d'information. C'est ce qui est passé sous silence, ce qui n'est pas dit ou ne se dit pas, qui nourrit l'imaginaire. M'sili confirme cette caractéristique du fait divers quand elle le qualifie "d'information imaginaire", une contradiction en soi. Barthes reconnaît aussi cette dialectique quand il écrit : « Mystère et réalité, c'est de l'union de ces deux termes que les faits divers puisent leurs pouvoirs de fascination<sup>27</sup> ».

Le fait divers a certainement le pouvoir de fasciner les auteurs, qui ont puisé abondamment à cette source privilégiée. Au départ, pourtant, le fait divers est qualifié de "mauvaise littérature". Anne Hébert confirme cette opinion de manière candide quand elle explique les étapes d'écriture de son roman *Kamouraska* : « J'ai commencé plusieurs fois *Kamouraska*. Une première fois, je le racontais tout à la troisième personne, comme un fait divers. C'était très plat<sup>28</sup> ». Il faut plus d'un ingrédient pour une bonne recette d'écriture et il faut ajouter autre chose à la part factuelle du fait divers pour accéder à sa part imaginaire. Pour George Perec, par exemple, bien écrire « veut dire de se servir des actualités, mais aussi se souvenir d'autres écritures, d'autres voix, d'autres messages qui ont précédé l'auteur. Écrire est un acte collectif par lequel on récupère les faits du passé [...] »<sup>29</sup>.

C'est vers ce passé que nous allons maintenant nous tourner, pour lire entre les lignes du fait divers et aller y chercher « ce qui est le plus difficile à percevoir, le plus

---

<sup>26</sup> *Écrire l'insignifiant. Dix études sur le fait divers dans le roman contemporain*, textes réunis et publiés par Paul Pleckmans et Bruno Tristmans, Amsterdam/Atlanta, Éditions Rodopi, 2000, p. 14.

<sup>27</sup> Roland Barthes, *op.cit.*, p. 8.

<sup>28</sup> Donald Smith, *op.cit.*, p. 70.

caché, le plus malaisé à dire et à montrer, finalement le plus interdit et le plus scandaleux<sup>30</sup> ». Car, selon Michel Foucault, telle est l'éthique immanente au discours de l'Occident, et notre humble contribution à ce discours ne fera pas exception à la règle.

## 2.2 MÉMOIRE

*« Nous gardons tous en nous quelque étrange et fraîche mémoire  
de ce que nous n'avons jamais vécu. »  
Frédéric Tristan*

Entre le fait vécu survenu le 5 janvier 1977 et le fait divers qui inscrit les événements deux jours plus tard, il n'y a que quarante-huit heures. Mais entre le 5 janvier 1977 et le début du travail de fouille qui conduira au récit, il y a presque trente ans. Il est donc impossible d'ignorer le rôle de la mémoire dans le souvenir des événements par tous ceux et celles qui y furent impliqués de manière directe ou indirecte.

Nous approcherons le sujet de la mémoire de trois manières, en remontant tout d'abord à sa source la plus ancienne.

La mémoire de l'auteure du récit (**ma** mémoire) livre deux souvenirs d'enfance, l'un par l'image et l'autre par la voix. Les images sont celles des lieux du drame : la montagne et la tour d'incendie. L'évocation de ces images est proposée dans les lignes en italique qui ouvre la section du souvenir. Les voix que nous entendrons, encore en italique, appartiennent aux adultes de la famille de l'auteure, soit les parents, les tantes. Ces voix commentent et réagissent à l'événement tragique; elles racontent l'enterrement et chuchotent ce qui ne peut se dire à voix haute. Ces souvenirs d'enfance de l'auteure constitueront l'artefact 03.

---

<sup>29</sup> Sabine Hillen, « Mode d'emploi du hasard. Sur George Perec », dans *Écrire l'insignifiant, op.cit.*, p. 40.

La mère de la jeune fille décédée joue un rôle important dans les événements, bien que d'une manière indirecte. Elle brille par son absence. En effet, un an avant la mort de sa fille, Camille A. quitte Squatteck en laissant derrière elle ses cinq enfants, âgés entre 12 et 18 ans. Le père des enfants est médecin et il est absent plus souvent qu'autrement. Les enfants sont donc, tout compte fait, laissés à eux-mêmes. L'absence de la mère, ainsi que les raisons de son départ, sont des facteurs signifiants dans la reconstruction des événements qui mènent à la tragédie. Les mémoires manuscrites de la mère de la victime, rédigées en janvier 1999, livreront sa mémoire avec les particularités de cette forme de littérature intime. Ce sera l'artefact 04.

Un transfert de mémoire s'effectue sous forme de dialogue entre **sa** mémoire et **ma** mémoire, soit entre l'auteure et la sœur de la victime, Pascale A. qui était présente ce jour-là. Ce témoignage recueilli à l'été 2003 constituera l'artefact 05.

Nous aurions aimé ajouter une section traitant de **notre** mémoire, c'est-à-dire ce vaste espace où l'intertexte des traces de lecture contribue à la construction d'un imaginaire collectif propre à une culture. Toutefois, cette section déborderait facilement la somme de toutes les autres sections de cette étude. Nous nous permettons cependant de noter, au moment de la lecture du fait divers là où l'écho de certaines lectures résonne trop clair et haut pour être ignoré.

\*\*\*

*Nous sommes plusieurs, trop, entassés les uns sur les autres dans un vieux Jeep conduit par un jeune homme de quatorze ou quinze ans. Dix enfants. Dix cousins et cousines, cinq par famille. Le jeune homme a la peau noircie par le soleil. Ses cheveux sont poussiéreux et il sent la sueur. Près du sommet de la montagne, le chemin est raide et rocailleux, et de plus en plus étroit. Les feuilles des arbres sont roussies par les herbicides. Le moteur force. Le conducteur nous demande de descendre pour alléger la*

---

<sup>30</sup> Michel Foucault, « La vie des hommes infâmes », dans *Dits et écrits 1954-1988*, vol. III, 1976-1979, sous la direction de Daniel Defert et François Ewald, avec la collaboration de Jacques Lagrange, Paris, Gallimard, 1994, p. 252.

*charge. Le moteur force encore sur le chemin à pic. Nous sommes presque à la tour, mais nous n'irons pas. Nous la voyons qui dépasse le sommet des arbres. Le vieux Jeep tombe en panne. Il faut retourner à pied. C'est loin. Au début nous courrons tous ensemble. Puis les plus petits ralentissent. Le groupe se sépare. J'ai un point qui me barre l'estomac. Je ne peux plus courir. Je suis avec les petits bien que je ne sois pas petite. Nous arrivons à un embranchement, en bas de la montagne, sur la route de terre. Nous marchons longtemps avant d'arriver à un chalet. Nous n' avons pas pris le bon chemin. Il y a du monde. Je suis inquiète en présence d'étrangers dans le fond du bois. Ils sont grands et gros. Nous sommes petites et maigres. Ma cousine me rassure. « J'ai juste à leur dire que je suis la fille du docteur ». « Ah, la petite du docteur A. », disent les gens. Ils viennent nous reconduire à la roulotte sur le bord du lac. C'est presque le soir quand nous arrivons. Nous mangeons et autour du feu, excités, et nous parlons de l'aventure de la journée. Nous buvons des rhums and coke. Je n'ai jamais bu d'alcool. La soif me réveille dans le milieu de la nuit. Je trouve du lait dans le frigo de la roulotte. Je déteste le lait, mais je le bois, tiède, à même le carton. Un goût sûr reste dans ma bouche jusqu'au matin, écœurant. J'ai des rêves agités. Je suis dans la forêt, tous les chemins se ressemblent. Je suis égarée.*

### 2.2.1 SOUVENIR

*« Je n'ai pas de souvenirs d'enfance. »  
Georges Perec*

C'est peut-être par l'oubli, ironiquement, qu'il faudrait entreprendre une réflexion qui porte sur l'acte de se souvenir puisque, « sans l'oubli, il n'y a pas de commencement. [...] On ne peut rien débiter de décisif si l'on n'oublie pas – ne serait-ce qu'un peu, ne serait-ce que momentanément<sup>31</sup> ».

---

<sup>31</sup> Vincent Engel, *Frédéric Tristan ou la guérilla de la fiction*, Monaco, Éditions du rocher, 2000, p. 21.

J'avais peut-être oublié que j'étais allée, enfant, en excursion à la tour d'incendie sur la montagne près de Squatteck. Peut-être que je m'en suis souvenue une première fois quand j'ai appris les circonstances entourant la mort de ma cousine en cet endroit précis en 1977 ; et peut-être que je m'en suis ressouvenue quelque trente ans plus tard, quand j'ai voulu écrire cette histoire.

Philippe Lejeune explique ainsi l'apport du souvenir d'enfance au texte : « Les souvenirs d'enfance sont discontinus et incertains, mais souvent intenses et cette intensité semble garantir leur véracité. On puise directement au fond de soi, à une source de vie. C'est pourquoi le régime ordinaire du souvenir d'enfance est le lyrisme. On est dans le domaine de la foi<sup>32</sup> ».

L'instinct premier de celui qui se souvient est de croire ce souvenir, intégralement, comme s'il s'agissait d'une vision et non d'une construction. Cependant, tout aussi rapidement, le souvenir est questionné. Quel âge avais-je vraiment, lors de cet événement ? Entre 5 et 7 ans, quand nous habitons à Rivière-du-Loup et que nous venions souvent à Squatteck ? Mais s'il est question de *rhum and coke*, je n'avais sûrement pas cet âge-là. Je devais être plus âgée. Nous avons continué de passer des vacances d'été à Squatteck, même après notre déménagement à Québec. Étions-nous vraiment une douzaine d'enfants dans l'un de ces Jeeps sans toit avec de grosses pentures sur le capot ? Voilà qui semble impensable. Nos parents nous avaient-ils vraiment laissés partir ainsi, avec un si jeune homme au volant ? Je me souviens d'un certain relâchement de la surveillance parentale pendant nos vacances à Squatteck. Et si je pense que nous ne sommes pas montés dans la tour, je me rends compte que c'est parce que je ne m'en souviens pas, ce qui ne veut pas dire que nous n'y sommes pas montés.

Je questionne la plausibilité du souvenir. J'introduis le doute. Lejeune explique ce phénomène : « L'autobiographe va exprimer ses scrupules. Loin de ruiner la crédibilité du souvenir, ce discours du doute crée une petite vibration fort agréable. C'est

---

<sup>32</sup> Philippe Lejeune, *Les brouillons de soi*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, p. 36.

le *tremblé* de la mémoire<sup>33</sup> ». Nathalie Sarraute, l'un des grands écrivains du Nouveau Roman, propose une image qui illustre à merveille ce phénomène dans son autofiction, *Enfance* : « [...] je regardais les espaliers en fleurs le long du petit mur de briques roses, les arbres fleuris, la pelouse d'un vert étincelant jonchée de pâquerettes, de pétales blancs et roses, le ciel, bien sûr, était bleu, et l'air semblait vibrer légèrement... ». Un peu plus loin, Sarraute précise ce que ce vibration fait naître en elle : « l'air qui vibre de tremblements à peine perceptibles, d'ondes... des ondes de vie, de vie tout court, quel autre mot ?<sup>34</sup> » Mais plus qu'une image, aussi vive soit-elle, c'est la structure d'*Enfance* qui crée le « discours du doute ». Sarraute questionne incessamment son souvenir par le biais d'un double : « C'est curieux que son nom te revienne aussitôt, quand tant d'autres, tu as beau les chercher<sup>35</sup>... » Ou encore :

- Des images, des mots qui évidemment ne pouvaient pas se former à cet âge-là dans ta tête...
- Bien sûr que non. [...] C'était ressenti, comme toujours, hors des mots, globalement... Mais ces mots et ces images sont ce qui permet de saisir tant bien que mal, de retenir ces sensations.<sup>36</sup>

Il ne s'agit plus ici seulement du *tremblé* de la mémoire, mais d'un doute qui touche au plus profond de soi : c'est le *tremblé* de l'identité. Notre identité se compose de milliers de petits moments, événements, souvenirs passés qui sont constamment réinterprétés et dont le sens se renouvelle et s'altère au fil des années.

Mon souvenir d'enfance de l'excursion à la montagne n'en est qu'un parmi tant d'autres, tout aussi banals qu'inoubliables : une visite à la foire régionale, lors d'une journée chaude et poussiéreuse ; une démonstration de mon oncle le médecin de campagne, qui trouve l'eau sous la terre grâce à avec une branche de noisetier magique ; un retour à Rivière-du-Loup en voiture effectué à la nuit tombée et dans la neige, dont je me souviens si bien parce que, dans la voiture, avec nous, il y avait un étranger qui portait un bonnet d'astrakan, et que nous ramenions deux lapereaux à la fourrure frémissante dans la valise. Je mets tous ces souvenirs de Squatteck à contribution dans

---

<sup>33</sup> *Loc. cit.*

<sup>34</sup> Nathalie Sarraute, *Enfance*, Paris, Folio Classiques du XXe siècle, 2004, p. 60-61.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 15.



les quatre nouvelles qui composent le cycle de *Fait d'hiver*. C'est un matériau qui fournit, comme le dit Sarraute, des ondes de vie. Je me permets aussi de ne pas douter de mes souvenirs. Au contraire, je les embrasse et, ce faisant, je donne foi à mon récit. Car si l'auteur ne croit pas lui-même à son récit, qui y croira ?

Cette excursion à la tour de feu, si semblable, en creux, puisqu'en été, à l'excursion en raquettes au même endroit... Dans le texte en italique, je tente de saisir les images qui jaillissent du cœur du souvenir en oubliant ce que je sais ; que le temps ainsi que l'écriture auront déjà réaménagé ma perception de l'artefact 03.

\*\*\*

L'autre partie de l'information emmagasinée dans ma mémoire n'est pas visuelle, mais sonore. Des voix, probablement autour de la table de la cuisine, probablement ma mère et ses sœurs ou mon père, commentent les événements tragiques du 5 janvier 1977 et racontent l'enterrement. Ma mère a dû braver la tempête avec sa sœur Claudette, une tempête qui avait duré trois jours, pour se rendre de Québec à Squatteck. Les voix s'atténuent pour chuchoter certaines choses qu'on veut cacher.

*C'est lui qui est tombé en premier, mais elle n'a pas voulu l'abandonner. Elle était plus forte que lui. Elle était faite fort, comme son père. Elle l'a porté. Elle s'est épuisée.*

Ce ne sont pas les mots exacts, sans doute, mais ce sont ceux qui m'ont toujours fait croire que les deux victimes avaient refusé de se séparer parce qu'ils s'aimaient. Le récit de l'enterrement ne fait que renforcer cette interprétation.

*C'était une belle messe pis l'église était pleine même s'il faisait tempête. Tout le monde pleurait. Les deux cercueils étaient ouverts un à côté de l'autre. Ils étaient beaux. Pas maganés. On aurait dit qu'ils dormaient. Oui, la femme de Charlot (le père de la victime) était là. Bien habillée à part de ça. Mieux que Camille.*

Ce n'est sûrement pas ma mère qui passe ce dernier commentaire. Plutôt Claudette, qui a envié la beauté de sa sœur Camille dans le passé. Il y a aussi des questions. *Comment ont-ils fait pour se perdre en plein jour ? Ils connaissaient ce coin de forêt comme le fond de leur poche.* Les réponses arrivent, en messe basse. *Ils avaient bu du fort.* Et un autre mot, plus bas encore, qui fait peur aux parents. *Pis de la drogue.* *Quand ils ont retrouvé Jean-Louis (le frère de la victime), il était comme un animal, à moitié fou, à quatre pattes la tête dans la neige. Il hallucinait. Il a failli perdre sa main, elle était tellement gelée.*

Les on-dit, ces mots dont on se souvient sans se souvenir qui les a prononcés, ont donné naissance à une légende qui semble vouloir donner un sens classique à cette tragédie. Les deux jeunes gens sont morts d'amour. Ils dorment ensemble, côte à côte, intacts, pour l'éternité. C'est une belle histoire. Tout le contraire du mariage de Camille et Charlot A., la mère et le père de la victime.

\*\*\*

*Tu me dis, c'était épouvantable.*

*Tu endures. C'est ton lot. Les enfants, la pharmacie, le téléphone, la comptabilité, le mari qui couche ailleurs et qui te fait un enfant et en fait un à une autre femme que toi, en même temps... Le curé de la paroisse ferme les yeux. Il te conseille la patience. Il te dit, il reviendra dans le droit chemin. Mais le mari ne revient pas. Il boit du gin, tu bois du gin. Il a des femmes, tu as des hommes. Mais toi, tu es malade, lui il est docteur. C'est à rendre fou. Tu es folle. Le docteur t'envoie te faire soigner. On t'enferme, une fois. Tu reviens. Tu reprends la bouteille sitôt passé le pas de la porte. Tu ne peux pas divorcer. Ça ne se fait pas. Le curé prêche le sacrement du mariage. Tu essaies d'écraser le curé dans le stationnement de l'église, parce que ce n'est pas endurable. Deux fois, on t'enferme, toi et ta colère. Tu tournes la colère contre toi. Tu bois. Tu ne sais même plus si c'est le jour, ou la nuit ; si tu es dans ton lit, ou le lit de la rivière, avec ses draps d'eaux boueuses. La troisième fois qu'on t'enferme, un jeune*

*médecin t'avertit que si tu reviens, on ne te laissera plus sortir. Tu quittes la maison, le village. Tu pars, au bout du monde. Cape Skerring, Sénégal.*

*« C'était épouvantable ».*

## 2.2.2 MÉMOIRES MANUSCRITS

« Je suis née le 5 juillet 1935, la cinquième de huit enfants<sup>37</sup>. »

C'est le récit de sa vie que ma tante essaie de raconter dans ses mémoires, un texte de 87 pages manuscrites qu'elle commence le premier janvier 1999. Les premières phrases de ce document, soit l'artefact 04, indiquent clairement une volonté de faire de l'ordre dans le passé pour « reconstituer ce que j'appelle le puzzle de ma vie » (C-2). Ce texte est entrepris afin de se comprendre, certes, mais peut-être aussi de s'expliquer autant à soi qu'aux autres, puisque c'est à la demande de sa fille aînée, Pascale A., que Camille A. tente de raconter son histoire.

Françoise Van Roey-Roux, dans son essai sur la littérature intime au Québec, explique que « les mémoires ont toutes cette caractéristique d'être l'œuvre d'un individu qui décrit les faits comme il les a vus, sans affirmer que c'est bien ainsi que les choses se sont passées. [...] sa seule qualité est la sincérité. C'est elle qui fonde la vérité de ses textes<sup>38</sup> ».

Les mémoires de Camille débutent lentement, avec la marque de la date de naissance, et du nom : Marie Camille Paula. Camille aurait préféré être Paula, « qui à mon avis était plus théâtral, digne d'une tragédie de Corneille ! » (C-6) Le débit est lent, paisible. Les anecdotes se succèdent, ainsi que les primeurs : « Ce fut mon premier rôle ! » (C-10), « C'était mon premier deuil » (C-15), et « C'était la première fois que j'éprouvais une espèce de frisson en dansant avec lui [...] » (C-18). Les effets de style sont assez prononcés : « Une nouvelle page de ma vie s'ouvre à moi » (C-18), « Un

---

<sup>37</sup> Archives personnelles de Marie-Andrée Laberge, Québec, 1999, f. 1-2. À la suite, cette référence sera identifiée par le sigle C et la page.

<sup>38</sup> Françoise Van Roey-Roux, *La littérature intime au Québec*, Montréal, Boréal, 1983, p. 57.

nouveau souvenir monte dans ma mémoire » (C-20). Les moments importants s'accompagnent d'une métaphore plus soignée, de facture plus littéraire : « [...] à la sortie de l'église, mon voile de mariée s'élevait vers le ciel comme une prière » (C-36). Van Roey-Roux explique que si le lecteur peut ressentir une « certaine méfiance à l'égard du style », c'est que « vérité et sincérité deviennent synonymes de spontanéité. L'œuvre construite, la phrase travaillée éveille la suspicion<sup>39</sup> ».

Mais ces effets de style se font plus rares alors que s'insinue progressivement un élément de vitesse, tant dans la graphie, qui se relâche et s'étale de plus en plus, que dans le propos. « Notre vie était très mouvementée » (C - 54), « Je n'avais plus le temps de me demander si j'étais heureuse ou pas » (C-55), « Nous vivions comme dans un tourbillon. Nous n'avions pas même le temps de penser » (C-71), « Je conduisais très vite Il n'était pas rare de faire cent milles à l'heure! » (C-79). Cette période commence dès l'arrivée à Squatteck et correspond aussi à un nouveau nom : « Les gens m'appelaient Madame Docteur et Charlot était Doc<sup>40</sup> » (C-56). Camille arrive à Squatteck enceinte et avec un enfant en bas âge. La maison familiale abrite le cabinet du médecin ainsi que la pharmacie. La phrase « J'étais fatiguée » est répétée à plusieurs reprises, ainsi que le constat de l'absence du médecin : « Mon mari n'était jamais avec moi, même si nous étions souvent dans la même maison » (C-56). Le mouvement qui inhibe la réflexion est transparent sur la page : la vitesse anéantit, petit à petit, la possibilité de « faire » du style.

« Je dormais 3-4 heures par jour. Souvent je faisais la cuisine la nuit et j'étais de plus en plus fatiguée. Le téléphone ne déroutait pas pour prendre les rendez-vous au bureau. [...] Je faisais les commandes. Je tenais la comptabilité » (C-71-72). L'auteure avoue aussi que son mari boit de plus en plus et qu'elle a commencé à boire elle aussi. Le rythme s'accélère. Les phrases raccourcissent. Le fil du récit de la vie est coupé de plus en plus fréquemment par des anecdotes, des portraits de personnages secondaires ou des listes des maladies infantiles : l'eczéma des deux garçons, la picotte,

---

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>40</sup> Le mot Doc est souligné deux fois.

la scarlatine. On sent l'impossibilité de soutenir ce rythme, ainsi que le désir d'éviter de dire quelque chose. La rupture s'annonce, et s'affiche, avec une cinquième grossesse en six ans : « Je dis à Charlot que si j'avais un autre enfant je ne tiendrais pas le coup. Pourtant six mois après (la naissance du quatrième enfant) j'étais encore enceinte [...] J'étais très fatiguée, je dirais même épuisée. » (C-86).

Les mémoires se taisent, avant la naissance du cinquième et dernier enfant. Madame Doc tiendra-t-elle le coup ? Les dernières lignes sont consacrées à l'arrivée d'une jeune aide-domestique célibataire et enceinte elle aussi. « Elle était mon rayon de soleil comme moi j'étais le sien. J'avais 28 ans, elle 20. » (C-87).

Une chronologie s'impose ici pour situer les mémoires par rapport aux autres éléments le long d'une ligne événementielle :

Camille est née le 5 juillet 1935. Elle épouse un jeune médecin le 14 septembre 1957, à 22 ans. À 28 ans, soit sept ans plus tard, elle est enceinte de son cinquième enfant. Elle habite le village de Squatteck de 3 000 habitants, où son mari tient un cabinet de médecine. Les mémoires couvrent la vie de Camille de 0 à 28 ans, soit de 1935 à 1963. En 1964 naît la petite dernière. La même année, une autre fille naît, fruit de l'union du mari de Camille et d'une autre femme. Les mémoires ne mentionnent pas ce fait. En fait, elles ne mentionnent plus rien ; elles taisent les douze années qui suivent la naissance du cinquième enfant. La « sincérité » de la mémoriste persiste, mais elle exige dès lors de passer les années qui précèdent son départ et succèdent à la naissance de l'enfant illégitime sous silence. Camille quitte Squatteck en 1976, à 41 ans. Elle laisse derrière elle cinq enfants de 12 à 18 ans. Martine a 15 ans. Elle meurt de froid le 5 janvier 1977, à 16 ans. Le premier janvier 1999, Camille entreprend d'écrire ses mémoires, qu'elle ne terminera pas. En août 2003, je rencontre Camille qui me confie ses mémoires et me dit ce qu'elle n'a pas pu écrire ; elle brise le silence pour combler, un peu, le trou de mémoire.

La honte, la pudeur, la discrétion : telles sont les raisons, invoquées par Van Roey-Roux, qui « dictent différentes formes de censure<sup>41</sup> ». Les raisons peuvent différer, mais le résultat de la censure est toujours le même : le silence. Lejeune suggère ce qu'il pourrait y avoir, au cœur de ce silence. « Malheur rédigé est à déjà à demi surmonté. Le vrai malheur est du côté du silence<sup>42</sup> ». Régine Robin souligne elle aussi que, dans le processus de l'histoire orale, vient souvent un moment où la voix du témoin s'étrangle et refuse, recule. « Je ne parlerais pas de ça<sup>43</sup> ». En 1999, soit vingt-deux ans après la mort de sa fille, Camille est incapable de briser le silence des douze années qui mène à son départ, ou des treize années qui mènent à la mort de Martine. Ou du moins, pas par écrit.

Août 2003. Nous sommes assises à la table de la cuisine de la maison de mes parents et nous buvons un café. Camille vient de m'offrir ses mémoires manuscrites. « C'était épouvantable », me dit-elle.

Son témoignage éclaire, en partie, ce qu'elle n'a pas pu écrire, la négation de souvenirs qui font encore mal et qui pourraient aussi, comme elle me le dit, « faire mal aux enfants. » L'absence de la mère et, effectivement, du père dans la vie de ces enfants me semble un élément important de la reconstruction de l'événement. Le pourquoi de ce départ devient lui aussi important. Le trou de mémoire dans le discours de Camille se charge de sens. Ce que Camille s'interdit de dire, je veux le raconter ; c'est autour de ce trou que je sens que les actes et leurs conséquences s'organiseront le plus naturellement, le plus épouvantablement du monde. Cette dimension informelle, privée, souffrante de la parole, pourtant absente du texte du fait divers, est la matière même qui nourrira le discours du récit ou du roman.

\*\*\*

*Elle ne pleure pas, seulement que moi.*

---

<sup>41</sup> Françoise Van Roey-Roux, *op.cit.*, p. 11.

<sup>42</sup> Philippe Lejeune, *op. cit.*, p. 119.

<sup>43</sup> Régine Robin, *Roman mémoriel*, Montréal, Le Préambule, 1989, p. 59.

*Je pleure à côté d'une pierre de granit gris. D'où je suis assise, dans une voiture, je vois le lac, la petite rivière et la cour à bois en face du cimetière. C'est Pascale A. qui conduit la voiture. Pascale a le même âge que moi. C'est ma cousine. Nous avons des vies différentes. Sous le granit gris, les fleurs pimpantes et le sol acide de la zone boréale, il y a les os fins d'une jeune fille de seize ans. Martine A., 1961-1977.*

*Je pleure parce que bien que l'histoire de ma cousine morte de froid en forêt ait toujours été avec moi, je n'ai jamais eu l'occasion d'exprimer mes « sympathies » pour celle dont je me souviens comme d'un tourbillon jaune. Je les offre maintenant. Pascale ne pleure plus. Le passé ne la remue plus. Elle est en paix. Je suis émue. Cette femme sereine assise à côté de moi a perdu, à l'âge de 17 ans, sa sœur, sa mère, et d'une certaine façon, son père aussi. Les seules paroles amères qu'elle prononce sont réservées à l'autre femme. Elle dit : « C'est une écœurante, pis tous ceux qui ont pris son bord, c'est des écœurants eux aussi ».*

### 2.2.3 TÉMOIGNAGE

Si la fonction des mémoires manuscrites est de permettre à son auteur de faire de l'ordre dans ses souvenirs dans le but de les partager avec un lecteur éventuel, le témoignage, lui, concerne une dynamique plus immédiate : celle de la parole.

Régine Robin, dans son étude sur le roman mémoriel, situe ainsi le témoignage dans le discours historique : « Au confluent de l'histoire contemporaine, de la sociologie, de l'ethnologie, l'histoire orale appréhende un vaste domaine d'objets [...] Un vaste champ donc étudié à partir de la parole, du témoignage<sup>44</sup> ».

Parole et témoignage impliquent naturellement le dialogue : « L'histoire orale [...] se constitue dans une interaction, une interlocution, élabore une co-construction, un texte dialogique, duquel l'enquêteur, ou celui de qui émane la demande, ne peut être

---

<sup>44</sup> Régine Robin, *op. cit.*, p. 135.

absent<sup>45</sup> ». Ce que le demandeur, celui qui questionne, recherche, c'est « le savoir, l'expérience, le vécu de ceux qui racontent et se racontent<sup>46</sup> ».

Enchâssé à l'intérieur du fait divers se trouve un premier témoignage, celui du frère de la victime. Jean-Louis est joint au téléphone par le journaliste qui écrit le fait divers, le lendemain du drame. C'est donc un récit de mémoire, bien que de mémoire fraîche, relayé à nouveau au lecteur par l'auteur de l'article. Déjà, la problématique de la transcription du témoignage se présente. À cet égard, Robin cite Lejeune qui explique ainsi ce qu'elle appelle « les pièges inévitables du passage de l'oral à l'écrit » : une transcription littérale est une fleur écrasée, une transcription moyenne est une fleur séchée, et une transcription littéraire à une fleur peinte<sup>47</sup>.

Naturellement, c'est le motif de la fleur peinte et la vérité du récit plutôt que la véridicité de la parole qui nous intéressent dans l'artefact 05, soit le témoignage de la sœur de Martine A., Pascale A<sup>48</sup>. Mais écoutons d'abord le propos de ce témoignage avant d'examiner comment il sera récupéré au moment de l'écriture du récit.

\*\*\*

Ma cousine, Pascale Arsenault vit toujours à Squatteck et elle est mariée à l'un des six survivants du groupe qui prit part à l'excursion en raquettes du 5 janvier 1977. Elle-même faisait partie du groupe. J'écoute son témoignage alors que nous faisons en voiture un tour du village et des environs. Pascale commence par dire que les survivants ne parlent jamais de cet événement, mais que ça fait du bien de le faire. Elle habite près du lac. Nous remontons la rue principale et revenons sur nos pas jusqu'à l'entrée du village où se dresse toujours la maison familiale. Elle est inhabitée. À l'intérieur, rien n'a changé. Tout est figé dans le temps. Sur le bureau du cabinet de médecin, la plaquette portant le nom du docteur; sur les murs, des affiches médicales montrant les

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 139.



systèmes neurologiques, musculaires, osseux. Dans le salon, sur le piano, des photos des enfants à l'école secondaire, y compris une photo de Martine, blonde, souriante. Il y a aussi une photo de leur demi-sœur. Celle qui est née la même année que Lisanne, le cinquième enfant de Camille, s'appelle Anne. Naturellement, le fait que l'autre enfant ait pris une part du nom de la première, en plus de lui prendre son père, me choque. Mais quelqu'un est à la porte. C'est le docteur et l'autre femme. Ils sont venus ramasser les légumes du potager à l'arrière de la maison. Le docteur, mon oncle, est ravi de nous voir. Il est charmant. Il a toujours eu beaucoup de charme. Ses yeux noirs sont chaleureux. L'autre femme parle peu. Elle a l'air méfiant. Elle a des yeux pâles et froids. Nous partons.

De sa mère, avant son départ, Pascale dit seulement qu'elle était malade. Qu'elle n'était pas bien. Elle me dit aussi que, quand sa mère partait se faire « soigner » à l'hôpital de Rivière-du-Loup, pour eux, les enfants, ce départ était vécu comme une disparition. Leur père ne disait rien ; ni où elle était partie, ni quand elle allait revenir. C'était le silence et l'absence. Camille a fait trois séjours à l'hôpital de Rivière-du-Loup en douze ans.

De son père, durant l'année qui précède la tragédie et succède au départ de Camille, Pascale dit qu'il n'était pas à la maison souvent et que c'était mieux ainsi. Il avait renvoyé la bonne, qu'il ne voulait plus payer. De l'année qui suit la tragédie, Pascale dit qu'elle-même, ses deux frères ainsi que Lisanne ont tenté de vivre tous ensemble, comme une famille, avec l'autre femme et leur demi-sœur. Pascale a quitté la maison familiale à peu près un an plus tard pour aller vivre avec son futur mari. Quand nous quittons la maison du docteur à côté de la rivière, elle m'amène à une petite maison en haut d'un champ, où elle a habité pendant cette première année de vie commune. Elle me dit qu'elle y a été heureuse. Je sens son plaisir à revoir ses lieux. Nous terminons notre visite au cimetière, à côté de la pierre tombale où est gravée : *Martine Arsenault 1961-1977*.

---

<sup>48</sup> Conversation entre Pascale Arsenault et Marie-Andrée Laberge recueillie en août 2003 et retranscrite en septembre 2003.

Je couche par écrit ma version du témoignage de Pascale à mon retour de vacances. Ce n'est pas une transcription, une fleur écrasée : je me rends compte que je fais déjà un tri, guidée par un désir profond d'arranger les choses pour en faire autre chose. Par l'écriture, je reconstruis la mémoire de quelqu'un qui n'existe pas vraiment, un personnage, en combinant **sa** mémoire, **ma** mémoire et **notre** mémoire, et grâce aux souvenirs, aux mémoires manuscrites et au témoignage ainsi qu'aux traces de lecture. Ainsi, je pourrai reconstruire les événements comme si je les avais vécus. Comme si j'y avais été, moi aussi, avec eux. Tous les artefacts à ma disposition participeront à cette **imagination** de la mémoire dans une recherche d'authenticité.

### 2.3. LECTURE

*« Car le déroulement de la lecture d'un texte n'est pas continu.  
C'est une lecture trouée, et les trous ont autant d'intérêt que le texte,  
ou plutôt les absences font partie intégrante du texte même. »  
Frederick Tristan*

L'artefact 01, le texte du fait divers, est le lien privilégié entre les événements du fait vécu et l'écriture du récit. La lecture que nous en proposons a trois objectifs.

Le premier est de découper clairement la ligne événementielle. Le deuxième est de repérer là où l'information fournie par chacun des artefacts se greffe au tissu du texte du fait divers. Le troisième objectif est d'identifier les aires susceptibles d'intérêt pour l'écriture – les aires troubles, les flous, les trous de mémoire, le non-dit. Nous aimerions aussi vérifier si ces aires d'intérêt se situent à peu près au lieu des greffes, soit à l'intersection du fait et de la mémoire.

« DEUX JEUNES RAQUETTEURS SUCCOMBENT AU FROID. »

par Lucien Latulippe

dans *Le Soleil*, 7 janvier 1977.

*Deux jeunes gens de Squatteck qui avaient participé à une randonnée en raquettes dans cette région du Témiscouata, avant-hier, sont **morts gelés**. Michel P., âgé de vingt ans, fils de M. Roland P., a été trouvé **sans vie** dans le bois et Mlle Martine A., âgée de 16 ans, fille du Dr Charles A., **a succombé** à l'hôpital de l'Enfant-Jésus, à Québec hier midi.*

Le texte du fait divers nous informe, dans le style « très plat » mentionné par Anne Hébert, de qui il s'agit, Michel P. et Martine A., où l'événement a pris place, le bois dans la région du Témiscouata ainsi qu'un hôpital de Québec, et quand, avant-hier, mais aussi, hier. Je remarque : un flou de temps, un trou, entre hier et avant-hier. Un flou de lieux, entre le bois du Témiscouata et l'hôpital de Québec, ainsi qu'un flou de relation, entre les deux jeunes gens décédés. C'est seulement ce dernier flou, celui de la nature des relations entre le jeune homme et la jeune femme décédés, qui m'intéresse. L'intersection de leurs vies dans la mort est une intersection riche de possibilité narrative. Les voix du souvenir, soit l'artefact 03, qui supposent une relation amoureuse interrompue par le froid, proposent une équation d'une belle symétrie : morts de froid = amour immortel.

Aucun flou, toutefois, dans le quoi. Le premier paragraphe du fait divers répète la même chose trois fois, la chose finale : **morts gelés, trouvés sans vie, a succombé**. Le premier paragraphe répond donc aux questions Où, Quand, Qui, Quoi, mais ignore le Comment peut-on mourir de froid en 1977, et surtout, Pourquoi ces deux-là et pas les autres ?

Je continue. *Autres membres du groupe...* Au départ, ils sont huit : cinq garçons et trois filles de 16 à 20 ans. On remarque que le frère et la sœur de la jeune fille décédée font partie du groupe : il s'agit de Pascale A., 18 ans, et Jean-Louis A., 19 ans.

*Joint par téléphone hier soir...* ce qui suit est l'information fournie par le témoignage public de Jean-Louis A., le lendemain du drame. Ce témoignage établit une chronologie des événements. Le Comment s'esquisse.

*Partis en raquette vers 9h du matin, pour se rendre à la tour, une distance d'environ trois milles. Il faisait beau et pas tellement froid.*

Je remarque qu'il semble difficile de se perdre et mourir de froid lors d'une excursion de **trois milles** alors que la température est confortable. **Beau et pas tellement froid** est le départ d'une nouvelle ligne, celle des événements météorologiques, qui va fausser la donnée distance du trajet. Je m'arrête ensuite au mot **tour**, le but de l'excursion. Je connais le trajet qui mène à la tour. L'artefact 03, mon souvenir d'enfance, me fournit l'image de la tour, du chemin qui mène vers la tour, mais aussi, surtout, de la sensation de malaise lié au moment où je me rendis compte que nous n'avions pas pris le bon chemin et que nous étions égarés. La différence entre mon souvenir et l'événement tient à la saison. Mais je puise facilement dans une banque de souvenirs abondants de tempêtes d'hiver, de vent, de froid, de neige molle et profonde pour étoffer le détail de la détérioration graduelle de la température ce jour-là. Quant à la tour, c'est le point le plus haut de la région et un lieu qui se prête au symbolisme. Tout ce qui monte, par la force des choses, redescend. Qui monte à la tour en tombe. Telle est la formule du cliché, qui propose deux pôles qui s'opposent : monte/tombe. Tomber à bas de la tour, la tombée du jour, la neige qui tombe, et même, tomber amoureux, une expression qui suggère que, passer la légèreté du premier moment, même l'amour ne peut échapper à la gravité.

La tour introduit le verbe tomber, et ce verbe, qui contient un mouvement élémental, se conjuguera à plusieurs personnages et à plusieurs moments dans le récit. C'est le type de mot à partir de la racine duquel, écrit Sylvie Germain, « on peut rayonner à travers une constellation de vocables et de sens<sup>49</sup> » – un mot carrefour.

*Les jeunes gens sont parvenus à la tour où le lunch a été consommé.*

Le lunch n'est pas la seule chose consommée à la tour. Le témoignage de Pascale A., ou l'artefact 05, met en relief l'omission la plus importante du fait divers, le premier pourquoi de la mort des deux victimes. « C'est pas la température qu'on avait sous-

---

<sup>49</sup> Sylvie Germain, *Magnus*, Paris, Albin Michel, 2005, p. 11.

estimée. C'est le p'tit caribou. » Le témoignage confirme ce que me disaient les voix autour de la table de la cuisine. Pascale ne le dit pas d'une manière dramatique. Elle le dit en riant doucement, fatalement. Ils étaient intoxiqués, ce qui explique le peu d'importance du facteur distance ainsi que l'importance relative de la température. L'intoxication répond aussi à la question, « Comment ont-ils fait pour se perdre dans ce coin de pays qu'ils connaissaient comme le fond de leur poche ? » De même, il est bien connu que l'alcool diminue la résistance du corps au froid. Ceux qui ont bu le plus étaient ceux qui sont devenus le plus vulnérables à l'hypothermie.

*Vers 14 h ils se sont remis en marche pour revenir, mais ils ont décidés de prendre un autre chemin et ils se sont égarés.*

Les huit jeunes gens sont dans le bois, c'est l'hiver, et ils se sont **égarés**. Les enfants sont pourtant tous bien avertis, dès les premiers contes de fées : qui s'aventure dans la forêt s'y perdra ! L'intersection de la légende avec la réalité ouvre un espace particulièrement marqué de « traces laissées par les lectures<sup>50</sup> ». Et ce ne sont pas seulement les contes de fées qui exploitent la forêt; la littérature québécoise est elle aussi riche en romans et récits qui se déroulent dans ces bois qui envahissent notre paysage de toute part. En lisant les mots, **ils se sont égarés**, impossible de ne pas entendre l'écho d'une phrase presque semblable tirée du roman de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*. « Il s'est **écarté** », dit-on à Maria qui attend François Paradis, son prétendant. « [...] Le mot lui-même, au pays de Québec et surtout dans les régions lointaines du nord, a pris un sens sinistre et singulier, où se révèle le danger qu'il y a à perdre le sens de l'orientation dans ces bois sans limites<sup>51</sup> ». La forêt, lieu privilégié au cœur de l'imaginaire québécois, s'inscrit dans un discours à la fois nourricier et mortifère depuis les tout débuts de la colonie jusqu'à aujourd'hui. Les *Relations des Jésuites*, ces missionnaires qui vivront avec et comme les autochtones, décrivent déjà les dangers du bois en hiver. « Des cent vingt-cinq décès consignés entre 1759 et 1773, cinquante ont

---

<sup>50</sup> Jacinthe Martel, *op.cit.*, p. 124.

<sup>51</sup> Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1994, p. 117.

lieu en forêt. Des familles entières disparaissaient sans laisser de trace<sup>52</sup> ». Dans le premier catéchisme en langue huronne écrit par Jean-Baptiste de La Brosse en 1767, on trouve même des prières spécifiques à utiliser en cas de danger mortel en forêt en l'absence d'un prêtre. Les grands bois se transforment en pays d'en haut à l'époque du terroir pour ensuite devenir pourvoirie, comme dans *La Héronnière*, la nouvelle éponyme du recueil de Lise Tremblay publiée en 2003 : « La héronnière est derrière, dans le marais, à une dizaine de milles au pied de la montagne. [...] on a toujours appelé ça le marais des fantômes. Faut dire que c'est un drôle d'endroit. Le site est plein de sapins morts et séchés debout, les pieds enfouis sous les squelettes des petits hérons<sup>53</sup>. » Cette forêt est hantée par tous ceux qui y ont trouvé la mort, des Relations des Jésuites aux nouvelles contemporaines.

*Après avoir tourné en rond pendant un certain temps le groupe se serait séparé... Pascale A, Jeannot P. et Marjolaine V. sont partis en avant et ils ont retrouvé leur chemin pour arriver au village vers 17 h 30 min.*

Pourquoi l'usage du conditionnel, qui suggère sans la confirmer la séparation du groupe ? Que se passe-t-il, **pendant un certain temps**, entre 14h et 17 h 30 min ? Et si ce groupe part en avant, pourquoi l'autre partie du groupe reste-t-elle en arrière alors que le jour est déjà tombé ? Encore une fois, c'est le témoignage de Pascale qui remplit les vides le long de ligne chronologique des événements.

Pascale me dit qu'au retour tous les huit décident de piquer à travers le bois au lieu de revenir par le chemin de service; qu'ils se colletaient, roulent dans la neige en jouant, perdent leurs chapeaux et certains même leurs gants. Ils s'amuse, ils se dépensent. Puis, ils se rendent compte qu'ils sont fatigués, qu'il fait de plus en plus froid et qu'ils sont séparés des cinq autres. Ils se rendent aussi compte, alors qu'ils cherchent à retrouver le chemin du retour, qu'ils ont tourné en rond. Pascale met un repère, une croix faite de deux bouts de bois.

---

<sup>52</sup> Aimée Laberge, *Les femmes du fleuve*, Montréal, Québec Amérique, 2004, p. 320.

<sup>53</sup> Lise Tremblay, *La héronnière*, Montréal, Leméac, 2003, p. 23.

J'aime l'idée du repère, une trace de soi qu'on laisse derrière, tout comme la trace des pas. Je la retiens. Pour moi, elle évoque à nouveau le conte pour enfants. Je l'utiliserai, mais au lieu des cailloux du Petit Poucet, mon personnage sèmera des brins de laine rouge arrachés à son foulard.

Pascale me dit qu'il se met à neiger. Il fait presque noir. Elle grimpe à un arbre et aperçoit des lumières, le village, en bas, de l'autre côté du lac. Ça les encourage. Ils continuent de marcher, longtemps, toujours à la recherche du chemin pris à l'aller. Ils ont l'impression d'aller nulle part, reviennent à la croix de bois et décident de descendre à travers la forêt plutôt que de tenter de retrouver le chemin. Ils tombent ensuite dans la faille des Sept Chutes et y perdent leurs raquettes et leurs sacs à dos, mais juste après ils retrouvent le chemin et rentrent au village vers 17 h 30 min. C'est cette chute, un raccourci vers le bas, qui sauve sans doute ce groupe-là. De retour au village, Pascale appelle son père. Je conclus qu'il n'était pas à la maison. Pascale m'a dit qu'il n'était pas là souvent et que c'était mieux ainsi. Comme elle sait qu'il va être en colère, elle choisit ses mots avec soin. « On est rentré, mais y en a qui sont encore dans le bois. » Il lui dit d'appeler le maire pour organiser des recherches en motoneige. Il lui dit : « J'arrive ». Pascale grelotte, elle a froid et elle est épuisée. Elle prend un bain chaud et s'endort.

Bien que Pascale ne prenne plus une part active aux événements, elle relate ce que les autres, ceux qui sont revenus, son futur mari avec un autre jeune homme, et son frère Jean-Louis, qui était avec les deux victimes, lui ont raconté. Pendant qu'elle dort, les autres, nous informe le fait divers, *commençaient à éprouver des difficultés. Avec la noirceur le temps s'était refroidi et les raquettes ont commencé à se briser au point que Jean-Louis, sa sœur Martine et Michel P. ont dû s'en départir.* Ce groupe de trois, désormais sans raquettes, tente de suivre les deux autres jeunes hommes qui eux ont encore des raquettes aux pieds. *Réduit à cinq, le groupe a décidé de rebrousser chemin et il a tenté de revenir à la tour.* Mais le groupe de trois sans raquettes n'arrive plus à suivre les deux autres dans la neige épaisse. L'un des deux jeunes hommes en raquettes avoue avoir eu des difficultés. *Langis D. a confié que ses attaches s'étaient brisées et*

*que c'est péniblement qu'il est parvenu à suivre Régnald O. Tous deux sont recueillis par des motoneigistes et ils sont conduits à l'hôtel Chevalier à Squatteck. Il était 19 h 30.*

**14h, 17 h 30, 19 h 30 :** le temps passe, et le groupe de trois sans raquettes, toujours en forêt, s'enfonce dans la neige à chaque pas. Il fait noir. Il fait de plus en plus froid. Les motoneigistes de l'hôtel organisent des recherches. *La tâche n'a pas été facile. Le président du club de motoneige de Squatteck, M. Jean-Roch P., a dit qu'il y avait quatre à cinq pieds de neige dans le bois. Les motoneiges ont dû s'aventurer hors des sentiers battus à travers les arbres et les arbustes. De plus, il s'est mis à neiger et les pistes ont presque disparu.*

Il se met à neiger. Les traces disparaissent. Comment retrouve-t-on quelqu'un, ou quelque chose, le souvenir, l'explication, quand les traces ont disparu ? Il y a beaucoup d'angoisse, d'inquiétude, contenue dans cette phrase. Après le temps qui passe, sapant les forces des victimes, il y a désormais la neige qui tombe, impassible, s'apprêtant à tout effacer d'eux, à les ensevelir. Il faut se hâter. Le destin semble accumuler les malchances, qui pèsent lourd dans la balance.

*C'est vers 21 h que Jean-Louis a été retrouvé. Il était à bout de force. Il avait les oreilles, les mains et les pieds gelés. Hier soir, il ne sentait pas encore l'une de ses mains.*

Les voix dans la cuisine m'avaient déjà dit que mon oncle avait presque eu à amputer cette main gelée. La couper. Je consulte des documents médicaux<sup>54</sup> pour trouver des informations pertinentes au progrès de l'hypothermie ainsi qu'aux traitements des engelures et ses séquelles. Une engelure superficielle ne gèlera que la surface du corps, ou la peau. Une engelure profonde gèle la peau, le tissu sous-cutané, les muscles, les nerfs, les os et jusqu'au sang, qui cristallise. Dans la première étude de cas médical écrite sur le sujet, le Baron Larrey, chirurgien général de l'armée de Napoléon<sup>55</sup>, observe que tant qu'il fait froid, il ne fait aucune amputation. C'est quand le temps radouci, ou que les soldats chauffent leurs doigts et leurs orteils gelés auprès du

---

<sup>54</sup> Note: ces informations feraient partie de la troisième section du fait, soit le fait documentaire.

<sup>55</sup> S.T.Sullivan *et. al.*, « Baron Larrey and Cold Injury During the campaigns of Napoleon », dans *Annals of Plastic Surgery*, vol 34, n° 4 (April 1995), p. 446-449.



feu de bivouac, que ceux-ci gonflent et que les problèmes de circulation et ensuite de gangrène, se présentent. De même, Larrey observe que le cycle gel-dégel-regel est particulièrement néfaste. Les orteils des soldats restent alors dans le fond des bottes qu'on tente d'enlever. Le traitement d'engelures profondes est lent et douloureux. Les tissus nécrosés doivent être arrachés de la blessure tous les jours, un peu comme pour une brûlure. La relation entre le patient et le médecin est quotidienne et intense.

Ces informations de type documentaires proposent une structure qui sera importante dans le roman que je construis autour du récit de la mort en forêt. Le cycle gel-dégel-regel me ramène au cycle de la mère qui part, qui revient et qui part, jusqu'à ce que la famille nécrosée perde un à un presque tous ses membres : la mère quitte la maison, le père va vivre ailleurs, l'autre femme accueille le fils le plus jeune, mais rejette les autres. Et ensuite, la mort de Martine.

De même, la mise en fiction demande de se saisir de cette main gelée, cette main qui continue de subir les séquelles de la tragédie dans la forêt ; cette main qui semble encore tenir la main de la jeune femme, ou du jeune homme, mort gelé. Faudra-t-il la couper ? Et si oui, quel récit pourra alors s'écrire, avec l'autre main ? Y a-t-il une différence entre un récit qu'on écrit de la main droite et celui qu'on écrit de la main gauche ? Et même si la main est coupée, un phénomène neurologique bien documenté révèle que le membre amputé persiste dans la mémoire du système nerveux, ce qui en fait, en quelque sorte, une main fantôme. Une sœur qui meurt demeure sûrement, elle aussi, dans les circuits de la mémoire, comme un fantôme. Cette absente, son silence, son mystère de fantôme préservé dans la glace me hantent depuis longtemps. Je ne peux qu'imaginer à quel point elle hante la mémoire de ceux et celles qui étaient dans la forêt avec elle.

*[...] le jeune homme a révélé que Michel P. fut le premier à tomber d'épuisement et à s'écrouler. Micheline<sup>56</sup> l'a suivi [Jean-Louis A.] en se traînant, et elle est tombée à son tour, n'ayant plus la force d'avancer.*

---

<sup>56</sup> Erreur de transcription du journaliste, déjà, puisqu'il s'agit de Martine.

Par deux fois, le verbe tomber. Quand elles tombent, les victimes ne se relèvent plus. Pour survivre, il faut marcher. Au mouvement de ce qui tombe, et qui signifie la fin, l'arrêt, la mort, j'oppose le mouvement de la marche, qui permet d'avancer le long de la ligne chronologique. De plus, ce paragraphe ne se raccorde pas au scénario proposé par les voix du souvenir, soit l'artefact 03. Mes voix racontaient que Martine, incapable de laisser son amoureux derrière elle, avait essayé de le traîner alors qu'il était déjà mort. Qu'elle était forte, aussi forte que son frère, mais que s'étant ainsi épuisée, elle était tombée elle aussi. Comme on tombe amoureuse. Martine était morte, on pourrait dire d'amour, aux côtés de Michel. On m'avait dit qu'ils étaient beaux, si jeunes, dans leurs deux cercueils doublés de satin rose et bleu, et qu'on aurait dit un mariage si ça n'avait pas été si triste dans la chapelle ardente. (D'où me vient cette version des faits ? À chaque fois que je me la raconte, de nouveaux détails apparaissent. Il n'était pas question de satin rose et bleu la dernière fois.) Mais pourquoi Jean-Louis a-t-il pu continuer, contrairement à Martine et Michel ? Est-ce seulement là le résultat d'un ratio alcool/poids ? La volonté compte-t-elle pour quelque chose dans le goût de vivre ? Si le jeune homme qui est tombé en premier était l'amoureux de la jeune femme, sa détresse n'aurait-elle pas sapé sa volonté de vivre ?

Ce n'est pas ce que Pascale me dit. « Le problème, » qu'elle me dit, « c'est que Michel avait pris de la drogue. Il hallucinait. C'est le premier qui est tombé. Ils sont restés avec lui, mais il était mort. Martine ne pouvait plus marcher. Jean-Louis a construit un abri de neige autour d'elle et il est parti chercher de l'aide. C'est le groupe du maire qui l'a retrouvé. Il était à quatre pattes, la tête dans la neige, les yeux fous. Il hallucinait lui aussi. » Pascale ne me le dit pas, mais Jean-Louis et Martine eux aussi avaient probablement pris du LSD en plus du caribou. Je demande à Pascale si elle pense que Martine a refusé de quitter son amoureux ou si elle était tout simplement épuisée. Elle me regarde, interdite. « Michel n'était pas l'amoureux de ma sœur. C'était le mien. »

Je reste ébahie. Pascale introduit l'erreur dans le système et me force à tout remettre en question. Ai-je donc tout imaginé ? Est-ce que ma mère et sa sœur Claudette

ont pris plaisir à donner un sens à cette histoire, sans se rendre compte que ce sens n'avait rien à voir avec les faits ? Un an après le départ de sa mère et la quasi-désertion du domicile familiale par son père, Pascale voit mourir son premier amour et sa sœur le même jour. Ce jour-là.

J'ai le vertige. Mais j'entrevois déjà de nouvelles possibilités narratives. L'amoureux de Pascale est mort aux côtés de sa sœur. C'est là qu'il sera de toute éternité. La figure du trio amoureux m'attire immédiatement, repue de tension et d'intersection dynamique que le récit veut exploiter. Le dernier groupe sera composé de deux sœurs et d'un jeune homme, pour qui elles tomberont toutes les deux.

*« On avait de la neige jusqu'à la ceinture », précise-t-il, « et il s'est mis à neiger de plus. Hors du bois, c'était presque la tempête. »*

Et voici la tempête, le clou dans le cercueil ; la même tempête qui sévit quand François Paradis s'écarte et disparaît pour toujours dans *Maria Chapdelaine* ; la tempête qui empêchera l'évacuation rapide de Martine en hélicoptère, alors qu'elle respire encore, entre le comté du Témiscouata et la ville de Québec ; la tempête qui fera encore rage lors du service funéraire des deux victimes trois jours plus tard ; la tempête, cette force de la nature contre laquelle on ne peut rien, c'est le comble de la malchance.

*Les motoneigistes ont trouvé Michel P. vers 22 h 30 min et Micheline (sic), une demi-heure plus tard, à environ un quart de mille du premier. Cette dernière vivait encore [...]. Le poste de la Sûreté du Québec à Notre-Dame-du-Lac a ouvert une enquête.*

C'est sur ce mot d'enquête que se termine le fait divers. Pascale ajoute des détails importants. Elle dit que c'est son père qui a retrouvé les victimes. « Il connaît ça le bois, mon père. Il est peut-être docteur, mais il est aussi braconnier. Elle raconte qu'il faisait noir, et que le docteur était assez retourné pour méprendre le premier corps qu'il avait trouvé, celui de Michel, pour celui de Martine. Je me pose la question, à savoir, se ressemblaient-ils tant que ça ? J'ai vu des photos et je sais qu'ils étaient tous deux très blonds, et à peu près de la même taille. Pascale continue. Elle dit que son père est resté longtemps aux côtés de Michel. Puis il a trouvé Martine. Elle respirait encore. Il

l'a sorti du bois puis l'a amenée au petit hôpital de Notre-Dame-du-Lac en voiture. Il faisait tempête. Impossible d'avoir un hélicoptère. « Son état était trop grave pour Notre-Dame du Lac. Mon père l'a mise dans une ambulance pour Québec. » Je demande à Pascale pourquoi son père n'a pas suivi sa fille à Québec. « J'imagine qu'il savait que c'était trop grave. Il fallait aussi qu'il s'occupe de Jean-Louis. Il a failli perdre sa main. »

C'est Camille qui me dit ce qui arrive à Québec, où elle habite depuis qu'elle a quitté Squattek. Elle reçoit un appel dans le milieu de la nuit du 5 au 6 janvier. C'est son mari. Il ne dit que deux phrases : « Martine arrive à l'Enfant-Jésus. Si elle est morte, signe les papiers. » Et il raccroche.

*La jeune fille s'est éteinte à l'hôpital de l'Enfant - Jésus de Québec vers midi, hier.*

Est-ce que la ligne chronologique s'arrête avec la mort, ou continue-t-elle dans un espace-temps dont on ne peut pas se souvenir mais qu'on peut seulement imaginer ?

C'est le droit, le devoir, le plaisir de celui qui écrit : donner voix à ceux qui ne parlent pas, ou qui ne parlent plus. Je fais enquête, je consulte les documents, j'interroge les témoins, je fouille le site du passé, le mien, le sien, le nôtre, à la recherche des vestiges matériels d'une jeune fille décédée à seize ans. Je lui redonne vie. Je la nomme, Blanche. Mais plus important encore, je lui donne une sœur, Rose, qui promet de la retrouver. Tout ce que j'ai à faire, désormais, c'est de suivre les traces de Rose.

*Tout ce que je sais, c'est que j'ai promis de revenir, et je tiendrai ma promesse.*

Ce sont là les dernières lignes de « Caribou », la nouvelle qui clôt le cycle de *Fait d'hiver*. Mais si la ligne chronologique devient fantomatique pour Blanche, elle continue pour Rose. L'arc narratif de *Fait d'hiver* deviendra, ultimement, le passé qui hante toujours Rose dix ans plus tard. Rose, une biologiste spécialisée dans les algues de glace, retrouvera Blanche au-delà de la ligne des arbres, près des glaces éternelles du Grand Nord.

## 2.4. ÉCRITURE

*« Je n'écris pas pour dire que je ne dirai rien, je n'écris pas pour dire que je n'ai rien à dire. J'écris : j'écris parce que nous avons vécu ensemble, parce que j'ai été parmi eux, ombre au milieu de leurs ombres, corps près de leurs corps ; j'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est écriture ; leur souvenir est mort à l'écriture ; l'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie ».*

*Georges Perec*

De l'eau de vie, des cristaux de glace rouge, quelqu'un qui tombe, une mère absente, une sœur fantôme, une main coupée; des traces qui s'effacent, balayées par le vent et ensevelies sous la neige; une forêt, merveilleuse et mortifère, vociférante...

Effectivement, c'est là où il y a du jeu, du flou, des doutes, de l'étonnement, là où deux faits se raccordent mal, là où les souvenirs sont impensables, là où l'erreur est induite – c'est là que le champ, troué d'omissions, d'indicible, de choses enfouies profondément, est à son plus fertile. C'est là que, pour invoquer une belle image de l'auteur Frédérick Tristan, **se chinoise la réalité** : « Tels sont les faits. On n'en sait pas davantage. Mais naturellement, j'ai chinoisé la vie d'Armand. À partir d'une table en bois blanc, certains brocanteurs parviennent à donner l'illusion d'un autel barbare<sup>57</sup> ». À partir d'un fait divers écrit dans un style très plat, l'acte d'écrire brocante et crée un lieu, une forêt, un village, bâti de mots, et des personnages, à la fois simplifiés et plus complexes, dont les motivations trouvent leurs explications dans le passé. Blanche est le fantôme, l'ombre neigeuse. Antoine Paradis est la flamme, l'amant, et son nom s'inscrit dans la tradition de François Paradis, le soupirant de Maria Chapdelaine. Dans Rose, il y a le mot Êros, et *eros*, dans la théorie freudienne est l'ensemble des pulsions de vie, par

---

<sup>57</sup> Frédérick Tristan, *op.cit.*, p. 11-12.

opposition à *thanatos*, l'ensemble des pulsions de mort. Tout ça, c'est chinoiser la réalité. Tristan ajoute que nous vivons à une époque qui s'évertue à tout démystifier et, en particulier, à changer les autels en simples tables de bois blanc : « la chance de l'homme est d'avoir la capacité de chinoiser la réalité<sup>58</sup> », affirme-t-il.

Mais quelle est la réalité qui me convient ? La jeune femme et le jeune homme sont-ils morts d'amour (l'autel non pas barbare mais romantique) ou étaient-ils simplement ivres morts (la table de bois blanc) ? Ça change tout. C'est là que se présentent les choix qui dicteront non seulement le sens du récit, mais aussi le style et la grammaire. J'aimerais présenter un dernier artefact, l'artefact 06, pour exposer le dilemme devant lequel je me suis retrouvée quand j'ai mis bout à bout les quatre nouvelles du cycle « Fait d'hiver ». L'ordre de l'écriture de ces textes n'est pas l'ordre dans lequel ils sont présentés. « Caribou » est écrit en premier, à la première personne du singulier et au passé, suivi de « Pigeon d'argile », « Pain brûlé », et « Le Tombé », tous trois au présent et à troisième personne du singulier. L'artefact 06 est un courriel envoyé à mon directeur de création, Neil Bissoondath.

\*\*\*

Neil,

Oui, je suis d'accord. Le ton et l'intensité des trois premières nouvelles et ceux de « Caribou » sont très différents, ce qui pose un problème.

Cela dit, je suis réticente à l'idée de changer soit le temps des verbes, soit le point de vue du narrateur du dernier texte, ce qui serait la manière la plus évidente d'établir une continuité. Je suis très satisfaite de l'impact de ces choix sur la texture et l'atmosphère de cette nouvelle comparée aux trois autres –c'est exactement l'effet que je recherchais : l'impression de distance que crée le passé simple, la brume « réflexive » qui voile et enveloppe les événements,

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 17.

atténuant les aspérités et soulignant le sentiment de sérénité face à la tragédie. Je crois que ce texte représente fort bien le travail de la mémoire. On ne se souvient pas de ce qui s'est passé hier soir, et on ne le raconte pas, de la même manière dont on se souvient d'événement vécu voilà dix ans, et l'écriture sert de point de mire à ce phénomène.

Quelque chose que j'ai lu dimanche dans le journal me confirme cette impression. C'est une critique de *Suite française*, écrit par Irène Némirovsky. « The book contains two narratives », dit la critique, « one fictional and the other a fragmentary, factual account of how fiction came into being. »

(Nous sommes déjà en territoire connu, n'est-ce pas ?)

Cette auteure décrit l'invasion de Paris par l'armée allemande en 1941 avec la sérénité qui caractérise ce qui est écrit plusieurs années après le fait. En effet, la théorie veut qu'il y ait « invariable progression – from the hastily reactive to the serenely reflective – of writing about catastrophes », et que « it is only the *ex post facto* view of an action that generates coherence or makes irony possible<sup>59</sup> ». L'écriture de Némirovsky, contemporaine des événements qui mèneront à la mort de cette auteure dans un camp de concentration en 1942, fait exception à la règle, puisqu'elle atteint la sérénité dans le feu de l'action.

« Fait d'hiver » fait exception de manière inverse, si l'on veut. Dix ans après la tragédie, Rose ne se **souvient** pas des événements, elle les **revit**, encore et encore, toujours avec la même intensité.

Comme je vous l'ai déjà expliqué, le cycle de « Fait d'hiver » est au cœur d'un autre récit, celui qui prend place dix ans plus tard alors que Rose, une étudiante en biologie, fait son premier voyage dans l'arctique canadien pour prélever des échantillons d'algue de glace. Les trois premières nouvelles représentent le travail d'une mémoire bloquée, gelée. Le passé de Rose est toujours au présent. « Caribou » est le dernier chapitre du roman, et ce texte fait

---

<sup>59</sup> Paul Fussel, dans *The Great War and Modern Memory*, cité dans Paul Gray, «As France Burned», *New York Times Book Review*, April 9, 2006, p. 9.

la preuve que Rose, au cours de son voyage dans le Grand Nord, a fait la paix avec sa sœur, et avec elle-même. Dans « Caribou », Rose ne revit plus son passé. Elle s'en souvient. Ce texte doit être plus serein, et venir de l'intérieur.

Cependant.

J'étais déçue, après avoir écrit « Le Tombé », de trouver la structure au passé simple de « Caribou » particulièrement rébarbative à l'inclusion des événements de la veille. La tragédie de "ce jour-là" prend le pas sur tout le reste et surtout sur "l'hier soir". La séduction d'Antoine par Rose, qui, croit-elle, empêchera Blanche de désertir la maison familiale, si intense au présent, n'a plus aucune espèce d'importance. Le passé du verbe nivelle l'acuité de l'émotion et rend le style moins immédiat et dynamique.

Bien que j'ai décidé de ne pas changer la grammaire de Caribou, je crois que, comme vous me l'avez proposé, des ajustements dans le ton du récit pourrait faire l'affaire : moins littéraire, moins soutenu –moins de passé simple, plus de passé composé et d'imparfait. Ainsi, je peux voir des ouvertures se créer pour inclure ce qui s'est passé la veille de l'excursion en raquette dans l'église de Dégelis.

Merci encore pour vos encouragements et vos suggestions, et je vous renvoie le texte révisé le plus tôt possible.

Marie-Andrée.

\*\*\*

L'artefact 06 commente les effets du premier choix d'écriture, celui du temps des verbes. Ce choix établit la relation du texte à la mémoire du narrateur. Le deuxième choix est cette « affaire de pronoms qui n'est jamais innocente<sup>60</sup> », nous suggère

---

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 81.



d'expérience Tristan. Le choix du pronom définit le point de vue de la narration et se combine au temps du verbe pour établir un style qui relève du sens. Le récit sera-t-il un texte au passé simple et à la troisième personne omnisciente, **nous** collectif et écho biblique – un monde où les hommes ont le droit, les mères endurent, le rôle des filles est de perpétuer et où Dieu a la main mise sur le quotidien par l'entremise de l'Église ? Ou cette histoire sera-t-elle le miroir d'une époque où les mères disparaissent sans crier gare, où les enfants sont laissés à eux-mêmes et l'unité familiale se nécrose – une ère où le **je** tout-puissant et solitaire, le **je** savant, remplace un Dieu exclu du temps présent ?

Ce sont là les deux pôles entre lesquels vacillent les nouvelles qui composent « Fait d'hiver ». D'une part, le **nous** de la souvenance croyante, qui profère que « la mort subite n'est autre que la main de Dieu » ; d'autre part, le **je** de l'ère du soupçon et de la responsabilité sociale contenue dans l'attestation que « toute mort est un meurtre ». C'est au centre de cette rupture pronominale, entre le nous et le je, que se creuse l'absence la plus profonde :

Tout le système romanesque du siècle dernier, avec son pesant appareil de continuité, de chronologie linéaire, de causalité, de non-contradiction, c'était en effet comme une ultime tentative pour oublier l'état désintégré où nous a laissés Dieu en se retirant de notre âme<sup>61</sup>.

Est-il possible de remplir l'espace ainsi laissé par Dieu ? Et si l'écriture, en cours de construction, avouait « l'impuissance du langage à combler l'absence<sup>62</sup> » ?

Dans une entrevue accordée en 1971, Anne Hébert évaluait les risques de l'écriture qui atteint la limite du langage : « C'est que je suis allée le plus loin possible, si vous voulez. Avec le poème « Le tombeau des rois », je ne pouvais plus aller plus loin ; après, c'était le silence. Alors j'ai fait un poème sur le pain...<sup>63</sup> ».

---

<sup>61</sup> Alain Robbe-Grillet, cité dans Philippe Lejeune, *op.cit.*, p. 39.

<sup>62</sup> « Amorçant le geste d'annoter ses notes elles-mêmes, Perceval désigne l'impuissance du langage à combler l'absence. C'est cette opération tragique qui est le but du livre. » Philippe Lejeune, *La mémoire et l'oblique, op.cit.*, p. 69.

## CONCLUSION

Ce que j'ai découvert en essayant d'identifier les sources multiples qui irriguent ce roman en devenir, c'est à quel point la « constellation de liens<sup>64</sup> » que créent les artefacts se prête peu au système : un système qui ne peut qu'être repu de notes explicatives, d'exceptions et d'oublis. C'est parce que l'écrivain accumule sans cesse le matériel du monument, et que les artefacts se multiplient au long de chaque journée. La lecture du journal le matin est une cueillette non pas seulement d'information, mais d'idées et de mots, et toutes et tous se réfèrent, soudainement, comme par magie, à l'œuvre en devenir. De même, une marche prise à la brunante près d'un fleuve gelé ou d'une voie ferrée, à côté d'un quartier industriel, est l'occasion de remplir le réservoir de sensations qui se grefferont aux images des souvenirs les plus anciens pour leur donner l'étoffe non plus de la réalité, mais de la vérité. Flaubert avait raison : « J'ai imaginé, je me suis ressouvenu et j'ai combiné ».

L'écriture est une quête de sens qui ne finit jamais puisqu'elle s'altère à tout moment. La constellation de liens est en expansion exponentielle, comme l'univers qu'elle tente de représenter – un univers dont on continue de déchiffrer les mouvements et les motifs, les traces de couleurs et les trous noirs, pour en trouver l'origine, qu'elle soit physique ou divine. Ceux qui occultent la genèse de l'univers ou des textes n'ont qu'une vue partielle de ce projet, cette tricherie qui chinoise la réalité et que chaque écrivain redéfinit à chaque fois qu'il reprend le fil des mots : un roman ou un récit, un poème, tous traces et trous inclus. Je continue ma quête en espérant qu'elle n'aboutisse pas au silence, mais plutôt au pain.

\*\*\*

---

<sup>63</sup> Gisèle Tremblay, « *Kamouraska* ou la fureur de vivre », dans *Le Devoir*, 12 juin 1971, p. 14.

<sup>64</sup> Jacinthe Martel, *op.cit.*, p. 116.

*Je marche. Une cuillère d'argent à la main. Un corbeau perché sur l'épaule de mon ombre. Une histoire lourde comme une roche, inerte, dans mon capuchon, mais une chanson qui roule, rauque, dans ma gorge.*

*Je marche, en ce lieu qui n'en est plus un, de long en large sur cette page étroite, de gauche à droite et de haut en bas, je vais. Je retrace mes pas, l'empreinte de ma botte fourrée de feutre si petite comparée à celle que je suis. Je marche, même si je sais que je ne vais nulle part. D'ici, de là-bas, d'avant et d'après, il ne reste rien. Je marche sur place. Je marche sur la membrane de glace qui glisse à la surface de la mer de Beaufort, un champ secret de cellules mangeuses de lumière qui dorment, dans l'ombre longue de la nuit glaciale. La dérive marine de la gyro dérobe la distance sous mes pas, mais je continue. Je marche. Je traverse la calotte polaire avec un peu d'huile de phoque dans ma cuillère d'argent, une courte tresse de cheveux blonds, ceux de ma sœur, en lieu de mèche. Cette lampe de circonstance me montre le chemin qui va vers elle; cette lueur et les brins de laine rouge qui jalonnent le sentier autrement invisible sur la banquise bleue. Je marche vers quelque chose qui n'existe qu'en moi et je saurai que je suis arrivée quand le point au centre de mon crâne, si on tirait un fil de plomb, s'alignera avec la tête brillante de la Grande Ourse : l'étoile polaire. Sous le Nord, exactement, à l'intersection du mont de Vénus, du sternum et de la matière molle qui se cache sous la boîte crânienne, finalement, mes pas rejoindront ceux de ma sœur, Blanche, et de celui qui est mort de froid avec elle dans la forêt. Antoine.*

*Je ne sais pas si je fuis ou si je cherche. Je ne sais qu'une chose. Je suis celle qui marche.*



## BIBLIOGRAPHIE

### Ouvrages théoriques :

AUDET, René, et Thierry Bissonnette, « Le recueil littéraire, une variante formelle de la péripétie », dans *La narrativité contemporaine du Québec. La littérature et ses enjeux narratifs*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 15-42.

BARTHES, Roland, « Structure du fait divers », dans *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, 275 p.

ENGEL, Vincent, *Frédéric Tristan ou la guérilla de la fiction*, Monaco, Éditions du Rocher, 2000, 185 p.

FARGE, Arlette, *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989, 152 p.

FOUCAULT, Michel, « La vie des hommes infâmes », dans *Dits et écrits 1954-1988*, vol. III, 1976-1979, sous la direction de Daniel Defert et François Ewald avec la collaboration de Jacques Lagrange, Paris, Gallimard, 1994, p. 237-253.

---, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », dans *Dits et écrits 1954-1988*, vol. I, 1954-1969, sous la direction de Daniel Defert et François Ewald avec la collaboration de Jacques Lagrange, Paris, Gallimard, 1994, p. 789-821.

HILLEN, Sabine, « Mode d'emploi du hasard. Sur George Perec », dans *Écrire l'insignifiant. Dix études sur le fait divers dans le roman contemporain*. textes réunis et publiés par Paul Pleckmans et Bruno Tristmans, Amsterdam/Atlanta, Éditions Rodopi, 2000, 168 pages.

LEJEUNE, Philippe, *La mémoire et l'oblique. Georges Perec autobiographe*, Paris, P.O.L., 1991, 251 p.

---, *Les brouillons de soi*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, 426 p.

NEPVEU, Pierre, « Gaston Miron: l'atelier du poète », dans *Archive et poétique de l'invention* sous la direction de Marc-André Bernier, Québec, Éditions Nota bene, 2003, p. 237-252.

ROBIN, Régine, *Roman mémoriel*, Montréal, Le Préambule, 1989, 196 p.

TRISTAN, Frédéric, *Fiction ma liberté*, Monaco, Éditions du Rocher, 1996, 81p.

VAN ROEY-ROUX, Françoise, *La littérature intime au Québec*, Montréal, Boréal, 1983, 254 p.

VIART, Dominique, « Mémoires du récit », textes réunis par Dominique Viart, Paris, Lettres modernes Minard (collection Écriture contemporaine, I), 1998, p. 3-27.

Œuvres citées :

GERMAIN, Sylvie, *Magnus*, Paris, Albin Michel, 2005, 274 p.

HÉMON, Louis, *Maria Chapdelaine*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1994, 224 p.

MICHON, Pierre, *Abbés*, Lagrasse [France], Éditions Verdier, 2002, 70 p.

PEREC, Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Éditions Denoël, 1975, 224 p.

SARRAUTE, Nathalie, *Enfance*, Paris, Gallimard, Folio plus classiques, 2004, 322 p.

TREMBLAY, Lise, *La héronnière*, Montréal, Leméac, 2003, 109 p.

Articles et périodiques :

GRAY, Paul, « As France Burned », *New York Times Book Review*, April 9, 2006, p. 9.

LATULIPPE, Lucien, « Deux jeunes raquetteurs succombent au froid », *Le Soleil*, 7 janvier 1977, p. A1-A2.

MARTEL, Jacinthe, « L'invention de la marge. Le travail documentaire chez Hubert Aquin », dans *Voix et images*, vol. XXIX, n° 86 (hiver 2004), p. 115-127.

MCCRACKEN, Elizabeth, « Personal Archeology », *New York Times Book Review*, March 19, 2006, p. 22.

PELLERIN, Yvon, « Morts gelés: ils essayaient, SANS RAQUETTES, de suivre des raquetteurs! », *Le Journal de Québec*, 7 janvier 1977, p. 2.

SMITH Donald, « Anne Hébert et les eaux troubles de l'imaginaire », dans *Lettres québécoises*, hiver 1980-1981, p. 64-73.

SULLIVAN, S.T. et al., « Baron Larrey and Cold Injury During the campaigns of Napoleon », dans *Annals of Plastic Surgery*, vol 34, n° 4 (April 1995), p. 446-449.

TREMBLAY, Gisèle, "*Kamouraska* ou la fureur de vivre", dans *Le devoir*, samedi le 12 juin 1971, p. 22-23.